Folklore de Champagne

N°71
12 FF

DEUX INSTITUTEURS EN 1900

Mme Jeanne Procureur

Bulletin trimestriel

Société des Amateurs de Folklore et Arts Champenois

Rumilly-lés-Vaudes
10260 Saint Parres lés Vaudes

Gérant
Jean Daunay

Conseiller technique
Gilbert Roy

Conseiller rédactionnel
Jean Déguilly

C.C.P. Safac 16.832.44 U Paris

Abonnements

De soutien	50 F
Simple	40 F
Etranger	60 F
Bienfaiteur	100 F

Points de vente

Jean Daunay
Rumilly-lés-Vaudes
10260 Saint Parres lés Vaudes

Au Point du Jour
1, rue Urbain-IV 10000 Troyes

JUILLET 1980

numéro 71

DEUX INSTITUTEURS EN 1900

Enquête
Jeanne Procureur

Maquette
Gilbert Roy

Impression offset
Imprimerie SONODA
Z.I. La Maladière
10300 Sainte Savine
Dépôt légal 3e trimestre 1980
Commission Paritaire n° 53035

Reproduction interdite
sauf autorisation de l'Editeur

Comme un vulgaire catalogue

Les P.T.T. sont envahis de catalogues et de prospectus.

L'abondance de ceux-ci gêne considérablement l'acheminement du courrier normal. Aussi l'Administration qui assure le trafic postal a-t-elle décidé — en manière de dissuasion — de relever une nouvelle fois le tarif des « imprimés ».

Une fois encore, nous sommes touchés par cette mesure.

S'il nous en coûtait, il n'y a pas bien longtemps encore, 30 centimes pour envoyer un numéro ordinaire de **Folklore de Champagne,** nous devons actuellement timbrer à 0,80 F.

Qu'un lecteur nous adresse aujourd'hui, son abonnement, nous allons lui envoyer les 4 numéros parus depuis janvier avec 4 F d'affranchissement. Restent 26 F sur le prix d'un abonnement simple, un prix que nous aurions aimé tenir...

Malgré nos efforts, bien que notre travail soit entièrement bénévole, la **Safac** ne pourra vivre si nous n'essayons d'assurer la santé de sa trésorerie.

Que faire, sinon répercuter ces nouvelles hausses sur le prix de nos publications ?

Que nos fidèles amis nous comprennent et nous pardonnent.

J. DAUNAY.

Photo de couverture :

I. **Coiffe de cérémonie de Bercenay-en-Othe (Aube) fin XIXe siècle.** Photo G. Roy.

II. **Reconstitution d'un atelier artisanal de bonnetier. Musée de la Bonneterie. Hôtel de Vauluisant. Troyes.** Photo Musée de Troyes.

Je suis née à Reims en 1901. J'ai donc fait chemin avec un bon bout de siècle. Sans même m'en rendre compte, au fil des jours, j'ai enregistré, images, sensations, sentiments, souvenirs. Ils sont dans ma mémoire comme un film sur pellicule et se déroulent, mêlant les séquences selon les impulsions du moment, selon la rencontre avec les choses, les gens, les odeurs, les bruits, les pensées qui les suggèrent. Peut-on vraiment ordonner des réminiscences de l'esprit ? Une chose est certaine c'est que dans ce « long métrage » se déroule une multitude de changements, grands événements comme petits riens, qui modifient la vie du jour le jour, sans qu'on s'en rende compte au moment où on le vit. Il faut une rétrospective à laquelle aboutit le troisième âge pour mieux dominer, analyser, comprendre la vie qu'on a vécue. Le corps se modifie à chaque minute ; la vie aussi. C'est l'album de photos qui rajuste les clichés à l'individu. Quant à ce dernier, on a souvent du mal à le reconnaître dans son parcours de A à presque Z.

Ce n'est pas tellement de ma vie que je m'occuperai. Bien sûr, acteur je serai, mais non vedette. Le quotidien ne peut être entièrement créé, vécu par une personne seule. Qu'il s'agisse du paysage, des choses, des besoins, des joies, des peines, du hasard au fil du temps qui coule, du froid, du chaud, des autres qui agissent, réagissent et enrichissent le film de la vie. Si j'avais pu tout enregistrer au gré des moments qui s'écoulaient, comme j'en aurais à vous dire !...

Tout n'est pas intéressant. Mon propos est d'essayer de faire revivre la vie que j'ai vécue et vue de 1901 à 1979, surtout pour en dégager les changements, les progrès, les modifications qui font qu'un monde sépare une grand-mère de sa petite fille. Le récit des vieux surprendrait bien des jeunes qui sont le fruit de leur temps comme nous du nôtre.

Je n'écris pas pour rêver mais pour dire la vérité — autant qu'on puisse être sûr que ce soit la vérité et non sa seule façon de penser.

Pourquoi puis-je écrire ?

Pourquoi puis-je m'arroger le droit, la prétention de mener à sa fin ce long travail ? C'est parce que j'étais bien placée au théâtre de ma vie, aussi bien comme actrice que comme spectatrice. Il y a une pointe d'accent argonnais dans mon écriture.

Papa et Maman, instituteurs pendant 25 ans dans le même village, s'y étant retirés à leur retraite, j'ai vécu et je pus retourner quand je le voulais au lieu de mes premières impressions. J'y ai la vieille maison où ils se sont retirés. C'est ainsi que s'enfoncent de solides racines d'où sort la ramure d'une vie qui sait ce qu'est sa sève.

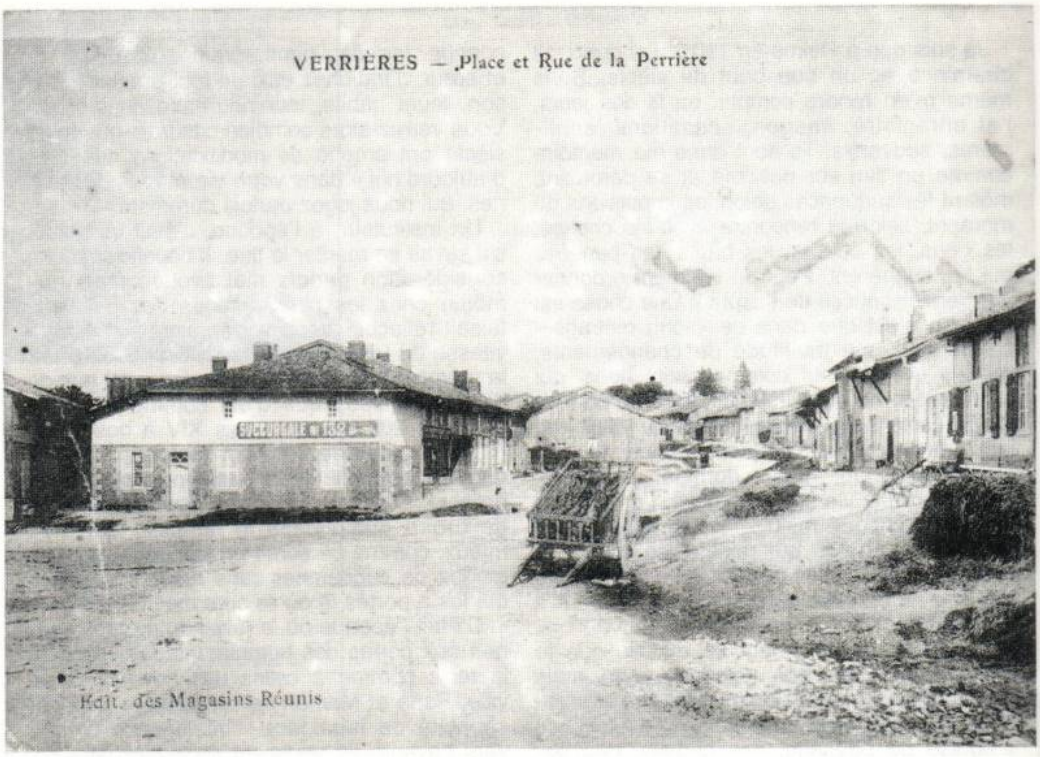
Elevée au village, avec les enfants du village, leurs parents, leurs maisons, j'étais à eux autant qu'eux à moi, conjugaison absolue qui me les rend tous intimes comme l'est le pain quotidien. Papa et Maman les ont connus, formés ; nous sommes un peu frère et sœur. J'irai chez eux. Je fouillerai leur maison, leurs habits, leur nourriture, leur esprit. Vous verrez alors combien ces trois-quarts de siècle ont amené de modifications au « jour d'aujourd'hui » dans votre vie à vous, les jeunes, qui nous jugez parfois durement.

Un instituteur, à l'époque, c'était un guide, s'il savait en mériter le titre. Il bénéficiait d'une considération parfois mal avouée mais qui, même chez les plus coriaces des paysans, faisait réfléchir. Vous verrez alors combien la vitesse du temps qui passe n'est pas toujours la même. Mon siècle, ou presque, a vu tant de métamorphoses que c'est comme s'il avait duré les 260 ans de Louis XIV à nos jours. Plus une journée est bien remplie, plus elle dure de temps. Il faut le passé pour que soit le présent. C'est un tort de la part des anciens de croire que « dans le temps » tout était mieux, comme ce serait un tort de la part des jeunes de condamner sans recours le passé qui les a portés là où ils sont maintenant.

C'était l'époque où le réveil du progrès sonnait aux portes des humbles, des ouvriers de la terre comme à celles des ouvriers de la ville. Papa et Maman se sentaient la force, la capacité de faire face, l'intelligence dirigée vers l'avenir. Ils voulaient se lancer vers cet avenir, cet inconnu qui, jusqu'alors avait presque échappé aux humbles. Pour s'attaquer à pareille tâche il faut avoir courage, patience et savoir. Ce n'est pas rien de répandre, de donner aux autres et de les convertir à la vie nouvelle qu'ouvrent les inventions du XIXe siècle à peine refroidi. La machine remplace l'homme, le chemin de fer les relie, le commerce les enchaîne à des vues, des ambitions, des besoins nouveaux. Le paysan du XIXe siècle, le « cul terreux », n'avait pas besoin d'un savoir autre que celui des générations précédentes. Mais l'usine, les changements de vie exigent d'autres connaissances d'abord... et le rejet définitif des routines du passé. Adieu diligence, rouet, filandière, charrue !

La tradition ce n'est pas nous, ce ne sera pas vous, les jeunes. La tradition ce n'est personne. Le temps en est l'auteur et le maître-créateur et destructeur, dont l'essence est le progrès qui tournera jusqu'à la fin de tout au monde puisque s'il y a un commencement il y a forcément fin, dans une évolution continue.

Verrières c'est un peu l'œuvre de mes parents. La lutte fut longue, ardente parfois, vivifiante sûrement, mais ce souffle de renouveau chassa l'esprit de sainte Routine où se cramponnait le simple, chassa aussi son patois, hélas ! Tout a changé. Je regrette bien des choses de ce passé que j'ai vu mourir. Je regrette surtout ce patois chantant, traînant en route, richement rabelaisien mais poétique à la fois. Je regrette les vieilles maisons, la cuisine aux recettes souvent savoureuses. Je regrette donc beaucoup de choses que mes parents ont contribué à faire disparaître. En un mot je regrette ce temps de ma jeunesse.


VERRIÈRES — Place et Rue de la Perrière
Edit. des Magasins Réunis

VERRIERES — Rue de la Routière
Collection Kolbach, Sainte-Ménehould

VERRIERES EN ARGONNE

Verrières est un village marnais situé à quelques kilomètres au sud de Sainte-Menehould

Drôle de village, tout blotti dans son creux de vallon, aux maisons serrées comme les moutons au bercail, aux toits qui n'en finissent pas de couvrir granges, écuries, maisons, auvents qui abritent la façade comme une visière abrite les yeux. Les roues caillouteuses, cahoteuses, se creusaient de « nids de poule » boueux. (Je parle à l'imparfait car le présent n'est plus le même). L'herbe verdissait les pas de porte, les perrons, dont la surface égale celle de la ferme. Tout s'étale, s'étire, s'affale là où on dételle, là où on dépose ce qui est au repos.

Drôle de gens. Tout semble d'un autre âge. Du haut de la côte de Pajean, Verrières s'affale au plus creux qu'il remonte péniblement en s'agrippant aux côtes qui le limitent. Les rues, larges, calmes, sont aux bêtes comme aux gens ; pas d'autos, pas même de voitures un peu fringantes si ce n'est quelque char à bancs, vulgaire « tape-cul » pour aller à la ville quand il faut.

Verrières, j'aime ce nom. C'est un village situé au sud-ouest du massif argonnais, dans l'est de la France. La Marne a donné son nom au département qu'elle traverse. La forêt d'Argonne le limite. A l'abri dans le creux de son vallon, il vit là depuis des siècles. D'où vient son nom ? De *verrerie* probablement. Il y a 1 300 ans environ, il s'appelait *Verrerii ad Axonam vel in Argona* : soit : Verrières sur l'Aisne en Argonne. Comme un oiseau choisit la bonne place dans l'arbre où il veut vivre, mon village a choisi son coin dans l'argile lourde où se couline l'Aisne nonchalante, ramassant au passage l'eau des sources qui « résurgent » de ce sol imperméable. C'est là que prospère la majestueuse forêt profonde de l'Argonne défendant les marches frontières de l'Est. Car l'Argonne a son rôle à jouer dans la stratégie nationale. C'est un plateau modeste (350 m) que les rivières draînent comme les veines draînent notre chair ; chair riche puisque Marne. Or la marne est un calcaire argileux, employé pour l'amendement des terres. Tout le monde sait que le verre est produit par la fusion d'un sable siliceux mêlé de potasse ou de soude. Notre sable argileux est fusible ou tout au moins vitrifiable. Donc notre terre est un matériau qui peut servir à la fabrication du verre. Voilà donc le nom de Verrières établi dans le domaine géologique, approprié à sa fonction mécanique et chimique.

La forêt d'Argonne lui procure l'inépuisable trésor de son bois noble, dur, chauffant comme charbon. Le sable est là, la forêt aussi. Reste à trouver le profit qu'on peut tirer d'une telle industrie. Or les maîtres verriers, gentilshommes, bénéficiaient du droit de déroger : déroger c'est perdre les prérogatives de la noblesse par l'exercice d'une profession jugée incompatible avec elle. Le gentilhomme verrier échappait à cette action. Monsieur Bigaut du Grandrupt était verrier. Sa famille est de cette génération de nobles verriers dont le domaine, la caste nobiliaire appartenait à l'Argonne. Si je m'en réfère à M. Baillon qui a écrit un livre sur **Sainte-Menehould et ses environs** (p. 315). *« Dans le voisinage de Sainte-Menehould il existait un grand nombre de verreries à gros verre aux lieux-dits la Clavette, la Camuterie (1835), Bel Air (1723), le bois Japin et dans le village qui a nom Verrières (étymologie douteuse mais plausible). Toutes ces petites verreries n'ont pas subsisté longtemps ; leur ruine tenait — paraît-il — à la proximité du Clermontois où se transplantaient les ouvriers non nobles, parce qu'ils y étaient exempts d'impôts et y trouvaient une vie moins chère ».* Bref, mon village a de bonnes racines et un fructueux arbre généalogique dont on prône encore la vigueur. Ne dit-on pas que le linge se lave presque tout seul dans l'eau douce et glissante de nos ruisseaux, de nos sources aux eaux qui savonnent comme terre à foulon (argile dont on se servait pour dégraisser la laine) ? Allez vous savonner le corps dans ces sources résurgentes qui saillent à travers les crevasses de nos carrières de « pierre morte ». Vous mousserez comme le champagne dans le verre et votre peau sortira de ce bain douce comme satin. Les femmes de chez nous ont la peau douce et fraîche malgré le hâle. Les jeunes sont croquantes comme des pommes d'api ; les matronnes appétissantes comme le Croquet d'Argonne (pomme) et les vieilles, ridées bien sûr, mais non flétries ni désséchées. Elles ont encore vigueur et sève malgré leurs traits fanés. Tout y est puissant, rude, primitif. La nature est là. L'air fouette le sang d'une race souvent meurtrie par les travaux des guerres livrées sur son sol. Cette race ne cède pas son bien sans le défendre pied à pied. Elle a le muscle court de leviers puissants, sans pitié pour le bien-être, sur une ossature solide, trapue, coriace. Elle est ancrée dans la routine, dans le respect de son passé. Le caractère typique est celui du paysan bûcheron, dur à la tâche, obstiné, jusqu'à l'acharnement, « près de ses sous », près de sa terre, près de ses bêtes, âpre au gain, âpre au travail, âpre à lui-même et aux siens. Rien de mièvre, une beauté rude à l'échelle de l'homme.

De Verrières, de sa situation, de sa rivière, de sa forêt, de ses maisons, de son parler, de ses coutumes, se dégagent un esprit, une hérédité, qui façonnent les gens ici, non comme ailleurs. C'est comme une famille où des gènes communs lient les membres, sans pour

cela les concevoir tous sur le même moule. Chaque trait dominant du village s'exacerbe, se cristallise dans tel ou tel individu et en fait un type souvent caricatural, toujours prenant et surprenant. La vie actuelle qui brasse les masses émousse ces figures pittoresques.

Donc, Verrières, la forêt le confine et l'Aisne le ceinture de ses nombreux méandres de rivière, trop pauvre pour un lit trop large. Au creux de son vallon, des côtes raides. Corettes (ce nom se rapproche de **caure** : noisetier arbuste très puissant quand on le laisse pousser). Le vallon abrité du vent grâce à des pommiers trapus et vigoureux.

Il faut le voir au printemps, quand tous les arbres fruitiers éclatent en bouquets roses. Car la terre est généreuse. Son sol argileux, brun, lourd, fait de glaise imperméable garde l'eau dans des mares, des étangs, des fossés nourris par les sources claires « se coulinant » jusqu'à l'Aisne qui les attend sans se presser (mare du Bot, Fontaine Gosse, Etang Autier, fontaines des Pairs, Saint-Didier, Gibernée). Ce pays d'abondance est négligé, justement à cause de cette abondance. Vous semez, vous plantez et ça vient — plus ou moins vite — mais ça vient pour peu qu'une queue d'**orâche** (d'orage) corrige une sécheresse prolongée, crevassant l'argile, ou qu'un soleil ardent de climat continental ramasse le trop plein des ornières et des **roises** (où on rouissait le chanvre) et ne rende la paille et le foin **roussi, rési,** (livre de Babin, p. 584). Se forme alors, la nuit, une rosée bienfaisante qui maintient à fleur de terre un léger brouillard, écran nébuleux qui protège et rafraîchit naturellement les cultures. Les soirées et les nuits y sont quasi froides ; l'air y est vif et le sang riche de la respiration profonde que la forêt exige, aussi bien que tous ces vallons grimpant à l'entour. Ils donnent vigueur et appétit. Village rude qui sent le champignon de la forêt, la feuille morte, la fumée des **bouires** (feux d'herbe dans les champs), allumées dans les chenevières voisines.

Tout cela c'est Verrières, qu'il faut connaître pour l'aimer.

Les maisons basses, au large toit soutenu par une charpente quelque peu apparente prise au bois de la forêt voisine, défient le froid, la chaleur et les années. Elles suivent à la débandade, deux rues enserrant l'église.

L'église est fière de sa vierge datant du XIVe siècle et de tout son portail qui a emprunté son style à l'ancienne abbaye de Châtrice. Cette dernière y possédait un superbe étang. Ni extraordinaire, ni riche, le village est simple et sain. Aplaties au creux du vallon, les maisons supportent la vie depuis des siècles.

Pourtant qu'est-ce que Verrières en 1901 ?

Un « patelin » de 500 paysans à la face brûlée de vent, de soleil, d'air, aux mains rugueuses comme l'écorce du chêne. Si j'avais à lui choisir un type, je dirais : « C'est un bœuf qui porte le joug de la terre sans chercher à la contraindre, sans la forcer à l'obéissance, attendant d'elle ce qu'elle attend de lui ». Donnant, donnant. D'où la robustesse roturière de l'effort, n'allant guère plus loin que la satisfaction de faire face aux besoins du « jour le jour » dont on accepte la rigueur et la servitude.

Sainte Menehould

La ville est à trois kilomètres. Et quelle ville... Sainte Menehould ! Vous vous étonnez qu'on puisse l'appeler la ville. Pour vous, la ville, c'est l'agglomération où l'on ne connaît pas le « monde », où l'on se côtoie sans se saluer, sans qu'il vous saille à l'esprit un peu de l'histoire de chacun, comme un cliché instantané. On s'y donne du Monsieur, Madame, Mademoiselle, en s'y saluant chapeau levé. A Verrières on vous donne du Pierre, de la Jeanne ; du père, de la mère ; du tu, du toi, sans impolitesse cependant.

Il y a cent ans, Sainte Menehould, c'était la ville avec un V majuscule, où l'on trouvait de tout, où l'on oubliait un instant la mesquinerie, la monotonie du village. La ville c'était le paradis de la tentation contre laquelle on avait le mérite de lutter sans se laisser aller à des dépenses superflues. Aussi la ville mesurait-elle la puissance d'achat des paysans qu'elle attirait, ni trop, ni trop peu. Les commerçants n'y connaissaient ni fortunes rapides ni fiascos retentissants. Ils s'y haussaient à force de temps, d'honnêteté, gagnant peu mais gagnant sûrement, de père en fils. C'est ainsi que nos paysans y allaient pour y acheter la bonne culotte de gros velours côtelé, la toile solide, le calicot, la bure. Maintenant la ville a perdu son V majuscule. C'est une petite bourgade qui prend du ventre mais qui a les mêmes prétentions que toute ville de province et qui se croirait déshonnorée de vendre encore la cotte et le caraco. La lutte entre les « Cucus d'la ville » contre « les Cucus d'Verrières » est oubliée.

L'église de Verrières.

DEUX INSTITUTEURS A VERRIERES EN 1900

L'arrivée à Verrières.

Mes parents y arrivent en octobre 1901, par le train : Reims, Saint-Hilaire, Sainte-Menehould situé à 4 km au nord. Ils sont venus à pied de cette gare. Pas de taxi ; l'auto est quasiment inconnue. Pas de bicyclette. Ce moyen de locomotion est presque ignoré de la campagne. On a deux jambes, c'est pour s'en servir. D'ailleurs, une femme, (institutrice en plus !) oser arriver ainsi à bécane (ce mot était inconnu) dans son futur poste ? Non... inconcevable à l'époque ! A pied donc, les voilà. Bien sûr, Monsieur le maire de Verrières aurait pu solliciter le concours d'un paysan possédant cariole mais il n'y a pas pensé. D'ailleurs en aurait-il trouvé un ? Les regains d'octobre, les pommes de terre à arracher, ça presse. Et puis le gros cheval n'est pas ferré pour... courir sur le pavé de la ville. Il faudrait aussi que le paysan se rase, que sa **glaude** bleue ne soit pas trop sale. Car c'est des maîtres d'école... tout de même. Serait-il payé seulement ? On ne sait jamais.

Voilà l'église que, du haut de la côte, on situe au cœur du village. Un sentier cahoteux la contourne et a l'air de mener au plus creux du pays puisqu'y coule un ruisseau aux eaux lentes et herbeuses.

Des **buresses** (laveuses) agenouillées dans leur boîte à laver **les doyettes reboulées da lous sabots** (les doigts de pieds refoulés dans leurs sabots) **lu batu** (le battoir) agile autant que la langue, lèvent la tête pour voir **« qui que c'est ces deux là qu'on nu counaît me »** (qui sont ces deux là qu'on ne connaît pas).

« Où est l'école Mesdames ? » Le Mesdames les surprend. Est-ce bien à elles qu'ils s'adressent. Un moment d'hésitation, un regard circulaire... « L'école ? Laquelle ? » — « Ah !il y en a deux ? » Et c'est en patois qu'elles expliquent : **« Bié sûr, n'y iy celle des chères sœurs et l'autre.** — C'est l'autre que nous cherchons » — **Ah ! ça iy est celle qu'est attenante à la mairrie** (Les deux R vibrent) **V'allez suîfe tout dret ch'qu'au d'bout d'la sente, pu vouèrez su voute drète, quasima face au presbytère, la cure quoi ».** (Tout droit jusqu'au bout du sentier puis vous verrez sur votre droite, presque en face du presbytère, la cure quoi) — « Merci Mesdames ».

Drôle de village, drôle de gens. On les comprend à peine. Tout semble d'un autre âge. Quelles maisons... Presque moyennageuses, basses, où le squelette des colombages apparents découpe des tracés géométriques de lignes droites. Sous l'auvent s'étirent de longues échelles, portées par des cornes de bois. Ça fait penser à une longue arête dorsale pendue à une charpente équarrie. Les bottes de haricots et d'oignons sèchent tranquillement sous cette visière protectrice. Les moineaux habitent les **potés** accrochés à la soupente. Ce sont des genres de pots de grès accrochés au mur et que les paysans visitent au temps des couvées pour en manger leurs jeunes à peine emplumés. Les charpentes des auvents à l'ossature puissante s'harmonisent avec les colombages équarris à la hache pris dans le torchis épais des murs. Tout sent le voisinage de la forêt, mine intarissable du beau bois de chêne. Tout sent aussi l'art des compagnons nés là : bûcherons, équarrisseurs, charpentiers, maçons sachant les besoins du climat, du travail de la terre, du sens pratique du paysan, du style s'harmonisant avec la vie locale. Vastes, basses, épaisses d'allure, les fenêtres aux petits carreaux y sont ménagées chichement à cause de l'impôt qui frappait les portes et fenêtres de l'époque, impôt qui taxait la lumière comme on taxe un luxe. Ces maisons ignorent le froid des briques ; la chaleur préservée par des murs de dix centimètres, ignorant la fatigue des escaliers, car elles n'ont pas d'étage si ce n'est le grenier où justement on garde le grain, et le foin. Ces fenils réhaussent les toitures de 3 m, 4 m au plus. Le foin, la paille, le torchis les calorifugent. L'étable et l'écurie sont souvent des appareils de chauffage. La vaste cheminée est faite pour l'âtre bienfaisant qui est chaleur et lumière, vie, comme le cœur l'est pour le corps. Les rues, à la bonne franquette, déambulent un peu où bon leur sied, ignorant la ligne bien droite. Elles suivent les pentes et les plats naturels. Devant les perrons, des fumiers immenses imprègent l'air du soir d'une vapeur chaude de purin. Des poules énergiques, libres, à la crête rouge comme une crête de dindon en colère, **réquevillent** (grattent, répandent) le tas d'une patte alerte inlassable.

J'aime ces rues calmes, qui sont aux habitants, aux vaches, aux chevaux, aux outils, aux voitures champêtres. Point d'autos. Creusées d'ornières, de flaques, cahoteuses, caillouteuses, boueuses, faites pour les sabots et les gros souliers, elles sont sans embarras là où les maisons les demandent, s'arrêtant en larges perrons devant tout un chacun. La rue est aussi aux chats. Ils dorment au soleil, sur le pas des portes ou sur le rebord, des fenêtres, entre les géraniums, luxe de la paysanne. Les chiens, en rupture de labour ou de braconnage s'étalent, le museau allongé sur les pattes de devant, l'oreille qui bouge à peine au pas des chevaux qu'on attelle. Car le travail des champs mobilise la rue. Ce sont les labours avec la charrue au soc brillant, la

herse aux dents pointues, le rouleau de fonte assourdissant. A la fenaison et à la moisson ce sont les larges et hautes charrettes à échelettes pour « ramouéner » le foin odorant ou les lourdes gerbes. Ce sont les tombereaux, les **barots** (1), brouettes pour chevaux en somme où on charge fumier, paille, pommes, pommes de terre, betteraves. Tous ces instruments partent, rentrent à l'angélus, à la cloche du matin, du midi ou du soir. Le paysan n'a pas besoin de montre pour vivre. Son patron, c'est son travail, qu'il dirige à son gré. Ah ! il est sept heures, heure du soleil, l'ancienne heure, comme ils disent tous. La Germaine est déjà levée depuis longtemps. Elle a mis son gros tablier de sac... sa **banette** comme elle dit. Son **siau** bien propre à la main, elle va à l'étable. Les vaches l'attendent, le pis plein à ras bord, les mamelles tendues, prêtes à gicler. Sur la petite sellette à traire, aux pattes un peu crottées, la Germaine s'assied tout contre les cuisses de la Grisette qui vient de vêler. Alors, en cadence, deux trayons s'allongent, tirés par une main tour à tour crispée, puis décrispée. Le jet, en diagonale, tinte sur le métal ruisselant du seau. Les cuisses serrent le seau qui se remplit d'un lait mousseux. Germaine vide la poche d'abondance, le pis. Ah ! ce n'est pas sans coups de queue car Grisette a le pis sensible. D'habitude Mélanie lui lie la queue à la cuisse. Mais ce matin, elle espérait que la bête serait pressée de donner son lait pour le petit veau qui appelle dans son box. Un plein seau qu'elle donne. Mais la Gamine, la bête voisine, a le pis presque flasque d'une vache qu'il va falloir vendre pour la boucherie. L'autre jour le maquignon en blouse noire a fait sa tournée dans le village pour savoir ce qu'il y avait à vendre. La Gamine est marquée sur le carnet crasseux du gros bonhomme rouge de teint, haut en parole et qui trouve toujours quelque chose à redire aux bêtes qu'il veut acheter. On dirait qu'il y perd toujours à vous acheter vos bêtes. Quand le Maurice est là, c'est lui qui débat du prix. Mais c'est le temps des labours. Il est parti à la charrue. On dirait que le mâtin de maquignon sent que le patron ne sera pas là pour discuter, chicaner. La Germaine, elle, n'ose pas. Et puis, quoi, elle aime sa bête ; alors elle retarde un peu l'exécution si elle peut. Cinq vaches tous les matins et tous les soirs, ça fait du travail. Toutes les étables de Verrières, à l'heure réglée sur le pis des vaches, appartiennent aux fermières qui règnent sur le lait. Germaine en fait des fromages qu'elle va vendre à la ville. Marie, la cousine, qui habite à côté, a une clientèle qui achète presque tout son lait parce qu'il est crémeux plus que celui de chez la Louise. Chez elle, les vaches sont mal nourries. On ne les « monde » pas assez souvent. Les pauvres bêtes ont des **mâclotes** aux cuisses « qu'on dirait des grelots attachés à la peau ». C'est que chacun a sa réputation et ça va vite de juger plutôt mal, avec un peu de jalousie qui rôde de porte en porte. Les rues du village obéissent à la cadence imposée par le travail. En ville il y a toujours des passants, du mouvement, de l'imprévu. Ici, non. Parfois le village semble mort. Personne. Où sont donc les paysans ? Tiens... C'est la saison des regains ! Ça se devine. Séraphin affûte sa faux sur le pas de sa porte. Malgré sa femme qui ronchonne tout le temps, Séraphin ne se presse pas. De sa remise, il décroche sa faux pour l'affûter. Il étale un vieux sac sous ses fesses et, l'enclumette entre les jambes, il martèle la lame à petits coups réguliers. La lune de sa faux résonne comme une harpe félée mais le tranchant s'affine. Ça y est. Il range marteau et enclumette, remplit son coffin d'eau où il mouillera sa pierre à repasser. Sa femme lui a préparé sa musette : **do froumache, un bon chayon d'lard, lu pain d'ménache qu'on n'ménache mi** et surtout la chopine, **putô deux qu'une.** Et le voilà parti avec son chien qui gambade autour de lui. Son pré est la-bas, à Porchonrue, tout contre la forêt. Il faut remonter la Grand Rue jusqu'à la Routière. En passant devant le Bot d'Or, un café toujours ouvert, on entend le bruit des verres qu'on pose sur le zinc. Séraphin ne peut résister. Ça donne du courage au ventre. Et puis, il a vu le maréchal, bon client aussi ; il faut qu'il lui demande de refaire son soc de charrue qui est un peu tordu. Allons, Séraphin, assez de **mâneries** (**mâner** = perdre son temps). Va au pré faucher ton regain. Et le Jacques et le Louis et le Martin vont aussi vers les prés, vers la forêt, vers la rivière où l'herbe est haute et bonne à prendre. Regains coupés, regains à faner. Alors ce sont les femmes qui, la fourche à deux dents sur l'épaule vont retourner puis mettre en andains puis en **moyettes.** Les rues s'agitent, vivent, discutent ; on se dit des nouvelles, on fait des discussions sur les prix des œufs, du lait, du beurre. On cancane... on **jabote,** et les regains attendent. C'est long une journée seule à la maison, à la ferme, avec les vaches, les lapins, les oies, les cochons. Alors, on en profite pour bavarder quand l'occasion se présente. Pour une fois, tant pis pour la ferme !

Quand les regains sont rentrés, les portes des étables s'ouvrent après la traite du matin. Les vaches vont partir pour la pâture. Elles marquent leur passage de bouses généreuses, le pis ballant, la cuisse crottée. Où vont-elles donc ? A quel rendez-vous ? Sans se tromper, les bêtes se réunissent auprès du vacher qui les appelle de sa corne, une corne de vache, grise. C'est un vieux bonhomme qui n'a pas de champs à lui. Il est garde-champêtre et tout le terroir lui est familier. Il sait ce qu'il a le droit de faire et comment il faut le faire. Son chien, un affreux grison à l'allure de loup, connaît aussi son travail.

Le troupeau est au complet. Pas de retardataires, là, au coin de l'abreuvoir, car c'est l'abondance, le grand air, la compagnie qui les attend. Les bêtes choisissent les bas-côtés herbeux du chemin, car la pierraille de la route est dure aux sabots. Une odeur d'étable monte sur leur passage réglé par le vieux chien qui aboie à la queue des lambines. Arri-

(1) Vieux français **beroete** (1260) tombereau à deux roues, du latin populaire **berota** véhicule à deux roues. Ce mot a donné l'anglais **barrow,** brouette.

vées au pré immense qui s'étend au gré des sinuosités de l'Aisne, elles s'égaillent et mangent, mangent, se remplissent, le ventre rond comme une outre. Rassasiées, elles se couchent et ruminent à l'ombre des saules, le regard lointain, perdu, indifférent. Elles attendent l'angélus qui donne le signal du retour et de la traite.

La journée s'allonge, le soleil baisse, les pis sont pleins. Alors le vieux vacher corne d'un souffle puissant qui est comme le coup de sifflet d'une fin de récréation. Mais ces grandes sorties journalières ne se font qu'à l'automne, quand les premières colchiques émaillent les prés de leur veilleuse mauve. Gare à ces jolies lumières ; elles donnent des graines pulpeuses qu'il ne faut pas brouter.

Le troupeau se reforme, s'ébranle et suit le vacher jusqu'au point de raliement du matin et, de là, seules, elles repartent chacune à l'étable qu'elles retrouvent.

Mes parents dans Verrières.

Maintenant que vous avez situé dans votre esprit l'aspect, la place de Verrières, il s'agit d'y incorporer mes parents.

L'Académie les avait désignés pour y créer un poste double : garçons pour Papa, filles pour Maman. Ils devaient remplacer M. Thénaut qui assumait seul la charge d'une école de garçons alors que les filles allaient toutes à l'école libre tenue par des sœurs. Ayant exercé à Reims, les deux nouveaux venus comprendraient-ils ces lourds paysans en sabots, hostiles d'avance aux laïques. Que venaient-ils faire **tout-ci ? On n'les avou m demandés ; qu'is restiessent don assiez eux.** Le curé, les bonnes sœurs, le régent (moitié chantre, moitié maître d'école), c'était bien suffisant. Pourvu que le blé donne, que la vache fasse veau, que la forêt chauffe et fournisse du travail... ma foi, l'esprit... l'instruction ! Et puis c'est plein de malice, ces maîtres d'école, ils vous retournent comme crèpe en deux questions. Qui c'est qui va les payer ? Avec les bonnes sœurs, pas de sous à sortir puisqu'un vieux riche, dans le temps, leur avait fait un don !

Alors, du fond des cœurs et des temps, monte ce désir de considérer ces deux là comme des intrus qui viennent ici pour se mêler de ce qui ne les regarde pas. Ils arrivent d'on ne sait où, envoyés par on ne sait qui. L'Académie ? Qu'est-ce que c'est ?

Pourtant, les voilà. Et le village est là, dans le creux. Voilà la vieille église, le jardin du presbytère entouré de tuyas. Voilà la fontaine Saint-Didier qui ressemble à une grotte maçonnée où une petite statuette en plomb, celle du saint patron du village attend la visite de ceux qui ont soif. La source du même nom se jette dans le Gibermée : le *fossé* (Babin n° 13 p. 42) qui traverse le village en draînant les sources à l'ouest jusqu'à l'Aisne où il se jette au Pont Rouge. Ce fossé passe par les derrières comme on dit et permet d'arroser les jardins à l'**arosu** bien entendu. Car chaque maison, celles de la Grande Rue comme celles de la Rue de Montier, parallèles, ont leur jardin donnant sur le ruisseau. Elles y ont même un petit lavoir particulier où, sur un assemblage de planches épaisses, on lave le linge dans l'eau plus ou moins propre du ru. Près de la fontaine, un lavoir fait de deux madriers larges suffit aux lessives du quartier (car aller au lavoir c'est bien plus intéressant que de laver son linge au bout de son jardin).

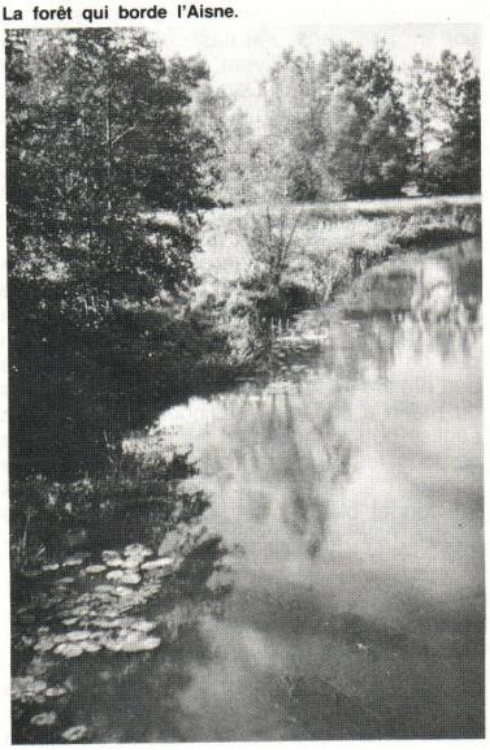
C'est là que Papa et Maman ont pris contact avec les laveuses. Pourquoi est-ce avec tant de précisions que je vous raconte cette arrivée ? C'est que Maman en avait été tellement ébranlée qu'elle m'a fait partager cette appréhension en m'en faisant le récit fidèle. Ils étaient presque déterminés à fuir ce village du bout du monde. Chaque fois que je repasse près de la haie de thuyas du presbytère, je revis ce récit, et je les devine anxieux et indécis.

Cette vêprée d'octobre où les nouveaux maîtres arrivent va-t-elle finir sans lendemain ou va-t-elle être le début d'une vie ?

Etat d'esprit en 1901.

Ce monde n'allait pas voir plus loin. Entrez chez la Lucile. Le Douard (Edouard) est levé dès le chant du coq. Vite, le verre à gros cul ; une petite goutte ; pour tuer le ver. Hop ! cul sec. Ah ! ça fait du bien et... c'est de la bonne ! hein ! de chez nous qu'elle est faite ; ça vous chauffe pour la journée ou presque. Le Dago (c'est lui, le Douard), tire son inséparable couteau de sa poche. Accroché à une chaîne, son couteau sert pour tout : manger, tailler, tuer les bêtes, se curer les dents. On le **ressuie** d'un revers de main sur la culotte de gros velours brun. Il se coupe une de ces tranches de pain de ménage, « je ne vous dis que cela » et demande à la Lucile, sa femme, un de ces **chaillons** rissolé à la braise. Vous voyez, là, pendu à portée de main au plafond

La forêt qui borde l'Aisne.



de poutres ; c'est le jambon. C'est là que la femme a coupé la tranche marbrée de gras et de maigre. Elle l'a piquée de sa longue fourchette à deux dents et à long manche pour ne pas se brûler. Elle se penche et, sur la braise chaude, elle fait rissoler la barde qui suinte son gras sur le feu, qui en fume de joie et en parfume la cuisine. Le chien Martyr arrive ; sa queue bat la mesure, sa langue passe sur sa gueule affriandée mais le Douard tend sa lèche de gros pain et la Lucile pose le chaillon sur la tartine. Pas d'assiette. Le pouce gauche sur le lard, le couteau dans la main droite. Par larges entailles il coupe des **noquettes** énormes qu'il engloutit, mastique, laboure de ses dents plantées à la diable, comme les piquets de ses clôtures. Il mange. Goulument, avec bruit, il assouvit sa faim. Le verre de cidre est sur la table. Hop ! il l'absorbe pour faire descendre. Pourtant ce n'est pas du sirop, je vous assure. C'est une piquette tirant sur le vinaigre. C'est lui qui l'a faite avec ses pommes, sur son pressoir. Alors c'est bon ; et puis, c'est comme ça, il a l'habitude. Le quignon de pain est avalé. Un petit coup de vin du litre (de chez l'épicier) pour faire la bonne bouche, pour vous mettre du cœur au ventre et le déjeuner est fini. Pas de café, pas de cacao. C'est bon pour les gens de la ville.

Les pieds sont au chaud dans la paille des sabots, des gros sabots faits par le Victorien Carré qui habite presque sur la place. Mais en été, ses pieds sont emmaillotés dans des chaussettes russes, au frais. Dans des vieux draps de toile de chanvre, la Lucile lui découpe des bandes dont il s'entoure les pieds jusqu'à la cheville pour éponger la sueur et éviter les **bouilles** (ampoules). Sa chemise est de même toile de chanvre tissée par la Fifine, la vieille grand-mère. Il y a longtemps qu'elle dure, c'est inusable. Sa **glaude** bleue lui sert de paletot, de veste. Les paysans ne sortent pas sans une casquette ou un vieux feutre déformé. Le vent, le soleil, la pluie, il faut les affronter. Le Dago est prêt. Il part avec sa musette bien garnie. Le Martyr le suit. La Lucile retape le lit de l'alcôve qui est dans le coin de la cuisine où on couche. De là, le soir, on regarde mourir la flamme à l'âtre. Quoi de plus ? Voilà le matin d'un paysan. Lucile prend une tasse de lait qu'elle vient de traire. Il est encore chaud et le gros pain s'y trempe comme une éponge. Puis elle continue à traire ses vaches. Si vous allez dans les rues à cette heure matinale et que vous regardiez un peu ce qui se passe chez les autres, c'est à peu près le même scénario. Pourtant la cloche du matin a sonné et quelques vieilles vont à l'église pour l'angélus et les matines. La jupe de tous les jours, le caraco, un châle et le bonnet, c'est la toilette. Ce n'est pas toujours un bonnet blanc, c'est souvent un genre de béguin noir, en velours ou une capeline (hiver).

Mes parents.

Il suffisait pourtant de regarder les deux arrivants pour les trouver sympathiques. Elle avait une longue jupe grise, ramassée et étoffée à l'arrière, une jaquette fine, bien pincée à la taille, un petit chapeau coquet avec une plume, un jabot de dentelle, comme pour une noce. Elle était bien mignonne avec sa taille fine, ses cheveux frisottants que le chapeau gênait. Quel bon sourire, franc, s'harmonisant avec ses yeux dorés.

Lui, était bien charpenté, petit, droit, la barbe en éventail, les cheveux en brosse, l'œil bleu, vif, œil de paysan qui sait voir la terre, le ciel, les nuages, et qui sait travailler avec ses bonnes mains aux ongles grattés sans être fignolés. Il portait jaquette noire, faux-col empesé, plastron blanc amidonné, bottines à boutons.

Ces costumes qui les déguisaient en « maîtres d'école » leur conféraient la dignité de leur fonction mais les séparaient des paysans. Attention paysans méfiants, regardez-les donc sans parti pris. On les sent droits, trop droits peut-être, polis sans morgue mais sans faiblesse. Des vrais instituteurs qu'ils étaient, tous deux sortis de l'école normale en 1890-1891. C'était l'époque des maîtres apôtres de la bonne parole laïque, mordus par le zèle professionnel, et convertis à la foi de l'instruction primaire. C'était l'époque où le réveil du progrès sonnait aux portes des humbles, des non munis, ouvriers de la terre, comme à celle des ouvriers de la ville. Papa et Maman se sentaient la force et la capacité de faire face, avec intelligence et volonté, tendues vers l'avenir, cet inconnu qui, jusqu'ici, avait échappé aux humbles. Mais pour s'attaquer à pareille tâche, il y fallait courage et devoir. Je pense même que mes parents ignoraient ou du moins n'imaginaient pas, en arrivant à Verrières, la mission qui les attendait. Répandre le savoir, le donner aux autres, c'est parfait. Mais il faut d'abord les convertir à cette vie nouvelle, à ces inventions du 19e siècle à peine refroidi. La prise de possession de la science sur la routine ; pas facile, je vous assure. Eux, les instituteurs, ils étaient sortis d'un rang social avec un bagage providentiel, avec un métier rémunéré mensuellement et un prestige, celui du savoir, prestige de garantie, sous garantie du gouvernement (sgdg) donc de sécurité. Mais les paysans de Verrières ?... Papa sentait l'importance du rôle à jouer. Maman sentait seulement le devoir de sa conscience à satisfaire par la qualité d'un bon travail assurant l'apprentissage de la lecture, de l'écriture, du calcul et de quelques autres enseignements élémentaires. Elle ne soupçonnait pas l'importance de ces phares allumés dans l'esprit du peuple, surtout quand on s'engage sur un terrain, une population, qui croit au passé comme parole d'évangile. La prise de science sur l'ignorance, la routine, le croupissement pour lutter contre la machine qui prend la place des bras de l'homme, le chemin de fer qui va les attirer hors de la terre, qui va les relier, les rapprocher, le commerce qui va les enchaîner à des vues, des ambitions jamais enseignées, des besoins nouveaux qui vont naître, toute cette évolution pour en faire une révolution. Voilà le rôle présagé de l'école contre les habitudes du paysan, de l'artisan du XIXe siècle et d'avant.

Le roturier n'a pas besoin d'un savoir autre que celui des générations précédentes. Mais

l'« à venir » pointe. L'usine, le chemin de fer, l'outillage, la culture rentable exigent d'autres connaissances et donc le rejet, lent mais définitif des routines du passé. Fini le temps de la stagnation, du « comme Papa ». Mais le paysan, le bûcheron, l'homme de la terre est méfiant, imbibé de paganisme, de superstition, de croyances anciennes et il a peur du savoir nouveau comme d'une diablerie.

L'école laïque, à Verrières, en 1901, fut appelée « la maison du diable ». En effet, le savoir est une colonisation, comme quand les Vaudoux se défendaient contre un christianisme inconnu. Qui va toucher au tabou du passé ? Bien téméraire et bien présomptueux ! Et Papa, Maman sont ceux-là. Ils ont œuvré pendant 25 ans dans la même école, de 1901 à 1925. Ils ont pris leur retraite au pays. Ils y ont acheté maison et terre. Mais ils sont restés « horsains » malgré tout.

Pourtant Verrières c'est un peu l'œuvre de mes parents, l'œuvre de toute cette génération d'instituteurs de cette époque. Papa et Maman ont formé leur part de cette génération montante d'enfants du peuple. Germain, Séraphin, André, Charles, Marie, Julie, sont un peu mes frères et sœurs, malgré les réticences sensibles dans certaines familles pour qui les instituteurs sont des parvenus, des envoyés de Satan, des gens qui n'ont pas de terre au village, qu'on loge pour rien dans la maison d'école et qui ont, de par leur fonction, un « pouvoir » sur leur vie. C'est comme une violation de liberté et d'indépendance. Qu'est-ce qu'un laïque ? C'est celui qui n'est ni ecclésiastique ni religieux. Alors qu'est-ce qu'il est ? Et c'est à ces gens là qu'on va confier les enfants ? Et c'est obligatoire ? Où est la liberté de conscience ? Où est la garantie de qualité ? C'est gratuit. D'accord ! Mais quand le travail presse aux champs, les gosses, c'est utile. Et puis, à la maison, ils servent aussi. Ils mènent la vache au pré, ils passent les betteraves au coupe-racines, et tout et tout.

A quoi ça sert ce qu'ils disent ? Les garçons encore, ça passe, parce que les hommes ça doit savoir. Mais les filles ? Oui, le maître d'école s'occupe de la mairie, il s'y connaît. Mais a-t-il le droit de se mêler des papiers, des titres de propriété des terres, du cadastre, de leur droit, de l'état-civil parce qu'il est le secrétaire de mairie ? Son pays, à lui, ce n'est pas le même qu'ici. Le curé, les bonnes sœurs, le régent qui est aussi chantre à l'église, **c'est bin assez pou bié vife** (C'est bien assez pour bien vivre).

Loin de moi l'idée d'attribuer à mes parents le privilège, l'exclusivité, la raison d'être du progrès spirituel et matériel de l'époque, puisque, depuis le fond du temps, la vie a progressé petit à petit pour devenir ce qu'elle était en 1900. L'intelligence, la réflexion, l'astuce, l'adresse, la chance, le hasard, ont ouvert bien des portes et abattu bien des obstacles sans l'aide de mes parents. Mais, autrefois, l'école, l'instruction n'appartenaient qu'aux favorisés du sort, grâce à leur rang social. Charlemagne s'en était soucié, il y a plus de mille ans. Depuis longtemps on avait senti que l'intelligence alliée au savoir précipitait la marche en avant de l'humanité. Donc l'école laïque donnait à tous la possibilité gratuite de s'épanouir, de s'enrichir d'idées, de connaissances et de s'intégrer davantage dans le monde obscur et abstrait des idées progressives, dans la vie de chaque jour, allant vers le mieux-être, l'amélioration du travail, du rang social et du profit.

Papa, maman, Pierre et Jeanne dans le jardin de l'école de Verrières (Marne).

Je pense que le XXe siècle est, par excellence le siècle du progrès social grâce au savoir de tous ces cerveaux meublés par les écoles, de la primaire à la secondaire et aux grandes écoles. C'est la plus révolutionnaire et la plus utile des œuvres de la Révolution française, à l'origine de cette révolution sociale actuelle, du moins en France.

Mais, est-ce que ça le regarde, est-ce que ça le concerne, lui, le paysan, l'homme de Verrières ? Bien entendu, il est attachant comme un mystère, comme le sont les antiquités. Mes parents sont les missionnaires de la loi nouvelle, du savoir populaire qu'il faut répandre et imposer comme on impose un outil nouveau. Instituteur, c'est-à-dire agent de l'instruction primaire, comme on dit « agent » de police. Ces agents là sont là pour effacer le vieux paysan, pour en former un nouveau. Instruction encore embryonnaire mais anti-rouille de l'ignorance fondamentale où croupissait la majorité du peuple qui d'ailleurs s'accommodait de sa science roturière.

La lecture : cette première arme progressive est considérée souvent, sinon comme inutile, du moins non indispensable, le besoin s'en faisant rarement sentir impérieusement. Pas de journaux, peu ou pas de livres, sauf à l'école. Quoi lire ? sinon le livre de messe qu'on sait par cœur. On en comprend le sens depuis que le latin est traduit en français dans les missels nouveaux. Il me souvient d'une réflexion, à moi faite, par une ancienne vieille du pays estimant et disant : « C'est comme ces livres, ils en ont plein le long d'un mur dans une armoire (le mot bibliothèque était inconnu). Ils ne savent sûrement pas ce qu'il y a dedans. Ils ne peuvent pas apprendre tout (1920) ». Ce qui laisse à penser que, pour elle, un livre c'est fait pour être appris et non pour apprendre à apprendre. « Moi, j'ai mon

livre de messe, il n'en faut pas plus. On en sait toujours bien assez pour mourir et le bon Dieu ne s'occupe guère de cela ».

Voilà ces réflexions écrites en patois si guttural : « **Ça y est coume lous lîfes is z'a n'avont tertous plein eune ormoire is n'savont tortout. Mi, j' a mou lîfe du messe, i n'a faut m'du puque. Ça y est toujou bin assez pou mori et lu bon Dieu n'îme lu temps et n's'occupe mi d'ça n'eume don** ».

Cette vieille paysanne était heureuse de sa vie, malgré les malheurs qui l'avaient éprouvée. La philosophie s'apprend par la terre d'une autre façon que par les livres. Et le bonheur est dans les deux à la fois.

L'écriture est, pour beaucoup à l'époque 1900 un savoir, presque un luxe dont on se passe facilement, témoins ces signatures maladroites, illisibles des actes d'état-civil signés à la mairie. Il s'en trouve même de si maladroites qu'elles semblent faites par des enfants dont on guide la main. D'ailleurs, pour écrire, il faut plumes ou crayons. Je n'ai jamais vu de plumes d'oie chez l'un quelconque des habitants de Verrières. Mais je n'ai jamais vu, non plus, d'autres porte-plumes que ceux des élèves de l'école, qu'ils mettaient dans leur plumier. L'encre d'un encrier, à la maison, était un fait très rare, très anachronique pour l'époque. J'en ai vu et touché et gardé un dont l'encre s'évaporait petit à petit, faute d'usage et devenait une boue qu'on rallongeait d'un peu d'eau.

Pour quoi écrire ? A qui écrire ? Seuls le savaient le curé, le maître d'école, le maire (celui de Verrières en 1900 était M. Justin Jacquot. Il était bachelier. Pour moi ce titre le paraît d'une auréole qui le mythifiait). Parfois les conseillers municipaux s'étaient fait la main à la plume...

Les transactions de peu de valeur se traitaient comptant, de la main à la main. « Tope là ». Sans facture si ce n'est parfois un bout de feuille écrit au crayon gris bien gros ou à la plume rouillée, ébrèchée et éraillante, d'une écriture maladroite et sommaire. Nous avons ces documents trouvés sur une décharge municipale où ils avaient été jetés à la suite de la destruction d'une vieille maison. Le grenier avait gardé cet échantillon d'époque.

Quand vraiment l'acte à rédiger exigeait des connaissances plus poussées ou prenait une importance notariale ou justificative, on venait voir Papa, le secrétaire de mairie chez qui l'on entrait comme au confessionnal, pour livrer l'intimité de sa pensée, ou de ses affaires, ou de ses ennuis de famille, ou ses intérêts cadastraux ou fonciers. Et Papa faisait l'acte sous-seing privé qui évitait l'intervention d'un officier ministériel. Bien des transactions ont été faites ainsi et avaient force de loi, de droit. Papa s'augmentait d'un genre de confesseur qu'on ne paie pas auquel on ne dit que ce qu'on veut bien dire. Je parlerai plus loin du rôle important qu'il joua au village justement à cause de ce savoir discret qu'il mettait aux actes écrits et pièces conservées à la mairie. Ce fut l'un des meilleurs atouts psychologiques de son jeu, dans la partie à gagner sur le village.

Si la plume, pour l'écriture, était rare et le papier à écrire aussi introuvable, le crayon y avait souvent un rôle à jouer : celui de l'outil qui aide à concrétiser ce qu'il faut retenir ou savoir. C'est l'outil de la mémoire, de la mesure écrite, du croquis, du tracé, maladroit parfois. L'artisan du bois, le maçon, l'équarrisseur ne s'en séparaient pas. Le menuisier l'a en permanence sur son établi pour marquer les courbes des traits de scie. Le Ramich qui habitait rue de Montier exécutait avec ce seul crayonnage, des armoires, des buffets d'une pureté de lignes qui faisaient sa renommée. Il nous fit, vers 1936, un meuble pour la radio de mes parents. Il a choisi du chêne, veiné comme du marbre et a su mettre en valeur ces veinures faites par la nature. On dirait que ce meuble est venu au monde comme ça, tout seul, sans avoir eu recours à l'adresse d'un artisan. Le père Layhotte (M. Hussenet), charpentier, porte toujours son crayon dans une espèce de poche sacoche à son gros pantalon de velours côtelé, là, le long de sa cuisse, à main droite. Un trait, et c'est là qu'il ajuste, qu'il scie, qu'il assemble. De plan ? point. De croquis d'ensemble ? point. De devis ? point. L'habitude de faire, suppléait à la science du croquis coté. Ce crayon est l'outil puissant, plat, à la mine carrée, peu friable et qu'on taille rarement, avec le sempiternel couteau pliant. Le fond de la poche, recueille le couteau pliant et le non moins fidèle mètre pliant. Car le système métrique est devenu légal en 1801. Papa participa à l'emploi de ce système de mesure pour l'arpentage qu'on pratiquait mal. Donc le besoin d'écrire est très peu dans les mœurs. Il semble inconcevable aujourd'hui qu'un foyer puisse vivre sans posséder de quoi lire et écrire à chaque moment... Les mœurs de ce début du XXe siècle se mesuraient un peu, du moins à Verrières, par la quantité de savon et de papier consommés pour les besoins du corps et de l'esprit.

Le calcul, même rudimentaire, est nécessaire à tous depuis le fonds des temps. Donc, en 1900, on savait se débrouiller pour estimer la valeur des biens que l'on possédait, qu'on récoltait, qu'on troquait. Pensez que les bûcherons cubaient encore leurs tas de bois à la « corde », équivalant à deux « voies » ou 4 stères. Le tonnelier savait fabriquer des tonneaux de telle ou telle contenance, à la demande de l'acheteur. On parlait de « feuillettes » dont la contenance variait suivant les pays de 114 à 136 litres. On mesurait encore les champs en « verges », en « arpents », les étoffes en « aunes » (l'aune est une ancienne mesure qui valait 3 pieds 7 pouces 10 lignes et, en mètre : 1,18848). Le grain s'évaluait en « boisseaux ». Mon grand-père (1850) et mon beau-père (1875) mesuraient encore au boisseau. Boisseau = boîte. Quoi de plus variable qu'une boîte. C'était environ 13 litres. Papa dut remplacer ou, tout au moins, « civiliser » le système métrique et remplacer toutes ces valeurs arbitraires par des sécurités légales. La pratique du calcul à son école se multiplia au point d'occuper un temps essentiel de l'horaire scolaire. La matinée s'écoulait presque entièrement à ces exercices exigeant le savoir légal des mesures et des valeurs métriques,

exercices demandant concentration, réflexion et maîtrise du raisonnement. Papa aborda très vite le calcul mental avec toute la science des trucs qui le facilitent telles les multiplications par 11, la conversion de 9 en 10 moins 1. Puis ce furent les formes géométriques dont on cherchait le périmètre, la surface, le volume, la contenance, d'où ces problèmes de robinets qui vident, qui remplissent des citernes. En combien de temps ? Tous ces domaines abstraits et semblant inutiles à la masse des enfants et à leurs familles, avant 1900, mes parents les intégraient le plus souvent possible dans le quotidien. L'école et la vie, voilà le but à atteindre. D'où cette science de géométrie appliquée, cette exactitude mathémathique des poids et mesures. Pensez que chaque année, le contrôleur des poids et mesures passait à la mairie où devaient défiler tous les vendeurs de bois, de lait, de tout ce qui se pèse ou se mesure, avec leurs outils de mensuration, voire la balance, la bascule. Tout était marqué d'un poinçon de vérification. Tout était honnête et les tricheurs avaient à supporter amende et déshonneur.

Bref, l'instituteur construisait d'une manière durable l'éducation de l'élève. Oh ! il ne faut pas croire que tout le village portait Papa en son cœur. On le traitait de « petit toré barbu » (**toré** = taureau), de « pète-sec », car rien à faire avec lui pour acheter des complaisances.

D'un enfant débarrassé de son ignorance, on disait dans le vieux temps : c'est un enfant bien institué. Papa était un enfant bien institué. C'était le genre d'enfant qui incarnait le type d'individu transitoire, nécessaire aux temps nouveaux. Maman était de milieu plus évolué que celui de Papa, fils de braves paysans de Taissy, très petits propriétaires (10 ha). Maman était de famille bourgeoise, ruinée par le passage du petit tissage artisanal au tissage mécanique de la laine.

Et voilà mes parents. L'Académie est perspicace. Elle devine chez le couple, le type même d'enseignants qui convient au village.

Le poste de Papa.

Papa a déjà son poste créé puisqu'il remplace M. Thenaut décédé. Mais Maman n'a ni classe, ni élèves. Il faut tout créer. La loi Guizot (1833) commença à donner des garanties aux instituteurs. Mais les écoles laïques de filles ne furent rendues obligatoires qu'en 1850 dans les communes de 800 habitants et en 1867, dans les communes de 500 habitants. La loi de 1886 veut que le personnel soit essentiellement laïque. La loi du 16 juin 1881 n'exige d'eux que le brevet élémentaire mais ils ne peuvent devenir titulaires d'un poste qu'à la condition (loi du 31-12-1926) d'être pourvu du brevet supérieur. Bref, Maman a largement le droit d'avoir un poste puisqu'elle est ancienne normalienne avec Brevet supérieur. La gratuité est légale depuis le 16 juin 1881 et l'obligation depuis mars 1882. (1)

Nous sommes en 1901, lors de leur arrivée à Verrières. Jusque là, les filles fréquentaient l'école libre, c'est-à-dire une école non subventionnée par l'Etat.

Papa, maman et Pierre à Verrières.

Cela faisait une jolie procession lorsqu'elles passaient dans la rue, car ce cortège de gamines bien pensantes portait dans ses manières le ton de la bonne tenue. Jolie et fructueuse propagande qui sécurisait les mères de famille, rassurait la paroisse. Les bonnes sœurs étaient comme des agents de police ! Comme des agents de police devraient pouvoir se poser en tant que borne de bonne conduite au carrefour de nos rues. Bref, voyez le risque que Maman courait. S'imposer. Devenir nécessaire. Par quoi ? Pour quoi ? Molière se moquait des femmes savantes. Les paysans de 1901 se moquaient du savoir de leurs filles. Pourvu qu'elles sachent être : femme, ménagère, jardinière, ouvrière, laveuse, ravaudeuse, trayeuse et pratiquante, pour protéger la famille par une foi sincère de pratiquant ; quoi leur demander de plus ? Il fallait que Maman grapille dans la vigne du Seigneur et qu'elle peuple son école.

Cette école libre avait été construite et subventionnée par le don d'un vieux richard, le général Marquart, don qui permettait de payer son personnel enseignant.

D'abord ce furent des sœurs puis ensuite des maîtresses libres sans autres diplômes qu'une instruction testée par l'évêché. Qu'y apprenait-on ? La lecture courante de livres bien pensants, censurés comme il convient. Le calcul n'allait guère plus loin que les 4 opérations nécessaires à des problèmes pratiques où souvent il était question de poules, de lapins, vendus à des prix très honnêtes avec un bénéfice très raisonnable.

La couture avait une grande place ainsi que le tricot, le crochet, ce qui enrichissait le savoir pratique de la jeune ménagère. J'ai pu juger de leurs travaux. Les reprises, les morceaux mis aux coudes, les boutonnières... Parfait. Le catéchisme, l'instruction religieuse, les chants d'église, les cantiques enseignées à l'harmonium, tout cela créait une atmosphère de calme, de moralité, de conformisme qui déterminait le jugement des parents. Moi, fille de Maman, j'étais toute impressionnée quand je passais, toute gosse de 7 ou 8 ans, devant l'école libre où on chantait à l'harmonium

alors que Maman n'en avait pas pour apprendre des chants scolaires. Mais l'essentiel très pratique pour les parents, était, en plus de la maîtresse, une aide rémunérée aussi par ce don. Cette aide faisait la garderie mixte des petits. Quoi de mieux pour les parents dont la mère allait aux champs, en journée chez des patrons. Pourtant, en contre-partie de ces avantages, il y avait un inconvénient majeur qui se confirma de plus en plus au fur et à mesure de l'évolution sociale du temps d'alors. On n'y préparait pas au certificat d'études. Elles faisaient passer par l'évêché un semblant d'examen, pas négatif bien sûr, mais sans valeur officielle, ni légale, ni reconnue. Tandis que Papa et Maman étaient les tenanciers de ce pouvoir. D'où la nécessité d'un poste double.

La maison d'école.

La maison d'école de Verrières n'a pas du tout été faite pour devenir une école. C'est une maison d'un riche négociant en vin et bois, M. Pierre Collet de Sainte-Menehould qui la vendit à la collectivité quand la loi obligea chaque commune à avoir une école pour y « donner » l'enseignement primaire gratuit laïque et obligatoire. La maison était (et est encore en 1980) vaste à s'y perdre : grange, écurie, clapier, remises, 4 caves, greniers, faux greniers, 8 pièces et un immense jardin tout planté de fruits succulents. Je dois dire que c'est la maison qui a déterminé mes parents à accepter ce poste du bout du monde civilisé. Comme ils ont bien fait.

Avant d'avoir une classe à elle et ses filles, Maman a dû se contenter d'une salle attenant à la mairie qui, elle aussi, vient de s'établir dans la maison. Mais Maman n'avait pas de filles puisqu'elles allaient à l'école libre.

C'est alors que commença une ségrégation dans le village : les « pour » et les « contre » l'école laïque. La maison du diable contre la maison du bon Dieu. Maman ne jeta pas d'huile sur le feu. Elle alla à la messe. Papa, à son arrivée en 1901, s'acoquina avec le prêtre, brave homme qui donnait aussi dans le jardinage, les abeilles, les arbres fruitiers sélectionnés. Papa apprit à greffer, grâce à ce curé de campagne, l'abbé Carlier. Pensez, l'école et le presbytère étaient presque face à face, la rue seulement les séparait. Mais c'était le temps de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le bon accord des deux compères se gâta à cause de l'évêché qui, apprenant la bonne entente règnant entre eux deux, déplaça le brave curé pour en mettre un autre venimeux comme une vipère, nanti d'une soubrette aussi bête qu'elle était grasse. Vous dire ce que devint le voisinage !

Pour peupler son école, Maman prit, dès l'âge de 5 ans, les petites filles et les petits garçons. Les petits savaient lire et déjà écrire dans l'année. Papa prenait les grands et les grandes, de 8 à 12 ans. Ils firent passer des certificats d'étude tous les ans. Le tableau d'honneur s'allongea de tous ces succès. Je le revois encore, ce tableau au modeste cadre noir, pendu au-dessus du bureau de Papa. Maman organisa gratuitement, tous les dimanches, des patronages de filles où venaient aussi les anciennes grandes élèves fidèles, cela jusqu'en 1914. Toutes y assistaient, s'amusaient gentiment au nain jaune, au loto, aux dominos, aux cartes, aux promenades dans la forêt. Papa fit des cours d'adultes, gratuits d'abord, puis ensuite, vu leur utilité, modestement rétribués. Ce qui valut à mes parents lettres de félicitations, prix, inscription au tableau du mérite et palmes académiques. J'ai gardé tout cela dans leurs archives professionnelles. Jusqu'à une médaille de la « République française. Prix d'instruction militaire », offerte par le Ministère de la guerre parce que Papa avait créé une société de tireurs à la carabine. Ces carabines avaient été achetées avec le produit des fêtes scolaires organisées par les élèves anciens et ceux d'âge scolaire et par des projections à la lanterne magique. Maman faisait aussi des veillées pour les grandes jeunes filles. Elle y enseignait la broderie, la marque de linge aux points de croix, le feston. Elle acheta des roulettes spéciales à festons différents et des tampons à marquer en caoutchouc pour les initiales de trousseau. Ah ! le trousseau ! Maintenant, ça fait sourire...

Les cours d'adultes.

Les cours d'adultes étaient aussi régulièrement suivis par une quinzaine de jeunes gens de 15 à 21 ans, âge du service militaire. Ils avaient lieu l'hiver, d'octobre à février-mars (2). C'était pour ces jeunes, une occasion de se retrouver, de bavarder de leurs champs, de leurs vaches. Mais ce n'était pas seulement le conciliabule, comme les hirondelles sur leur fil. Papa y enseignait tout ce qu'il savait sur les terres. Il parlait d'analyse des sols, chose que jamais on n'avait abordée. Pour eux « la terre c'est d'la terre ». De là à parler des engrais, qui corrigent les défauts du sol...

Un soir, Papa avait parlé d'un herbage où un précurseur avait répandu du plâtre sur le sol. Et l'herbe en avait profité car en lettres d'herbe on pouvait lire : ceci a été plâtré. Cette réussite laissait les arrièrés plus que sceptiques. L'un d'eux, Pierre Valet lança cet anathème « Tout ça, c'est d'la chimie. Ça empoisonne la terre. Et les bêtes qui mangent l'herbe ? » D'autres jeunes, sans être tout à fait convaincus demandaient « Pourquoi ? » « Où trouver ça ? » « Si ça coûte cher ? » « Si c'est dur à répandre ? » Avec des si et des mais, on met Paris dans une bouteille. Il faut bien des « si » pour mettre un paysan sur la voie du progrès. Papa parlait de l'inutilité des jachères, puisqu'avec des engrais on pouvait enrichir les terres à nouveau. Ça c'était le plus intéressant puisque le sol ne restait pas au point mort deux et même trois ans de suite. Il y avait les **versaines** c'est-à-dire les changements respectés, une rotation de cultures différentes. Tout ça mijotait dans leur crâne ; on en discutait ; pour ou contre. Papa poussait à la bonne roue, celle du rendement, donc du porte-monnaie.

Vous savez, cette réflexion de Pierre Valet, « tout ça c'est de la chimie », et les préjudices possibles. Je suis un peu de son avis. On

revient à cette perplexité. La terre se fatigue d'être toujours bousculée dans sa générosité, même si le porte-monnaie y gagne. Et la terre, c'est sacré pour un Valet. Il aime mieux l'engraisser avec le fumier de ses chevaux, de ses vaches, de ses bœufs. C'est pour ça qu'il fait de l'élevage, pour fertiliser ses cultures. « Le progrès, ça tue l'homme » disait-il. Il est vrai qu'il avait été formé à bonne école, celle de ses parents, de son père surtout. Le père était bouvier dans la Nièvre. La famille était nombreuse. Je ne sais par quel moyen il a su qu'à Sainte-Menehould on installait une sucrerie. On avait besoin d'un bouvier. Avec sa famille, son ânesse, la Jeannette, qui tirait le pauvre matériel, ils débarquent au Moulin du Haut à Verrières. Pour tout instrument, une **seille,** sorte de grande faucille et deux bœufs. Mais un courage, une ardeur au travail... Le jour, à la sucrerie, le matin ou tard le soir jusqu'à la nuit, il travaille. C'est d'abord un petit champ cultivé à la main. A-t-il une charrue ? Sa seille fauche, son fléau bat. Quelques poules, des lapins, une femme qui fait la loi et le pain. Le pain n'est pas toujours fameux ni frais. Les gosses ne le savourent pas. A tel point que Marcel, le plus fûté, ne se considère pas comme lésé quand Papa le retient au pain sec, à midi, en lui donnant un quignon de pain magistral, de notre pain de boulanger à nous. Il y ajoutait un ou deux sucres. Il faut dire que le Moulin du Haut est là-bas, tout au bout du village, près de la forêt, sur l'Aisne. Les chemins sont souvent bourbeux. Marcel arrive souvent en retard à l'école et Papa n'aime pas ça. Je crois que le gosse (aussi âgé que moi), trouvait la pénitence douce... et il recommençait.

Pour en revenir au cours d'adultes, on parle des maladies des bêtes, de leur hygiène. La fièvre aphteuse faisait des siennes dans le cheptel important du village. Il faut dire que l'hygiène des écuries laissait à désirer et que le vétérinaire était encore plus cher que le docteur (« lu médecin »). Ça me rappelle une anecdote qui m'est arrivée en 1924. J'étais institutrice à Braux-Saint-Rémy. Un de mes élèves prend un mal de gorge inquiétant. On fait venir le docteur qui prescrit des médicaments, mot miracle, mystérieux pour la vieille grand-mère qui écoute le verdict. Le père décide d'aller en carriole, avec son cheval, chercher à la ville les fameux médicaments « des **micaments** comme disait la bonne grand-mère qui ajoute : « **Mais c'n'est me la pointe d'y aller, j'avons enco les micaments d'noute viau quand il a été malâte ».** (Mais ce n'est pas la peine d'y aller, nous avons encore les médicaments de notre veau quand il a été malade). Papa a su persuader ses grands élèves de la valeur que peuvent prendre les pommes et les poires si elles sont de bonne qualité. On connaissait la Jean Tondeur, la Côté Batard, la Blanc doré, les Réaux. Ces pommes de fond, résistantes, productrices et de bonne conservation jouaient un rôle fort apprécié des paysans : cidre, « goutte », pâtisserie, pommes sèches. Mais elles n'étaient pas commercialisables parce que trop simplettes. La ville voulait autre chose que ce qu'elle pouvait produire elle-même. Papa apprit à ses élèves à greffer de meilleures variétés, tant au point de vue du goût que de la présentation, et de l'aspect. Il sut faire deux adeptes pour pratiquer l'apiculture : Louis Husson et Ernest Jacquesson. Jusque là, on se servait de paniers, de ruches en paille de seigle. A la « miellée », il fallait souvent tuer l'essaim pour recueillir le miel d'où une perte importante. Il est vrai que les abeilles habitent l'Argonne grâce aux tilleuls de la forêt, aux arbres fruitiers très nombreux et aux prairies, aux luzernes, aux trèfles. Papa savait suffisamment menuiser pour faire ses ruches en bois, des Dadant, avec les cadres, les hausses, les rayons. Il devint maître d'œuvre et ses deux élèves purent faire et vendre du miel. Il parla aussi de croisements de races. Quand c'est l'époque des veaux, on en veut le plus possible pour les vendre. Mais on garde ceux qui sont de race pure : les pie-noire.

Avant 1914, les vaches étaient saillies (« couvertes ») par un des trois taureaux du village, toujours les mêmes. Cela, poursuivi de saillies en saillies, couvrant la vache, puis la progéniture de cette vache, puis encore, puis toujours... Donc le taureau couvrait la mère, la fille, la tante, les nièces de la famille « vaches de Verrières ». Une consanguinité flagrante dégénérait la race, son rendement, sa viande, tout ce qu'une vache de race doit être. Je revois encore ce cortège nuptial de la vache allant au mâle, traînée derrière un tombereau vide et meuglant de détresse, de surprise. Pas d'insémination artificielle, bien sûr. Ce fut considéré comme une ineptie, un sacrilège, à l'origine. Le vélage n'était pas surveillé par le vétérinaire et l'hygiène était considérée comme un luxe inutile... pour une vache. Il en était de même pour le bouc qui empestait tout le quartier de la Perrière. Un bouc pour toutes les biques. La Gaille blanche, vieille femme ayant 5 à 6 chèvres blanches portait ce sobriquet, justement par dérision sans doute. Ses chèvres aussi, se contentaient du même mari d'où incestes consécutifs.

La vache (sonnet).

D'un pas lourd, balancé, la mamelle pesante,
Elle quitte le pré, l'été, quand vient le soir.
Sans attendre un merci, ni un joyeux bonsoir
Elle donne le lait de l'outre bienfaisante.

Vache privée d'amour et que l'homme [tourmente]
Tu sembles revenir d'un pays sans espoir
Où tu n'as aucun droit, où tout n'est que [devoir].
Tu rumines, sans bruit, une illusoire attente.

Ton regard suit les trains qui promènent tes [rêves,]
Rêves d'un autre part où le soleil se lève
Sur le décor sans mur d'un champ libre pour [toi,]

Où la clarine au cou, sur la montagne inculte
Tu peux, selon ton cœur, obéir à ses lois ;
Où ton nom prononcé, ne devient pas insulte.

Verrières était un pays de prairies, donc un pays d'élevage : vaches, veaux, bœufs, chè-

vres. Les cochons venaient bien. Tout ce cheptel agrémentait la rue, non seulement de sa présence, mais encore de la majestueuse abondance des fumiers devant les perrons. Le purin s'écoulait dans les canivaux de la rue et les canards s'en amusaient. Quelle perte d'engrais ! Alors Papa parla de fosse à purin et d'épandage du précieux engrais sur les terres. Oui, mais, ça coûte cher : fosse, pompe... C'est un calcul à faire, car la récolte en dépend. Dès qu'il s'agit du porte-monnaie, l'esprit comprend mieux et cède. Ça commence par être Jean Hussenet qui comprend vite. Puis on en parle au café, dans la rue, et l'idée « fait des petits ». N'empêche que les fumiers ont trôné longtemps devant les portes.

Je revois encore le cahier de préparations des cours d'adultes. Papa l'avait orné d'une tête de cheval dessinée à la plume. Les dictées étaient des textes pratiques. Les problèmes étaient conçus par lui pour les besoins de la bonne cause. Il était souvent question, vu la surface d'un champ, de calculer le bénéfice réalisé par le cultivateur qui savait utiliser l'engrais convenant à sa terre et à sa culture, après avoir défalqué les frais. La Caisse d'Epargne faisait des miracles intéressants et on commençait à y vider un peu de son bas de laine. Pensez : on parlait de 6 % d'intérêt avec un capital qui doublait en 16 ans grâce aux intérêts composés ! Vous voyez ce qu'un instituteur tenace peut obtenir ; et faire de gens réfractaires, des convertis. Paris ne s'est pas fait en un jour. Mes parents ont travaillé 25 ans à cette poussée progressive. Là où Papa a gagné à cent pour cent, c'est sur le morcellement de la surface communale. Il apprend à ses élèves à arpenter les champs voisins de l'école. Petit à petit, grâce à la chaîne d'arpenteur rangée dans la bibliothèque de la classe des grands élèves, il est sollicité par les paysans pour l'arpentage (bénévole bien entendu), de leurs champs. Dès 1901, il devint souvent l'arbitre pour éclaircir des démêlés opposant des propriétaires. A Verrières, au début du siècle, rare était le ménage qui ne possédait pas au moins une vache. Quelques paysans plus riches : le maire, le Pajean, les Jacquot, les Lequerme, les Leroy, en possédaient cinq, six, au plus, rarement. Ils passaient pour gros propriétaires. Pourquoi, somme toute, ce nombre restreint de bêtes à cornes à cette époque ? A cause du morcellement des terres, des champs. Beaucoup de petites parcelles sont encore cultivées à la main. On n'y pouvait pas toujours « mettre la charrue ». Donc peu de champs de vaste superficie et tous, enclavés l'un dans l'autre sur un cadastre compliqué, à peine élaboré par des réfections successives. Loi de 1807, loi du 31 juillet 1821. Le 7 août 1850, nouvelle loi concernant les communes cadastrées depuis plus de trente ans, à leurs frais. Beaucoup de villages n'en firent rien. Les mutations, s'il y en avait, n'étaient pas inscrites où l'étaient imparfaitement. Et par qui ? Le cadastre d'alors ne répondait plus à la réalité. C'est peu après qu'à Verrières, on parle de « chemin de fer ». Expropriations, champs coupés, déblais, remblais, perturbent la configuration physique du terrain. Vers 1874, le bouleversement est réalisé, la ligne Hirson, Sainte-Menehould, Revigny fonctionne. Elle passe à Verrières où il y a deux garde-barrières. Le cadastre n'en boite que de plus belle. La loi du 21 juillet 1894 prescrit, en principe, une nouvelle évaluation des propriétés non bâties. Mais qui paiera ce travail ? Et l'incurie communale se contente de bouger les bornes limitant les parcelles. Séraphin, notre voisin, d'école avait rapporté d'un de ses champs une de ces pierres limites plantée par je ne sais quel aïeul, car les terres changeaient peu de famille. On héritait de père en fils. Cette pierre lisse n'était pas native de notre terre d'Argonne. D'où venait-elle ? Glissante comme un grès poli, couleur de beurre, il l'avait marquée à ses initiales S.J. (Séraphin Jacquot) et l'avait repiquée au seuil de sa porte. Il est mort, sa vieille maison démolie et remplacée par une neuve. Où sont les pierres d'antan ? Donc, rien n'est sûr, ni vérifié, ni définitif dans ce bornage. On parle encore de verges, d'arpents. On mesure au nombre de pas. On se fixe des limites arbitraires, parfois amovibles : arbres, petits fossés creusés entre les champs humides, roises de chènevières, voisinages. Mais la mort, les héritages changent le nom des propriétaires. On ne s'y reconnaît plus et les querelles de clocher commencent. Des familles se haïssent pour un sillon de charrue pris en trop, pour une friche inculte qui envahit et grignote petit à petit jusqu'à ce qu'une prescription trentenaire en attribue la propreté arbitraire mais définitive à un habitant de la commune qui, petit à petit, en a pris soin. Je pense que cette propriété prend droit légal par l'impôt payé par cet exploitant trentenaire. Nous avons un lopin à Bia, qui est aussi voisin d'un tel champ. Nous aurions voulu le racheter mais l'exploitant trentenaire, étant décédé, nous n'avions aucun droit d'achat de ce lopin. Il est maintenant absorbé par de plus malins que nous qui ont osé ce que nous n'avons pas cru pouvoir faire. Les nouvelles lois du 17 mars 1898 et du 13 avril 1900 veulent éclaircir la situation. Pour rendre la révision plus rapide et plus économique, on partage la dépense entre l'Etat, les départements et les communes qui reçoivent des subventions. Cette fois, le travail se fait plus sérieusement. Les opérations de délimitation (obligatoires) ou celles de bornage (facultatives) sont accomplies par une commission ou un syndicat institué à cet effet. Enfin, la loi du 29 mars 1914 a posé le principe de la révision des évaluations cadastrales (loi confiante en l'avenir alors que la poudre de guerre chauffait. Ironie des choses et naïveté aveugle des hommes et des gouvernements ! Et les femmes faisaient des gosses pour défendre leur terre. Combien de ces propriétaires terriens sont tombés au champ d'honneur pour cette terre qu'on recadastrait tous les 20 ans, presque le laps de temps d'une guerre à l'autre. A quand la « der des der ».

Pourquoi suis-je suis bien informée ? Papa avait appris le code civil dont il avait acheté le livre, relié en cuir, et qui figure toujours dans notre bibliothèque familiale à Verrières, dans

Les bords de l'Aisne à Verrières.

notre vieille maison. Il en avait relevé et inscrit les lois relatives au cadastre.

Papa était très souvent tracassé, tiraillé par les villageois dont les propriétés voisines étaient causes de litiges, voire de plaidoieries. Témoin le procès attenté par Maurice Lequerme, dit **lu la Crême :** déformation du vieux nom de charme, l'arbre. Ce Maurice, vieux garçon honnête mais attaché à la terre comme gui à la branche du pommier, ce Maurice, donc, un vieil ami du bon vieux terroir de mon Verrières, avait son plus beau pré au Haldron. Or ce Haldron était juste sur le passage des vaches qui, après les regains, s'enfonçaient plus loin, sur l'Aisne, pour la pâture communale d'automne, jusqu'à la saint Martin. Il défendit ce passage. Donc il bouchait la porte à la prairie entière. D'où plainte justifiée, déposée par les propriétaires des vaches du troupeau communal qui payaient droit de pâture. Qui a eu raison ? Maurice m'a raconté l'histoire. Il en avait le cœur gros et la langue venimeuse. Il m'a rapporté une algarade qu'il avait eue avec le maire au café du Bot d'Or. Et voilà ses propres paroles. « Jésus est le roi des rois, Toi t'es le roi des cons ». Excusez le mot, mais c'est celui qui me fut dit avec une véhémence encore coléreuse. Le plus fort eut raison sans doute mais notre Maurice ne mettait pas bas les armes aussi facilement. Il posa des clôtures barbelées sur le passage d'accès ; et je te le démolis ton barrage. Et je te le remets ; et je te... je te... jusqu'à octobre-novembre (le brave saint Martin donnait bien la moitié de son manteau, lui) où les vaches rentrent à l'étable pour l'hiver, grasses comme porc et les côtes recouvertes de bonne chair. Et que d'autres problèmes ! A chaque mort d'un propriétaire, il y avait souvent acheteur. Alors... la mairie, le secrétaire, le cadastre...

Papa, mettez Papa devant tous ces problèmes. Je le vois encore, fulminant contre ces chicaneurs, ces méfiants qui venaient le trouver de 11 heures à midi, juste au moment de notre court et modeste repas, alors qu'il reprenait la classe à 1 heure c'est-à-dire 13 heures. Alors, il sortait de la cuisine, furieux, la bouche pleine, la serviette de table ostensiblement jetée sur l'épaule pour signifier qu'il mangeait et, donc, qu'il fallait prestement exposer griefs et réclamations. Maman glissait l'assiette entamée dans le four de la cuisinière où mijotait déjà le café de fin de repas. Mais, chaque fois pris, Papa acceptait ce rôle d'arbitre. Alors, le soir, après l'école (4 heures) les deux accommodants venaient trouver Papa pour qu'ensemble, on s'arrange. Munis des cadastres anciens, des titres de propriété, ils allaient mesurer, arpenter, sur le terrain, à partir d'une borne ancienne (ça bouge, parfois, les bornes) ou d'un vieux noyer ou d'un cerisier, planté à la limite soit-disant, ou d'un fossé ou d'une distance en pas. (Réfléchissez au sens du mot pas, à sa mesure. Le pied de Charlemagne est une mesure bien fantaisiste et le pas diffère selon l'homme). Enfin un point fixe quelconque finissait par être accepté comme limite de démarcation. C'était presque « arpenter les landes ». Papa plantait les fiches et arpentait avec la chaîne d'arpenteur qu'il avait achetée pour la commune, ce qui, en somme, légalisait, justifiait l'opération cadastrale. Je le revois encore, repliant chaînon par chaînon avec le paquet de fiches de fer

jalonnant l'arpentage. Tout était essuyé, entretenu, comme on soigne les instruments chirurgicaux, les instruments de mesure comme des instruments de sécurité et de justice. Je vous ai dit que Papa ne se faisait pas payer. On l'invitait à boire un verre (un canon) au Bot d'Or mais Papa refusait... souvent. Alors le canon refusé était... quelquefois, remplacé par une douzaine d'œufs ou un morceau de **cochonnée** ou de boudin, quand on tuait le cochon. Ce boudin, ah ! comme il sentait bon. Maman le gardait pour le jeudi. Alors elle mettait les morceaux sur un gril, le portait à Papa qui travaillait à la mairie. Il y avait allumé un feu de bois dans la cheminée et, sur les braises, le boudin rissolait. Finie l'odeur de vieilles paperasses, de registres d'état-civil, de compte rendus des réunions du conseil municipal et la mairie ne s'en plaignait pas. Maman rapportait le boudin rissolé, fumant et suintant encore de sa graisse, et nous mangions quelque chose qui raccommodait Papa, Maman et nous (Pierre et moi) avec l'arpentage. Je me souviens aussi que ces arpentages abondaient surtout au moment de Noël (sans doute quand la nature est dépouillée de ses richesses et que c'est aussi la saison où l'on tue le cochon). Alors Pierre et moi nous allions écrire nos lettres de jour de l'an à la mairie, sur la grande table au tapis vert, en bure, et là, avec l'encre de la commune, les porte-plumes des conseillers, devant Papa, nous rédigions, sans faire de brouillon, de notre propre cru, des prouesses littéraires et grammaticales dont nous étions fiers et dont Papa n'était pas toujours content, lui, notre maître d'école. Nous avions, 8, 9 ans pour Pierre, 6, 7 ans pour moi. Mais le boudin qui nous attendait ce jeudi là faisait passer pensum épistolaire et fautes d'orthographe. Les deux grand-mères, les oncles, les cousins étaient ravis, mais ne répondaient pas, du moins à nous, les deux gosses. Ce n'est pas juste mais le protocole pour nous, Pierre et moi, était lettre morte.

Bref, nous pouvions dire que l'arpenteur et sa chaîne étaient chose bien utile à Verrières. Moins l'était le compendium métrique. Il voisinait avec la chaîne mais n'en avait ni le prestige ni l'utilité. C'était une jolie série de mesures en étain allant du litre au petit centilitre. Cette parade allant du grand au petit, ressemblait à mes yeux aux rangs sociaux de la vie où les grands seuls ont la capacité et où le tout petit ne sert à presque rien. Pourtant la femme qui balayait la classe vers 1920-1925 astiquait petits et grands avec la même énergie. Le compendium apprenait tout de même ce que sont les mesures de capacité, combien il en faut de petits pour remplir le grand. Le grand mesure l'eau, le lait, le vin, le vinaigre, enfin tous les liquides utiles dont on jauge la capacité ; le petit centilitre se taisait presque toujours. On ne parlait de lui qu'au deuxième rang après la virgule. A moins qu'il ne soit en pharmacie où on le cite quelquefois avec son petit camarade qui s'appelle gramme. Ils sont rarement usités, les deux pauvres petits ! Papa nous faisait barboter avec des robinets qui remplissent et qui vident des citernes de 1 m de diamère et de 0,50 m de profondeur. Et il fallait trouver le temps que le robinet mettait pour remplir. Un autre robinet plus petit devait vider. Je confondais 3,1416 avec le diamètre ou le rayon. Tout cela pourquoi faire ? Je vous le demande f! Je finissais par croire à la nécessité d'une réponse juste car Papa prenait ce problème au sérieux puisqu'un frère, problème de famille ou à peu près, figurait au programme du certificat d'études primaire élémentaire. Elémentaire... voyez-vous cela ?

Papa, lui, calculait en hectares, ares, centiares, ce qui était synonyme de hm2, dam2, m2. Mais les propriétaires, les antagonistes se disputaient à coups de verges, d'arpents. La verge est, non pas une baguette pour fouetter les enfants peu « sages » à la saint Nicolas mais une mesure ancienne régionale. Elle équivaut au quart de l'arpent qui vaut 0,1276 ha, officiellement. Mais la surface varie suivant les localités. L'arpent (mesure carrée des Gaulois) variait aussi. A Verrières, ces deux mesures avaient des surfaces fixes acceptées par les paysans du village. Papa faisait donc les règles de trois pour transformer les anciennes mesures en mesures métriques. Il enseignait ce mystère des réalités métriques au cours d'adultes. C'est très efficace pour remettre le calcul en place dans les souvenirs effacés de la table des multiplications, additions, divisions, soustractions. Il ne s'agissait pas de se tromper car ça aurait pu être gros de conséquence... dans la réalité, entre propriétaires. Sous l'arbitrage de Papa et de la chaîne d'arpenteur, mots magiques autant que la robe d'un juge au palais de justice, les intéressés finissaient par se mettre d'accord. Papa alors établissait un acte sous-seing-privé qui prenait valeur légale après avoir été signé par les deux larrons et enregistré au bureau de l'enregistrement, ce qui évitait les frais et les discussions du notaire qui voulait et réclamait ce sous-seing-privé pour que la propriété dorme tranquille dans les dossiers de l'étude. Papa en a-t-il fait de ces actes qui existent encore dans les archives notariales de Sainte-Menehould, chez les notaires qui géraient les biens et qui faisaient des minutes (original d'un acte notarié, d'un jugement) ! Moi je trouve cela cocasse et triste à la fois, digne de la comédie humaine. Cette corvée administrative valait, je vous l'ai dit, son pesant de boudin, d'andouille ou de cochonnée. Car Papa ne se faisait pas payer ; son salaire communal de secrétaire de mairie lui semblait suffisant. Les temps, là aussi, ont sans doute changé.

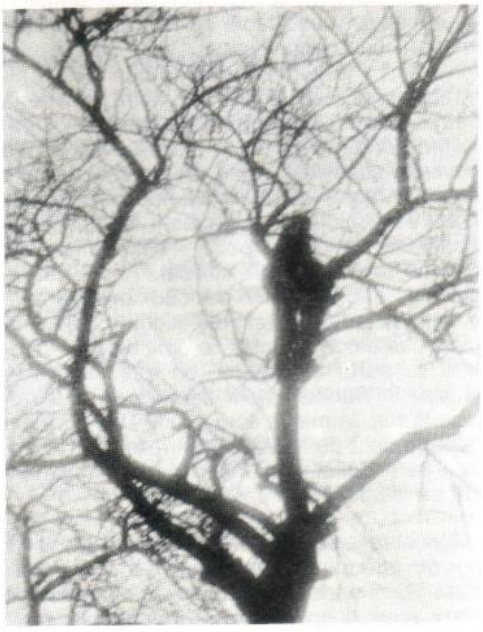
Mon histoire n'est pas finie. Papa modèle de secrétaire de mairie fit, pour son usage personnel, un cadastre privé. Il passait ses jeudis à aller arpenter les parcelles mal identifiées, les consignait sur un registre établi par lui avec le nom du propriétaire, les tenants, les aboutissants, les numéros de parcelles, les noms des voisins, l'orientation, enfin tous les repères, les justifications possibles. Ce registre propre, ordonné, à la solide couverture de toile cirée noire, il l'avait toujours dans le placard gauche du secrétariat de mairie. Il s'y

référait souvent, consignant les changements, les mutations, bref, toute l'histoire mouvante et émouvante de chaque propriété. Nous l'avons encore dans notre bibliothèque familiale, avec tous les noms des disparus, oubliés, alors que la terre reste.

La ligne de chemin de fer qui avait perturbé, déchiré, déchiqueté le vieux cadastre est morte aussi. Les rails en sont arrachés. Reste le ballast, les talus, les petits ponts, la maison de la garde-barrière qui tombe progressivement en ruine, qui abrite les amours de passage, les clochards sans abri. La S.N.C.F. n'est plus rien, tombeau d'un temps qui a fini de vivre. L'autoroute remplace. Le remembrement, une fois de plus, efface, gomme, chamboule l'histoire du passé. Si vous saviez combien les vieux propriétaires encore vivants en sont meurtris. Ils tiennent à leurs terres qu'ils connaissent en profondeur et en surface auxquelles ils sont attachés comme à un morceau d'eux-mêmes, comme à leur vie. Laure Leroy, paysanne de mon âge (78 ans) m'en parlait en pleurant de dépit au dernier cénacle des bourreaux du remembrement à Châlons-sur-Marne ; « Ils (ces « ils » qui ont le visage des hommes de loi, des hommes payés pour détruire le passé) ils ne l'auront pas, mon pré. On va se réunir, tous les petits du village et on ne signera pas le remembrement. Ils ne peuvent pas nous obliger. (Savoir ?...) Ils tuent les petits au profit des gros. C'est toujours pareil !

Et les vaches ne vont plus chez les petits qui, eux aussi, sont chassés de leurs champs. Les vaches vont chez les riches qui ont des grands prés à clôtures électriques qu'on va traire sur place avec une camionnette, qui font de l'« estabulation » hivernale. « Quoi que c'est ça ? Avec des nourritures exprès qu'on ne sait pas ce qu'il y a dedans, des trayeuses électriques **qui abimont les pis des vaches. J'vous d'mande un po !** »

Dans un arbre de la Pommeraie.



Le vieux Verrières.

Non, je vous l'ai dit. Je ne suis pas née dans mon village mais j'avais 6 mois quand j'ai respiré pour la première fois son air. Mes poumons comme le reste du corps et de l'esprit, comme mes mains, mes yeux, s'en sont imprégnés jusqu'au fond de mon être. Nous sommes faits pour nous entendre, pour nous pénétrer, lui : dur, rustique, argileux, momifié par des habitudes ancestrales. Il sent l'Argonne et son odeur de forêt, la fumée du bois de toutes ces cheminées qui ignorent la houille, le charbon de bois, la braise. Ses fumiers habillent les rues ; de larges tas suintant le purin en flaques croupissantes. Moi, paysanne en puissance, flairant la terre, connaissant son pouvoir, communiant d'instinct, de goût, avec elle, de connivence avec l'air vif, humide et parfumé, avec l'air chaud d'un juillet brûlant, aux nuits fraîches et aux nocturnes vapeurs brumeuses des prés.

Son parler guttural broie ses mots, les allonge ou les raccourcit selon la consonnance des syllabes, comme la musculature de ses maisons, de ses foyers, de ses feux (mot équivalent de maisons, autrefois).

Là vivaient des paysans, bûcherons forts comme chêne. Leur bestialité était efficace ; on en admettait la vulgarité et tant mieux, donc, qu'ils étaient comme ça. Maisons et gens se mariaient. Le parler âpre d'un patois disparu chantait la joie de vivre, l'inconscience du lendemain parmi cette force champêtre et sylvestre. (Ô poésie, comme tu devrais chanter les couplets de leur chanson d'oiseau au nid).

J'aime, j'ai aimé, j'aimerai Verrières jusqu'à la fin et je sens qu'il me le rend bien. Je l'ai quitté pour aller « aux écoles » puis à la vie. Mais dès que j'y reviens, je m'y retrouve, moi. J'y suis chez moi plus que partout ailleurs. Même s'il me confère une vulgarité, une bonne franquette simple et heureuse. On ne met pas de gants avec la nature. Je n'aime pas les manières, la gêne des bienséances qui cachent les vérités de la vie. Verrières est lui, de chez lui, et vit pour lui. Il m'accepte dans sa communauté. Mais, hélas, on essaie de me le changer, de me le construire autrement qu'en maisons de chez nous, de le goudronner, de l'électrifier. On le métamorphose. De chrysalide il devient papillon. En sera-t-il plus beau, plus heureux ? Il n'y a plus de chevaux, il n'y a plus de fumiers sur les perrons, d'oies dans les rues, de canards qui barbotent. Mais il y a tracteurs, faucheuses-lieuses, camions, autos, habits de la ville, chaussures en cuir. Adieu sabots ; adieu bœufs ; adieu **gambilles.**

La maison.

Et la maison d'école ? Venez en faire le tour. Ce n'est pas une maison d'école comme celles de Reims d'où mes parents venaient. Pierre Collet avait fait les choses comme un riche de l'époque : marchand de bois, entrepositaire de charpente, de troncs d'arbres, de planches, de poutres et de vin (1850). Tout

cela va ensemble quand on connaît la nécessité des uns et des autres. Le cidre c'est bon, mais le vin aussi. D'ailleurs, à Sainte-Mennehould, on ne fait ni ne boit de cidre.

On entre d'abord dans une immense cour avec arbres fruitiers : mirabelles, reine-claudes, cerises, le tout tapissé d'un gazon tondu. Une allée conduit aux écuries, au poulailler et au « grenier à foin ». Des plates-bandes fleurissent les murs que des rosiers distingués embourgeoisent. Hangars, remise, grange, buanderie, pigeonnniers, entrepôts, tout y est. La cour aurait pu servir à l'exercice d'une section militaire. La grange s'ouvrait à deux battants comme pour y rentrer la moisson. Enfin un préau jouxte la salle de classe. La mairie fait bloc avec le logement destiné aux maîtres. Est-ce une ferme ou une école ?

Visiter, c'est vite dit ; mais par où commencer ? Par le logement, c'est essentiel. L'accès en est original. C'est un vaste péristyle, abrité par l'avancée du grenier. Celui-ci est soutenu par deux grosses colonnes de bois, peintes en blanc ; sur celle de droite, s'accroche un gratte-pieds impertinent qui rappelle à l'ordre tout paysan crotté qui vient à la mairie. Un immense escalier en meulière blanche à cinq marches, usées au milieu, conduit à la mairie et au logement. Ne montons pas encore. Ne faut-il pas tout voir pour pouvoir décider ? Pas mal ces deux bas-côtés en perron couvert, pavés comme des cuisines. Les sabots y seront à l'abri, comme le sont les hirondelles accrochées aux poutres du grenier qui surplombe. Une porte, large, mais assez basse à gauche ? Où donne-t-elle ? Aux caves. Oui, aux caves. Quatre, voûtées, fraîches, sombres ; la première d'accès direct et trois autres perpendiculaires.

Et l'esprit des deux maîtres d'école travaille ; là, les pommes de terre, les carottes ; ici le tonneau sur un bâti car le sol paraît humide, surtout dans ce coin droit près des marches.

Montons voir le logement. Entrons dans un large couloir pavé comme une cuisine. Trois portes, un escalier pour monter à l'étage. Mais c'est un monde cette maison ! Première porte à droite : la cuisine.

L'impression de « ferme » se précise. Des pavés comme déjà vu ; 40 m2 au moins, plafond bas à poutres apparentes, évier immense en grès brun avec, à droite et à gauche une pierre plate pour y poser les seaux. Pas de pompe, pas de robinet. Comment a-t-on de l'eau ? La cheminée occupe le coin opposé à l'évier. Et quelle cheminée ! Plus de deux mètres de large et autant de hauteur avec taque horizontale de fonte, épaisse, brillante, surélevée de 20 cm environ. Pourquoi donc tant de place perdue ? Parce que Mme Collet faisait son pain de ménage et, sous sa taque, plaçait des **vasettes** à pain pour lever, en attendant la cuisson. Tout y était dans cette cheminée : la grande plaque foyère, la **bourrette,** où caillait le lait en attendant de devenir fromage passé. Pour alimenter le foyer, un immense coffre à bois contenait des bûches. Le four était important et pouvait cuire une copieuse fournée destinée au personnel du propriétaire. Ce four était voûté, sombre et profond comme un tunnel. D'habitude les cheminées de campagne sont habillées de larges volants de cretonne foncée pour arrêter la fumée. Là, on avait vu plus solide. Un grand bat-flanc en chêne peint faisait office de hotte, arrêtant la fumée et les vapeurs de cuisine, car on cuisinait tout à l'âtre. Deux fenêtres éclairaient cette immense pièce. En bon connaisseur, Pierre Collet les avait savamment placées. La plus belle prenait « la grand-rue » en enfilade jusqu'à la place mais surveillait aussi la cour, les bâtiments. Comme le père Grandet, il pouvait tout voir sans être vu. L'autre fenêtre complétait l'éclairement du côté cheminée avec un petit banc de briques peintes en brun et où il faisait bon s'asseoir, le dos presque au feu et l'œil à la lumière directe de la rue qui passait là, tranquille, presque sous la fenêtre. Tout y est dans cette vaste cuisine, sauf un placard. A moins que... mais oui, le voilà. Il faut passer entre la cuisine et la salle à manger, dans un réduit sombre sous l'escalier qui monte au premier étage. Il est vaste comme une armoire ; il ferme à clef. Maman y range ses provisions, son huile, ses œufs, son chocolat (du Menier en grosses tablettes), enfermé par précaution dans une boîte en fer à petits beurres. Les souris... ou nous ? La salle à manger toujours à pavés que Maman rougissait avec une peinture vernie, poutres apparentes, fausse cheminée, deux fenêtres aussi, l'une regardant la rue, l'autre le jardin. Papa le découvre avec intérêt. On ressort : réduit à placard, cuisine, couloir. Tout au bout, une porte s'ouvre dans une pièce pavée de larges dalles blanches octogonales avec damiers noirs réguliers ; un salon d'été sans doute car il donne de plain pied sur le jardin. Voilà l'escalier du 1er étage. Il est en chêne avec une rampe sur laquelle Pierre et moi nous aimions à glisser en l'enfourchant et, toc, sur le buttoir d'en bas. Pas grand, le palier, pour y caser trois portes. La première donne sur une petite chambre à papier bleu où volent des hirondelles ; un lit, une petite armoire, deux chaises, une table de nuit en osier que vendent des bohémiennes ; voilà encore une fenêtre sur le jardin. De cette chambre à hirondelles, on passe dans une autre, grande, à deux fenêtres, rue, jardin Oh ! ce jardin ! Deuxième porte : la chambre d'amis avec alcôve ouverte, cheminée à feu, deux fenêtres côté jardin, canapé, fauteuils, table de toilette, guéridon en acajou, candélabres, deux placards. Pas mal. Troisième porte ? Le grenier. Immense, une vraie salle de bal. Tout y est en bon état et bien éclairé par deux ouvertures à volets. Jusque là, il est question de logement mais pas d'école. Ont-ils le droit d'ouvrir, pour voir, la porte du couloir, en bas, face à la cuisine ? Oui. C'est le secrétariat d'abord, puis après, la mairie côté jardin. Une carte du département de la Marne, en relief, bien faite, de Pierre Collet. Quel homme ! un géographe qui sait réaliser son département.

Nous revoilà sur le péristyle magistral, le perron, la cour, le préau, sorte de halle, pavée aussi. Des porte-manteaux fixés aux murs en complètent l'aspect accueillant. Les classes ?

Voyons... En voilà une, communiquant avec le préau, immense, exceptionnelle, avec toute la façade éclairée donnant sur le jardin par de larges fenêtres. L'été, quel rêve ! Une estrade, une bibliothèque, le crucifix... encore ? Tiens ! Un énorme et haut fourneau pour bûches énormes. On voit bien que la forêt n'est pas loin. Papa va de plus en plus vite pour sa visite parce que son acceptation grandit. Il jette un coup d'œil sur le jardin. Oh ! superbe. Un puits à l'entrée, quinze ares, des arbres en espalier, en cordons, des treilles, un cerisier, des groseilliers en haie le long du grillage séparant l'école des champs. Et Papa reste là, tenté, déjà. Maman continue seule. Autre préau moins confortable, buanderie avec chaudière maçonnée, poulailler, pigeonnier. Tout cela pour des instituteurs ?

Ah ! voilà les petits endroits. Bien petits en effet. Pour les garçons, ça va : six urinoirs et un cabinet fermé, à la turque. Deux autres peuvent être aménagés pour les filles. L'un l'est déjà. Il a un siège avec couvercle... pour Pierre Collet, sans doute. Une vigoureuse vigne-vierge habille ce coin et va flâner sous un préau... encore, qui devait servir d'entrepôt au marchand de bois et de vin. Ecurie, rateliers à chevaux, cabanes à lapins. Un volet de bois, une solide porte de sécurité... La remise à pompe est tout contre mais dépend du domaine communal. Et voilà, le tour est fini !

Mais où est la classe de Maman ? Eh bien elle n'en a pas. Avant de faire une classe il faut d'abord des élèves et Maman n'en a pas puisque les religieuses ont les filles et Papa les garçons. Maman se contenta du secrétariat attenant à la mairie. Ce n'est que deux, trois ans plus tard qu'on coupa l'immense classe de Papa en deux. Papa au fond, côté jardin, Maman côté préau, côté cour avec porte-manteaux.

Ils disent oui parce que ce sont des lutteurs, de vrais laïques, qui croient en leur rôle d'éducateurs. Maman est plus timide, mais aussi la grande maison d'école l'a conquise.

La pensée du village en 1901.

Et vous croyez que c'est juste, ça, de donner sans payer, une maison pareille à des gens de je ne sais où, qu'on ne connaît pas ? Tout ça parce qu'ils sont maîtres d'école ?

Quand c'était au Pierre Collet, encore, ça pouvait aller. C'étou à lu ; i vendou note bou, i avout des chvaux, i faisout travailler l'monde : les bûcherons, les charretiers, l'marchau (le maréchal). Et les buresses veniéent biyer assiez eux en journée. A ç't'heure qui qui venri assiez eux ? Nous gamins ? Pou leu z'apprendre quoi ? Des choses qui n'o m'busoin. Nos gamines ? Is n'les aront me ».

(C'était à lui. Il vendait notre bois, il avait des chevaux, il faisait travailler le monde : les bûcherons, les charretiers, le maréchal. Et les laveuses venaient chez eux, en journée. Maintenant... qui viendra chez eux ? Nos gamins ! Pour leur apprendre quoi ? Des choses dont ils n'ont pas besoin. Nos gamines ? Ils ne les auront pas).

Chanson sur Pierre Collet :

Il faut livrer passage
Pour les bois de Pierre Collet
Enlève ta balustrade
Ensuite ton tas de fumier
Et tes piquets
Fallait pas les mettre (bis)
Pauvre couillon (bis)
Faudra les enlever.

Comprenez-vous pourquoi les **buresses** agenouillées dans leur boîte à laver (p. 6) se méfiaient des deux arrivants ? Il ne fallait pas se fier à leur apparence. Et des instituteurs encore ! C'est à cause de leur incorporation, leur insertion parmi eux, que les indigènes se méfiaient, suspectant les intrus comme des aliénés. « Regardez leurs habits ! Comme ceux de la ville, comme ceux qui ne font rien de la journée **l'cul su leu chaise**, comme l'a dit à Papa un cultivateur pourtant bienveillant. Il était conseiller municipal, donc c'était déjà un évolué, mais c'était un terrien cent pour cent. Ceux qui ne travaillent pas la terre, leur terre surtout, sont des bons à rien. Ça ne se voit pas le travail d'un maître d'école. Leur culture et le sol où ils sont chargés de l'implanter, ne ressemble pas à leur culture à eux. La culture cérébrale ne nourrit pas le monde et le vicie plutôt. Car, pour eux, savoir c'est voir ce qu'ils ne peuvent, eux, voir. C'est aussi se mêler de choses, d'idées qui appartiennent à la campagne, à la nature, même à la religion qui s'intègre dans leur esprit et leur cœur. C'est presque un relent de paganisme où la nature joue un rôle un peu mystique mais réel. Témoin la lune, la pleine lune, le dernier quartier, la lune de mars... Les saints ont leur force. A la Saint Médard, il pleut 40 jours plus tard. Ciel pommelé, femme fardée sont de peu de durée. A la Saint Vincent, les jours augmentent du saut d'une jument. A la Saint Nicolas, les jours les plus bas. Il faut semer en lune montante, ne jamais mettre haricots en terre avant le Vendredi Saint. Témoin encore le picotin sacré de la Saint Eloi, picotin qui peut sauver un cheval malade si on lui en donne un peu. Témoin les pattes de taupe coupées quand la bête est vivante. On attend que les pattes se dessèchent un peu et on les met dans un « scapulaire » qu'on pend au cou d'un jeune enfant pour éviter les convulsions. Je reviendrai sur ces pratiques qui soutenaient mystiquement l'âme paysanne. J'aime cette confiance, ce savoir sauvage qui ressemble un peu au fanatisme des peuplades indigènes.

Deux puissances allaient se confronter. Deux forces allaient s'affronter. Mes parents allaient être sans le vouloir les instruments du divorce entre l'Eglise et l'Etat. Révolution sociale qui n'a pas fait couler le sang mais qui a morcelé la pensée : les pour et les contre.

Le combat mené par mes parents.

Je vous ai dit que, en 1901, Maman n'avait ni classe ni élèves féminines et qu'alors commença la ségrégation, d'abord lente, sourde, sournoise. Papa eut le tort d'être bien avec l'abbé Carlier. L'évêché remplaça ce dernier.

A l'arrivée du successeur (1904), tout changea. La guerre était déclarée entre les deux forces. Maman devait essayer de reprendre des filles à l'école libre. Mlle Lojette, la directrice avait l'appui du prêtre. Maman biaisa habilement sur le chemin à suivre.

L'école ancienne de Maman fut la salle du secrétariat de mairie. Maman gémina d'abord ses élèves : garçons, 4 à 6 ans avec filles 4 à 12 ans. Puis, un matin, arriva des bois une fille de bûcheron. Maman lui fit la classe toute la journée en apprenant à lire aux petits. On potina, on critique, on essaya de démolir Maman, disant qu'elle était enceinte donc susceptible d'avoir bientôt un congé (le bébé est encore à venir), qu'on la payait à ne rien faire avec sa brebis galeuse des bois et ses petits tondus de gamins. Puis vint Marie, la fille d'un « gros ». Têtue, sournoise, elle arrivait en retard tous les matins pour fronder. On la sentait travaillée par une influence hostile à laquelle elle prenait plaisir à obéir, étant, par tempérament, tracassière et amusée (j'ai mal à écrire cela car, à cette époque, ce n'était qu'une gosse qui s'amusait plus qu'elle ne frondait). Il y avait chez ses parents un petit drame domestique à l'échelle de l'époque. La mère voulait l'école libre, le père l'école laïque. Et la fille profitait de cette discorde, partageant plutôt le choix de sa mère. Maman ayant osé faire plusieurs remarques, Marie repartit à l'école libre en médisant sur Maman, déclarant « qu'on n'apprenait rien, qu'on allait dans la cour en même temps que les garçons à la récréation ».

Mais petit à petit, une idée plus juste de l'école laïque faisait son chemin. Le tableau d'honneur des certificats d'étude s'allongeait car la classe des grands et des grandes ne chômait pas, je vous assure. Papa ne badinait ni avec la lecture ni avec la dictée ni avec le calcul. Il agrémentait ses cours d'adultes de causeries instructives publiques, organisait des soirées à la lanterne magique avec comentaires documentés. Les projections étaient l'attraction numéro un. Mes parents avaient organisé une filmathèque circulante ; filmathèque c'est beaucoup dire. Dans une boîte en bois, cubique, épaisse, fermée par un couvercle vissé, on serrait 50 épreuves de photos noir et blanc ou « colorées », reproduites sur papier transparent solide et encadrées de carton noir. A l'aide de la lanterne magique, ces images étaient projetées sur un écran blanc. Papa les commentait à chaque pause. La soirée se terminait sur un genre de « dessin animé » tel « les trois petits cochons roses » et tout le monde partait content. Les séances duraient 2 heures et coûtaient 5 sous (pour payer le port de la boîte et la location des vues). On y venait nombreux, tellement nombreux qu'une fois ça faillit tourner au drame. Dans la salle de classe, bien fermée à cause du froid d'hiver, on se serrait à plus de cent personnes, plus la lanterne magique à pétrole. Tout cela usait de l'oxygène. La flamme de la lanterne faiblit. Les spectateurs commençaient à se trouver mal à l'aise à cause de l'air vicié. Papa comprit vite la cause de cette défaillance. Il fit ouvrir portes et fenêtres et on put finir la séance en ménageant une aération suffisante.

Mes parents montaient des comédies. Maman organisait des patronages. Avec une patience inlassable, elle œuvrait pour son école où l'enseignement était précis. La lutte entre l'école libre et celle de Maman se précisait, s'intensifiait. Maman eut deux, trois, sept élèves qui désertaient l'école libre. Les petites filles qui, en 1901 allaient avec Maman, déjà, lui restèrent fidèles. L'école ancienne devint trop petite. Il fallut couper la classe de Papa en deux par une cloison. Une porte faisait communiquer les deux salles, grands au fond vers le jardin, petits vers le préau. Maman eut donc aussi sa classe.

Les comédies.

Si la lanterne magique plaisait, les comédies n'eurent pas moins de succès. Il s'en donnait deux par hiver. C'était tout un événement. D'abord Papa devait écrire à des éditeurs de monologues, chansons, scènettes et pièces de théâtre. Il les lisait aux grands élèves des cours d'adultes et Maman en faisait autant avec les filles du patronage. Puis ils distribuaient les rôles. On utilisait au mieux les dons de chacun. Claire Pierjan chantait bien et devint Briochette, sœur cadette de Briochet, le pâtissier. Il leur arrivait tout un tas de mésaventures desquelles elle se sortait en chantant. Pierre Hallet, le ténor, se produisait dans le « Crédo du paysan », dans « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ». Paul Hussenet récitait « La dernière classe » où un maître d'école alsacien faisait sa dernière classe en français. Séraphin excellait dans la « farce ». Camille Husson devenait juge, notaire ou médecin avec un air docte de bon ton.Marguerite Jacquot était la « malade ». Elle devait bâiller. Bâiller était sa maladie. Mais elle n'y arrivait pas, ouvrant et refermant la bouche comme une mécanique. Raymonde avait le genre soubrette rieuse, à réparties vives, un genre de Pauline Carton avant la lettre. Olga donnait dans la douairière. Julie dans la demoiselle de bonne famille et moi dans la gamine sans gène. Où y a d'la gène y a pas d'plaisir.

Les costumes naissaient de l'imagination de Maman, de la Louise, de la Titine (deux amies bien laïcisées). Sortaient des armoires, les gibus, les redingotes noires, les bonnets de coton, les **glaudes** de charretiers. On habillait les châtelains des falbalas des noces passées. Tout le village proposait, donnait, aidait, sollicité par les jeunes gens, ardents au jeu. Louis Jacquot, l'épicier, était le machiniste ; il s'occupait du rideau de scène, des décors, des tickets d'entrée. Il était aussi souffleur car il avait une voix de stentor : il était chantre.

Tout le village, au jour venu, était en liesse. On alla même jusqu'à organiser une tombola. Les lots étaient modestes : fromages passés, douzaine d'œufs, poules, coqs, canards, lard, objets divers tels que coquetiers en bois tourné, assiettes des Islettes, verres, poteries. Séraphin annonçait le numéro gagnant et ajoutait « N'oubliez pas le commissionnaire ». On lui donnait un sou par ci, par là, pour boire une chopine. A ma grande confusion je gagnai

Maman et son patronage du dimanche.

un vase de nuit. Séraphin le montra, m'en coiffa, me souleva et me porta sur la scène ainsi coiffée. Je l'aurais mordu. J'avais 6 ou 7 ans. De telles soirées rapportaient pas mal. Papa réunissait le conseil des grandes élèves et des acteurs. Ensemble ils décidaient de l'emploi du revenu. Louis Jacquot, le ninas à la bouche, assistait au débat, s'y amusant comme un gosse. Il avait l'âge de Papa.

La carabine. La société de tir.

Bon tireur puisque bon chasseur, Papa proposa, une année, l'achat de carabines et créa une société de tir (3). Tous les dimanches matin, dans la cour de l'école (Et la messe, mes bons amis ?) les jeunes gens venaient s'exercer à faire des cartons et organisaient des compétitions entre eux. Pierre et moi, nous suivions ce tir avec intérêt. En dehors des séances, Papa nous apprenait aussi à tirer. Pierre était fameux ; c'est pour cela qu'il tirait si bien les merles. Moi, eh bien ! je ne me défendais pas mal. J'arrivais à faire mouche souvent et je coupais mon allumette à six, sept mètres. Après chaque séance, nous ramassions les plombs aplatis que Pierre faisait fondre dans des couvercles de boîte à cirage sur la cuisinière. Comme c'était brillant !

Les patronages.

Non contente d'organiser des veillées pour les grandes jeunes filles, dans l'école ancienne, où on apprenait feston, marques (4), et où cette jeunesse s'amusait. Non contente de faire des patronages, Maman proposa de ramasser des plantes médicinales (tilleul, serpolet, valériane, reine des prés, etc...) pour les vendre et constituer une petite cagnote en vue d'un petit voyage. Mais l'esprit paysan montra l'oreille « Moi, Maman a dit que si on ramassait des plantes, ce serait pour nous ». « Moi, Maman a dit qu'elle aimait mieux qu'on partage les sous ». Papa est au chemin de fer, je ne paie pas le train ; alors j'aurai rien ». De guerre lasse, Maman abandonna ce projet qui lui aurait donné encore, en plus, la charge de faire sécher les plantes et d'en assurer la vente.

Pourtant, malgré ce zèle, la lutte contre l'école libre n'était pas finie. Tout, — ils faisaient tout — pour affirmer l'école laïque. Papa se montrait bon secrétaire de mairie ; il arpentait, il rédigeait des sous-seing privés, sans se faire payer. Tout cela avait son prix. De plus, ils avaient de bons rapports avec la majorité des gens du village. Maman allait à la messe, assistait aux enterrements quand elle le pouvait. Donc, les laïques n'étaient pas tellement dangereux. Le curé Harbonville avec sa bonne Eulalie, encore plus bêtement acharnée que son maître, s'ingénièrent pour les démolir. Il s'y prit mal. Ne comptant pour rien l'emprise que mes parents avaient su acquérir sur le village, il voulut saper les familles qui flanchaient. Ce fut le vrai temps de l'inquisition. Il travaillait surtout les mères de famille en les menaçant de refuser la communion à leurs gamines si elles allaient à l'école laïque ou la morale était bafouée avec « ces comédies, ces patronages ». Même à l'école, c'était la perdition des cœurs et des mœurs. « Pensez donc, les filles et les garçons jouaient dans la même cour ». Je fais remarquer que les filles avaient leur quartier et les garçons le leur, surveillés par Papa qui ne badinait pas, qui ne fumait même pas pendant les récréations. Au catéchisme, garçons et filles, jusqu'à la première communion, étaient assis l'un près de l'autre et personne ne criait au scandale. Le prêtre devenait virulent et infâme. Aux gamines qui enfreignaient sa loi et venait chez Maman, il supprimait la communion pri-

vée et la solennelle était expédiée en messe basse à 7 heures du matin. Méritions-nous ces critiques et les bravions-nous ? Jamais mes parents ne firent d'esclandre. La preuve. En 1905, lors de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, Papa dut enlever le crucifix du mur de sa classe. Il eut l'heureuse idée de placarder tout un mur de cartes géographiques et de cacher le crucifix derrière cet écran sans l'enlever. Les ordres académiques étaient suivis, les apparences sauves, sans heurt. L'habitude se prit de ne plus voir la croix et, quand en 1908, on reblanchit la classe, Papa l'enleva discrètement. Je ne fis pas ma première communion ; je n'allai pas au catéchisme

« Où qu'tu feras ta première communion, toi, la Jeanne ? Dans ton lit n'eume don ! ». Et le dimanche suivant, en chaire, ce propos déformé fut raconté par le curé. Maman était parmi les fidèles. Et par qui ces propos avaient-ils été tenus, à moi, gamine de 10 ans ? Par la femme du charron, dont la fille, élève de Maman, travaillait très bien, si bien que Maman aurait voulu, voire ambitionnait, d'en faire, plus tard, après ses études, une institutrice. Tout comme Papa « misait » sur plusieurs de ses élèves : Germain, Henri Singeot, Camille Husson. Germain resta à la terre mais la civilisa. Henri Singeot devint comptable à Paris et Camille Husson, clerc de notaire, puis avoué. L'école primaire leur avait donné l'élan nécessaire à leur envol. Je ne connus qu'un quasi illettré qui oubliait la lettre. A quand on attaquait la lettre B. Mais il fut heureux car il resta près de la terre qu'il tenait à bras le corps. De toutes les élèves de Papa et Maman, je n'ai connu aucun dévoyé, aucun inutile, aucun raté, aucun bon à rien. C'était l'époque d'un élan nouveau où on sortait de l'ornière du passé. Et le prêtre était là, menaces à la bouche, médisance au cœur, intolérance à l'âme, essayant de retenir, par tous les moyens, la barque du passé, barque qui prenait l'eau. Pierre fit sa première communion à 7 heures du matin, comme les filles parjures. Après l'office où il était allé seul, sans sa famille, comme les autres d'ailleurs, il vint nous retrouver à la pêche où nous étions avec notre oncle Alfred qui y avait attrapé un gros barbeau. Cette communion à la sauvette délivra Pierre des leçons du catéchisme où le curé le prenait comme tête de turc sans ménager du reste les autres élèves de Maman. Un jour il chassa Pierre d'une de ces leçons sous prétexte qu'il n'avait pas de chapelet. Alors le gosse, taquin et farceur, revint chez nous, décrocha dans l'alcôve qu'occupait alors grand-mère Francine, un énorme chapelet de Lourdes à gros grains de buis et pesant bien un kilo et repartit en courant à l'église en disant « Monsieur le curé j'ai un chapelet ». L'autre fulminait et la victoire resta aux rieurs, pas tous laïques. Imaginez cet esprit de suspiscion dû à ce conflit religieux. « Les morts gouvernent les vivants », a dit Auguste Comte dans son Catéchisme positiviste. Les morts, les mœurs, les croyances, les voix du passé, des superstitions, des habitudes, ont fait plus que les vivants. Ce sont des armes taboues qu'on craint, qu'on respecte, qu'on a dans le corps et l'âme. Est-ce s'exposer que de les rejeter ? ou bien est-ce se délivrer ?

Inquiétante question que l'époque de 1900 à la guerre de 1914 s'est posée et dont elle a été marquée. Quand le vent de la vie tourne, les gens deviennent des girouettes. L'école laïque fut un vent car le savoir est la source d'un pouvoir. Et le pouvoir de la religion échappe à ses tenants ou, tout au moins, s'amoindrit. De despotique il devient plus tolérant, de gré ou de force. C'est l'Edit de Nantes.

Grand-mère Francine.

Pauvre grand-mère, elle fut victime de cette lutte injuste quand elle vint à Verrières, en mars 1908, pour y finir ses jours, hélas ! Elle pensait y trouver la paix du corps, de l'esprit et de l'âme. Elle y trouva le repos physique mais son cœur fut rongé d'inquiétude et de remords. Elle était très pieuse. Sa piété, toute de morale, de bonté, d'espoir divin, s'inquiéta, s'affola de cette guerre religieuse. C'est elle qui me disait, un dimanche d'avril 1908, en voyant la première hirondelle du printemps « Ma petite Jeanne, remercie le bon Dieu de nous avoir donné encore ce printemps et fais ton signe de croix ». J'avais sept ans. Depuis, je ne manque jamais de répéter ce geste, dans cette même occasion. Je me retrouve cœur à cœur avec elle, là, juste au coin du Woissieu, l'abreuvoir de la rue de Montier, revenant du cimetière, avec elle. Elle mourut le 8 août 1908, sans l'extrême onction. Se sentant faiblir, elle la refusa de la main d'Harbonville. Elle eut la grâce de mourir subitement, dans son sommeil. Maman lui montait son repas, au lit. Ce midi, c'était du pigeonneau. Maman lui dit, en montant l'escalier « Tu vas te régaler, devine ce que je t'apporte ?. Elle pousse la porte, s'approche de l'alcôve et l'y voit endormie du dernier sommeil, calme, reposée. Comme une folle, elle descend, m'empoigne sans rien dire et me mène chez l'Angéline, l'épicière, notre voisine. Elle l'informe en deux mots. Avec l'aide de Mme Bernier, la voisine d'en face, elles reculent la table de la salle à manger, la remplacent par le lit cage qu'elles recouvrent d'un drap blanc et descendent grand-mère, la croix d'ébène noir et le chandelier des Lapie Jacqueminet (cadeau de famille). A la lumière vacillante de la bougie, le visage serein s'éclairait, pâle dans sa longue robe noire au corsage boutonné comme une soutane. La Susule, une amie toute à notre dévotion affectueuse, apporta une gerbe de fleurs de son jardin où le phlox dominait. Maman, de ce jour, ne put supporter cette odeur et je partage son aversion. Messe à Verrières puis départ en fourgon-train pour Reims, au cimetière du nord où elle est enterrée. Le grand-père et la grand-mère de Taissy avec Pierre, devaient nous y retrouver mais la grand-mère de Taissy se trompa de cimetière et alla au sud, en vain. J'étais donc là, près de Maman accablée de chagrin et Papa, raidi dans sa peine. J'étais consciente pour la première fois de ce qu'est la mort, consciente du supplice qu'est un enterrement où on se cache derrière un crèpe pour pleurer, consciente d'être frustrée

définitivement d'un être que j'aimais beaucoup. Et ce cercueil qui se ferme pour toujours. J'étais là. Maman l'avait permis et je l'en remercie. Le vieux garde-champêtre, le père Namin avait dû sceller de deux gros cachets de cire rouge le cercueil fermé. La loi l'exigeait, loi dure comme la mort qui n'a aucune pitié, même pas d'une aïeule discrète, réservée, digne au possible, même dans ses peines les plus cruelles. Maman et Papa avaient respecté les profondes croyances de la défunte. Grand-mère eut sa messe, son encens et c'est Harbonville qui officia. Puisse son âme à lui être aussi blanche que celle de Francine. Durant l'ultime hommage, pensa-t-il au tourment qu'avait subi la disparue ? En dernier, elle n'osait plus aller à confesse ni communier comme elle l'avait toujours fait. Déchirement d'un cœur de croyante et d'un cœur de mère dont un prêtre salissait la fille.

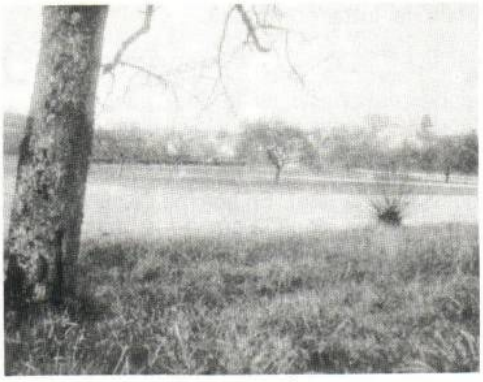
Le village se déchirait aussi. Il y avait le camp du Corbé et le camp de ceux qui étaient pour « le Petit Toré d'barbu », Papa.

La Fête-Dieu.

La Titine Hussenet, notre voisine d'en face et voisine aussi du curé prit parti pour nous. Leurs jardins étaient contigus. Mlle Eulalie, la bonne du curé et la Titine s'injuriaient pardessus le grillage, se lançant des fruits avariés et même d'autres choses plus abjectes. Oui... des vases de nuit bien pleins. C'était ridicule. Mais nous n'y étions pour rien, leur haine s'étant envenimée en dehors du combat de l'école, comme il en existe parfois entre voisins. Harbonville l'avait chassée de l'église. Alors elle allait à pied à la messe au Château, à Sainte-Menehould (4 km). Elle s'était fait une belle robe en lainage blanc avec tout plein de petits plis au plastron du corsage. Son chapeau était en taffetas blanc tout bouillonné de flou flou (elle était modiste pour la ville et les villages des alentours, 10, 15 km. C'était sa mère, la Susule qui allait à pied, livrer les commandes dans une grande boîte. Et en revenant, elle ramassait dans un sac de toile des légumes, un peu volés dans les champs. Il fallait vivre et les chapeaux, à cette époque, ça durait des années. Il fallait mariage, enterrement ou communion pour en acheter un neuf !

A chaque Fête-Dieu, au temps de l'abbé Carlier, Titine avait l'habitude de faire un reposoir devant sa porte. Elle en ornait la façade de branchages piquetés de fleurs naturelles et artificielles. Des petites filles habillées de tarlatane blanche et bleue et la tête ceinte d'une auréole, et des ailes dans le dos, figuraient des anges. Dieu, qu'elles étaient belles ! Malheureusement la Titine choisissait aussi bien des fillettes de la « libre » que de la « laïque » (les petites voisines, quoi). Malgré la Croix et la Vierge, son reposoir fut excommunié. La procession parcourait les rues et devait s'arrêter à chaque reposoir, le bénir et chanter des cantiques. Devant le sien, il ne s'arrêta pas et emmena derrière lui le troupeau des brebis soumises. Pourtant quelques femmes plus pieuses s'arrêtèrent, prièrent : le bon Dieu n'a pas de clan. Mais elles n'osèrent rentrer à l'église pour y finir leur vêpres avec le reste de la procession.

A cette époque, la Fête-Dieu était une fête importante, presque autant que la fête paroissiale. Je revois encore ce long cortège ondulant par la Grand Rue, la nôtre. Les gamines de l'école libre, habillées en communiantes, tenaient la tête, la bannière déployée. Elles jetaient des pétales de fleurs puisés dans de jolies corbeilles blanches tout enrubannées. Suivait le prêtre, sous le dais blanc frangé d'or porté par quatre enfants de chœur. Un autre enfant de chœur portait la croix et l'autre l'encensoir. Les deux chantres, de chaque côté du dais, chantaient en latin, l'assistance répondait. Les demoiselles suivaient, arborant leurs plus belles toilettes : jupe de serge gris perle ou bleu nattier ou fauve, dont la ceinture à boucle de nacre, faite de satin brillant serrait une taille très fine. Les corsages de dentelles, de guipures, de broderie anglaise aux manches hautes et bouffantes (des manches gigot) toutes ruchées de volants s'ornaient de longs sautoirs d'or ou d'argent retenant la petite montre d'or ou d'argent glissée dans la petite poche enrubannée à gauche de la poitrine, montre que l'on consultait ostensiblement.



La Routière, vue de la Pommeraie.

Vous allez penser : « D'où sortaient donc tous ces trésors ? » Des cadeaux de première communion. C'est incroyable ce que les bourses pouvaient se délier pour cet événement sacré. Et missel en cuir, et boucles d'oreilles, et bracelets à petite boule. Incroyable mais vrai ! Mon mari a eu une montre en or avec gourmette et aussi des boutons de manchettes et de plastron. Hein ! la ville, comme ça tente lorsqu'il s'agit d'honorer un sacrement.

Les mains portaient mitaines blanches, longues ou courtes, toutes en guipures fines. Les chapeaux étaient superbes. Le velours, la faille, la moire, le taffetas rivalisaient de fraîcheur, de frou-frou, dans des coloris tendres : puce, bleu ciel, blanc, que réhaussaient des aigrettes, des tourterelles entières, des piquets de violettes, de roses, de soie. Le chapeau était indispensable dans la toilette. Autrefois, l'habit faisait le moine. On y pouvait jauger le rang social. L'ensemble était plus riche qu'élégant et il y avait une émulation, une concurrence arrogante, comme le carnaval de Rio.

Donc, la procession allait. Derrière les demoiselles venait le moutonnement des femmes. Quelques unes étaient accompagnées de leurs maris, chapeau à la main, gênés et gauches. Le noir, le gris, le brun, seuls étaient de mise, comme si la couleur sombre conférait le sérieux. La qualité de l'étoffe, la fraîcheur du drap étaient là, des révélateurs de richesses. Les façons étaient quasi semblables : corsages ajustés, jupes amples tirant à l'arrière et bordées de « balayeuses » pour éviter l'éraillement de l'ourlet du bas traînant à terre. Les vieilles matrones suivaient péniblement, boitillant, berçant, jacassant, suivant tant bien que mal ; et le cortège allait, s'effilochant. Les vieilles coupaient par la **rieule** (la ruelle) du Louis Jacquot pour arriver plus vite dans la fraîcheur bienfaisante de l'église tout embaumée des lys fleurissant l'autel de la Vierge. Ce jour là, le village s'imprégnait de sainteté, comme nettoyé par le passage divin.

Et pourtant, un des reposoirs de Verrières n'avait pas été béni par son prêtre. Etait-ce juste ?

Puis, tous les reposoirs ; bénis ou non, se fanaient, les pétales s'envolaient, les tarlatanes rentraient dans leur carton, les anges repliaient leurs ailes.

Mais la lutte continuait.

Ce matin de la Fête-Dieu 1907. J'avais 6 ans. Papa m'avait dit : « Surtout, ne va pas à la procession. Je ne le veux pas. Tu m'entends ! » J'avais un joli tablier blanc, à empiècement, en broderie anglaise, un gros nœud rouge sur mon pouf (cheveux roulés sur le dessus de la tête). En somme j'étais décente. Quand je vis, dans la grand-rue, apparaître le cortège, je me postai sur les marches du perron d'entrée. Et je vis. Je vis même la Léa Singeot, une vieille, notre proche voisine qui ne valait pas toujours cher, me faire signe de venir. « **Viè ouère** » (Viens voir). Allez donc résister. Bien sagement, la main dans sa main, j'allai, heureuse, de reposoir en reposoir, regrettant de ne pas savoir les cantiques et le latin, comme les autres. Puis j'entrai dans l'église, toujours avec la Léa, me signant comme elle, m'agenouillant comme elle, l'âme pure, touchée par une espèce de grâce faite de lys, d'encens, de mystère. Quand je rentrai, sage encore, extasiée, Papa m'attendait. Il me prit par la main, sans rien dire, me mena à la salle à manger et là, m'administra une correction magistrale, sans rien dire toujours, puis il me laissa là, en larmes. Dites-moi. Est-ce parce que j'avais désobéi ou parce que la Léa l'avait « eu » ? Moi, j'ai compris ce petit drame dont je fus la victime expiatoire. Voilà l'état d'esprit... un vrai Clochemerle. Aux brimades, mes parents répliquèrent par d'autres. Le journal La Croix s'en mêla. L'Eclaireur de l'Est répondit. Ils embrigadèrent les jeunes gens et les jeunes filles que ce jeu amusait et que les comédies, les voyages, la lanterne magique décloîtraient un peu.

La lutte s'intensifie.

Mes parents organisèrent des voyages scolaires (au Tréport) avec le bénéfice des soirées récréatives. Ils allèrent jusqu'à Metz (Allemand à cette époque, 1912), une fois avec les jeunes filles, une fois avec les garçons.

Une petite anecdote en passant. Maurice Jacquot était du voyage. Un peu avant Metz, vers trois heures du matin (car on avait voyagé de nuit) on passa la frontière. Alors l'esprit des jeunes changea. Ils étaient chez l'ennemi. Maurice s'écria tout à coup : « Les huhlans, là-bas dans les champs ». Dans la pénombre du petit matin, il avait pris des **douzaines** de blé (tas de 12 gerbes) pour un régiment dispersé sur le champ... de bataille. Voilà l'état d'esprit des jeunes de l'époque. La guerre de 1914 approchait. Une autre fois ils allèrent au Tréport. Des hommes du pays se joignirent à eux : Albert Mary, Louis Jacquot. Pour beaucoup c'était la première fois qu'ils voyaient la mer. Voyages et représentations avaient beaucoup de succès. Ils se risquèrent à donner leur spectacle dans les villages environnants : Villers, Daucourt. Les scènettes n'occupaient que les garçons, pour éviter la critique. Papa surveillait pourtant bien ses comédiens. Mais le Séraphin, le meilleur de la troupe, un vrai rigolo de village, aimait rire, mais aussi boire. Il prétexta un... besoin et en profita pour filer à l'anglaise et à se sôuler comme un Polonais. Au moment de rentrer à Verrières, en char à bancs, plus de Séraphin, impossible de le retrouver, ivre-mort dans quelque coin. On rentra sans lui, pas trop inquiet, connaissant ses habitudes. Mais le curé, prévenu, cria au scandale et écrivit un article fulgurant dans la Croix et dans l'Eclaireur de l'Est. Papa répondit vertement par les mêmes voies. Mais... tout de même... Séraphin !

La pétition.

A cause des élogieux rapports de l'inspecteur primaire, M. Hue, l'Académie avait ratifié l'organisation pédagogique de mes parents. Cours préparatoire et élémentaire, deux sexes à Maman. Cours moyen et supérieur jusqu'au C.E.P., deux sexes à Papa. Non seulement c'était logique mais, aussi conçu selon les capacités des deux maîtres. Maman avait le don d'enseigner aux petits, par tempérament, par formation professionnelle ayant fait de la maternelle comme adjointe à Reims, à Saint-Nicaise. Papa, plus qualifié pour l'enseignement des grands élèves les portait facilement au C.E.P. et leur assurait une orthographe solide, un sens de calcul pratique, mental surtout, et les adaptait au milieu rural par des leçons de sciences bien appropriées. Il faisait des classes-promenades, les initiant aux secrets des saisons, des bêtes, des plantes. L'école eut une bibliothèque où, par prêts gratuits, petits et grands (voire adultes, même vieux), pouvaient s'y délecter. Les Jules Verne, les Hector Malo, les Herkmann - Chatrian, les René Bazin captivaient les jeunes. « Lectures pour Tous » attirait les vieux. En ai-je passé de ces bonnes soirées avec le Cadichon des Mémoires d'un âne. Un âne du village fut ainsi baptisé. Le général Dourakine m'impressionnait. Michel Strogoff était un de mes héros, avec le capitaine Nemo. Rémi,

Souvenir du voyage au Tréport.

Mattia, Mére Barberin, le chien Cappy, tout ce monde a sa place dans mes souvenirs. Le village s'éveillait, prenait goût aux choses nouvelles. Il s'acheminait doucement vers des idées neuves.

Il fallait à tout prix indiguer cette marée montante et révoquer « l'Edit de Nantes ». Le curé chercha le défaut de la cuirasse. Parbleu, rien de plus simple. Maman était venue pour créer une école de filles et non pour diriger une classe mixte. Alors, il mit en branle le clan ennemi. Ils firent une pétition contre les écoles géminées de Papa et de Maman. L'Académie la reçut. L'inspecteur primaire, M. Mongin, ne soutint pas ses maîtres dont l'organisation pédagogique était pourtant rationnelle et efficace. Mes parents allèrent protester à l'Académie, ce qui était une démarche osée à l'époque. Ils durent céder. Maman reprit toutes les filles. Papa tous les garçons. Ils en éprouvèrent un choc et un découragement. La nouvelle répartition des élèves compliquait le travail et rendait les succès plus difficiles. Malgré toutes ces méchancetés contre l'école laïque, l'école libre battait de l'aile. Les bonnes sœurs étaient parties en 1905. Mlle Logette qui les remplaçait avait du mal à vivre avec son adjointe qui faisait garderie, grâce au don fait autrefois à leur école. Le prix de la vie avait augmenté depuis. Les paysans donnaient plus volontiers à des bonnes sœurs qu'à des demoiselles sans cornette, si pieuses, fussent-elles. On donnait bien encore un fromage, des œufs, une poule, « de la cochonnée » de temps en temps. Mais donner c'est toujours embêtant. Puis des familles venues du dehors s'installèrent à Verrières qui n'avaient pas l'esprit de clocher. Mlle Logette partit. Le curé Harbonville la suivit. L'abbé Simon le remplaça. C'était un prêtre raisonnable qui tint bien sa place et laissa la leur à mes parents. Mlle Tassot, la nouvelle maîtresse libre, bien que se passant d'adjointe, ne pouvait plus se suffire d'autant plus qu'elle avait à charge son jeune frère. Elle tint bon avec un zèle méritoire. Son enseignement se limitait de plus en plus puisqu'elle n'avait plus d'adjointe pour les petits. Et elle n'avait toujours pas la possibilité de présenter ses élèves au certificat d'études. Eut-elle pu y arriver ? C'est que le petit C.E.P. dont on ne tient plus compte à présent était un genre de C.A.P. de nos jours. Les garçons pouvaient entrer à la banque, à la perception, aux chemins de fer, aux ponts et chaussées, dans l'armée, chez un notaire. Les filles pouvaient commencer des études primaires supérieures. C'est la période de ces fils et filles de paysans devenant aussi instituteurs. « Monsieur, j'ai mon certificat d'études ». Cela voulait dire : j'ai une bonne écriture, une bonne orthographe, des bases de calcul, donc je ne suis pas bête. On faisait encadrer son certificat d'études comme on faisait encadrer sa photo de première communion : deux lumières dont l'affrontement divisait l'époque 1914. Mlle Tassot partit dès septembre. D'autres combats allaient désorienter bien plus gravement la boussole de la vie.

La maison de l'école libre existe toujours. C'est une belle bâtisse inutile que la commune a louée un peu pour des colonies de vacances ou pour des « sans-logement ». Elle en a fait une salle de réunions communales.

Ainsi soit-il !

La vie familiale.

Que possédait donc le ménage des deux instituteurs. Voilà leur emménagement. Oh ! bien modeste. Le wagon venant de Reims arrive en gare de Sainte-Menehould. Louis Jacquot qui faisait un peu fonction de démé-

nageur, plus par complaisance que par besoin, est là avec sa voiture à moisson. Il transporte tout en un seul voyage. Il aide Papa à mettre les meubles en place. La cuisinière, lourde comme un bloc de pierre de taille, la table ronde au milieu, le buffet, six chaises, une petite table, une machine à coudre, une horloge murale, un baromètre, une batterie de cuisine indispensable. C'est tout pour la vaste cuisine. La salle à manger, luxe de l'instituteur de l'époque, va garnir la pièce voisine. Ça fait du vide dans la voiture. Pensez ! Un buffet deux corps (Henri II) en chêne comme il se doit, la lourde table en chêne avec pieds tournés et allonges, six chaises cannées avec pieds tournés, la haute glace pour mettre sur la fausse cheminée, une grande caisse pleine de vaisselle achetée dans un déballage-exposition à Reims, des verres, cadeau de noce, en cristal de Baccarat. Quel luxe ! Le devant de la voiture est occupé par le mobilier des trois chambres. La chambre à hirondelles aura le lit de fer laqué noir à boules de cuivre, une petite armoire penderie en hêtre, la table de nuit en rotin, une chaise. Et voilà, terminé. Puis on meuble la grande chambre voisine pour les deux enfants. Pierre a le lit de coin en noyer, l'armoire même style, même bois ; pas de glace, deux chaises cannées, une salamandre à deux portes vitrées de mica, le petit lit blanc de Jeanne, quelques cadres dorés à estampes noires. C'est fini. On a réservé le plus beau pour la chambre d'amis. C'est d'abord un beau lit de coin qui tient juste dans l'alcôve. Une belle grande glace dorée habille la cheminée, fière d'une potiche verte et de deux chandeliers argentés. C'est une vraie chambre d'amis car elle a sa table de toilette — nous nous lavions à la cuisine, — sa table de nuit à deux volets rabattants, deux chaises à siège de velours et le fauteuil. N'oublions pas le guéridon oblong à pied tourné. Assez riche en somme la « chambre d'amis », (lesquels étaient plutôt rares). Les autres babioles iront au grenier en attendant une affectation plus précise. Et le soir même ; la petite cuisinière chauffe et cuit ; la lampe à pétrole éclaire. Pourtant, triste soirée. Rien n'est en place, la paille souille le pavé. Et l'avenir ? A part Louis Jacquot et M. le Maire, un Jacquot aussi, mes parents ne connaissent personne. Maman ne sait ni où ni comment se ravitailler. Et dans deux jours, le 1er octobre 1901, c'est l'école et les élèves.

Papa savait ce qu'il allait faire et où il allait œuvrer. Pour Maman, ni classe ni élèves, comme je l'ai dit. Le Maire lui a cédé la pièce attenant à la mairie, en face de la cuisine. On y aménage une lourde table longue, quelques chaises, des bancs, un fourneau. Cette classe, nous la désignâmes, Pierre et moi, quand je sus parler, par le nom de « école Lucienne », voulant dire école ancienne.

Bien sûr, allez-vous dire. Avec ses histoires de déménagement et de meubles, si elle pense nous intéresser, elle se trompe. Oui, je me trompe, en apparence ; mais en réalité ? Ce modeste mobilier d'instituteurs de l'époque était tout à fait différent de celui des habitants du village.

Je présume qu'il n'y avait pas quatre cuisinières, instruments de chauffage et de cuisine au pays : le prêtre, la maîtresse de l'école libre, le Maire M. Jacquot (bachelier ès lettres, s'il vous plaît), peut être les tenanciers des trois auberges. C'est tout. La cuisinière c'est un ustensile de ville, de confort, de luxe presque. Chez les vrais paysans de fond, le feu à la cheminée cuit, chauffe, éclaire. Et du feu dans les chambres ? D'abord, les chambres, c'est un pluriel qui devrait être au singulier. Les parents couchent à la cuisine dans l'alcôve ou dans un lit de coin protégé par de vastes rideaux tombant du « ciel de lit ». On s'en abrite, on en voile le lit, la nuit et même dans la journée, par discrétion, parce que ça ne regarde pas les autres. Du reste, le lit est souvent négligé et... sans draps tirés, sans oreillers rebattus. Le matelas, c'est une paillasse recouverte d'un lit de plumes. Il y a une couette mais je n'ai jamais bien su son anatomie. Le duvet, l'édredon, était bien souvent de satinette rouge. En catimini, les chats s'y calfeutraient, quand ils le pouvaient. Vous comprenez que glisser les rideaux du ciel de lit était prudent et de bon ton.

La grande table rectangulaire de 3 mètres sur un mètre et demi, la table de ferme, c'est la salle à manger. On y mange, on y boit, on y pose ce qui embarrasse la main. Une nappe ? Non ! La vaisselle ? Oh ! elle est simple, épaisse, creuse, plutôt « écuelle un peu civilisée » que véritable assiette. Le mot vaisselle vient de vaisseau, vase. Son rôle est de contenir soupe, lard, légumes, fromage, dessert (Oh ! pas sûr). Pourquoi des fleurs sur les assiettes ? Une bonne faïence épaisse, blanche, solide. Voilà. Et le service à vaisselle comme celui de mes parents ? Même acheté dans un déballage de foire à Reims ? Oh ! non, pas question. A quoi ça sert ? C'est faire des manières. Bon chez les riches. Mais eux, les paysans. Rien de meilleur que du lard sur une bonne tranche de pain. Quand on mange aux champs, on n'a pas d'assiette, pas de verre, pas de serviette, pas de fourchette. Mais on a faim. Alors, c'est le principal.

Et les enfants ? Où couchent-ils ? Souvent dans la chambre borgne, celle qui se trouve entre la cuisine en avant et la chambre à four, au fond, où on cuit la potée aux cochons, où on prépare la **biée** (la lessive). Les gosses ou les Pépé, Mémé y sont bien, au chaud, entre les deux pièces chauffées. On n'y voit pas fort clair puisqu'elle est borgne ; elle n'a pas besoin de lumière ; on n'a pas besoin de voir clair pour dormir. Souvent pourtant, en plus, il y a la belle chambre. Elle est de l'autre côté du **colidor** qui partage la maison en deux. Sa fenêtre donne souvent sur la rue. C'est là qu'est, bien entendu, le lit conjugal. Celui-là n'est pas toujours habillé de rideaux en indienne. Mais il est recouvert d'un superbe dessus de lit fait au crochet ou en tricot, à la veillée. Il est souvent blanc, moelleux, lavable et inusable. Là, dans « la belle chambre », il y a souvent une cheminée à feu, plus modeste ; pas cet âtre immense où la famille se réchauffe, se groupe, le soir **en coûmant lu fu** (en couvant le feu). Mais elle a un « entoure-

ment » en bois, souvent orné, sculpté, travaillé par le menuisier du village. On y fait rarement du feu. Mais regardez bien ! Au milieu, c'est le globe sous lequel on garde la couronne de mariée en fleurs d'oranger, blanches, faites en étoffe recouverte de cire blanche. Le diadème du beau jour des noces est là, calme, jaunissant petit à petit. Le globe qui le protège est posé sur un socle en bois verni noir, creusé d'un petit sillon où s'emboîte le verre en cloche arrondie. Un galon pelucheux protège l'emblème de la poussière des ans. C'est un joli vase en porcelaine fine, brodée, fleurie, qui porte la couronne. Deux chandeliers en cuivre montent la garde de chaque côté des fleurs d'oranger.

Dans cette chambre il y a l'armoire. Mais l'armoire c'est tout une histoire, un roman plein d'idées, de coutumes, de trésors. Nous lui ferons visite à temps.

Tout de même, rendons hommage à la vieille horloge. Elle enferme les heures la nuit, le jour, bref, le temps, dans une armoire plutôt étroite et haute, vitrée d'un œil circulaire derrière lequel bat, sans se lasser, le balancier, disque circulaire aussi, en cuivre, brillant comme un petit soleil.

A chaque heure, l'horloge égrène le temps en notes chantantes qui disciplinent le travail, la vie. Mais ce n'est pas une horloge pointeuse qui espionne, qui punit. Elle laisse à chacun le respect de la conscience. Conscience au travail, à l'exactitude, à la discipline voulue. Elle n'a pas toujours raison, la bienveillante horloge paysanne. Ce n'est pas une sirène.

Il faut s'asseoir. Des sièges paillés au dossier droit, au siège large, suffisent à soulager la fatigue. Pas de fauteuil, pas de velours. On n'a pas le temps. D'ailleurs un paysan n'est pas fait pour s'asseoir dans un fauteuil. Il aime mieux être dans la rue.

La rue.

Ce qui caractérisa les rues de Verrières jusqu'à la guerre de 1914, c'est le manque absolu d'instruments aratoires motorisés. Tout marchait à bras, à pied, à cheval, à bœufs (pas à vaches). Ça pousse, ça tire, ça porte, ça tourne, mais la force vient uniquement de l'homme et de la bête. C'est une harmonie, une cadence à l'échelle de l'être qui travaille. D'où la sécurité dans le geste que favorise encore la routine mise au point par les générations précédentes. Rien de pressé, de précipité. La bête le sent, l'homme le sait. Regardez ces lourds attelages servant au « défortage » des grumes. On les appelle des **gambilles** chez nous. Le vrai nom c'est triqueballe. Leurs roues sont immenses, hautes comme des pattes d'échassiers. Elles circulent en forêt, là où n'existent ni route, ni sentier. Elles doivent passer partout : où l'arbre tombe, où l'ornière s'emplit de boue, où la glaise lourde atteint le moyeu. Le « défortage » se fait toujours en mauvaise saison car on n'abat qu'à sève morte. Les charretiers étant tous, en plus, des cultivateurs, ce qui fait double profit. Ce travail était un tour de force.

Mais elles passent. La flèche longue comme un fût de canon par rapport aux roues, solide comme un bélier défonçant les ponts-levis, la flèche supporte l'énorme tronc de chêne qui grince, écorché par les chaînes titanesques. Lutte de la nature et de l'homme aidé de la bête. Le combat est glorieux pour l'un comme pour l'autre car deux forces contraires s'affrontent : la forêt et ses malices, l'homme et son astuce, son savoir-faire. Il y a, au village, trois garde-forestiers qui, toute l'année, arpentent les coupes, marquent les arbres à abattre. Ils le font d'une griffe profonde, soit pour l'abattage en grumes servant aux beaux meubles d'antan, soit pour les traverses de chemin de fer qui exigent des bois solides, courts, nerveux, soit pour le bois des mines du Nord et de l'Est. Le menu fretin part au village, pour le foyer. Devant chaque maison le tas s'allonge selon la bourse, ici mesquin, fait de bois pauvre, là, plus long, fait de nœuds de chêne, de charme, de hêtre, bois noble. Pas de cônifères dans la vieille Argonne. Si bien qu'avec le fumier et le tas de bois, on jauge l'avoir de chacun. Tout un cérémonial précède le charroi. Il faut convenir d'une date avec les charretiers. Cet arrangement se fait au Bot d'Or, le café des affaires, devant des bouteilles et des canons... vides. La bouche pâteuse et l'œil allumé, on éteint, on rentre à la maison, les pieds au chaud dans les sabots, les mains au creux des poches. La patronne, prévenue, alors s'affaire. Car les musettes doivent être prêtes dès le soir du travail. Lucile coupe, au jambon pendu à la clayette, de larges tranches qu'elle rissole au gril, sur la braise du foyer. Vite prises entre deux « lèches » de pain de ménage, elles gardent le fondant, le juteux, la tiédeur. La saucisse mijote avec les haricots, les « fèves », comme on dit. Sur la braise douce, chaude à peine, la nuit parachèvera la cuisson jusqu'à l'extrême possibilité d'emmagasiner le chaud du feu... Les « patates » cuisent sous la cendre, enfermant sous leur croûte dorée le goût de fumée ; une bonne noquette de **froumache** passé : voilà de quoi rassasier les hommes. Et le cidre, dur comme prunelle, râclera leur gosier que réchaufferont de généreuses rasades de goutte. Les hommes, eux, préparent les bottes, les picotins. Cinq heures ; il fait encore nuit mais la grande horloge à balancier, impitoyable dit : « Lève-toi, lèv'toi — **luf ti, luf ti ».**

La gambille attend les grands bœufs : Papillon et Souris, deux frères qui savent chacun ce que pense l'autre. Papillon et Souris ! Vous ne trouvez pas ces noms savoureux, portés par des bœufs ? Bien repus de la botte et de la mêlée de betterave et menue-paille, ils s'avancent en ruminant encore. On les accouple par le joug qu'ils acceptent. Ils n'en sont pas esclaves. Ils vont pourtant participer de toute leur force, de la corne, de l'échine, de la puissance qui émane d'eux, à ce combat auquel ils ne se refusent pas. Ils savent où ils vont.

Voilà le Douard Lequerme, le Dago, comme on l'appelle à Verrières parce qu'il a l'habitude de parler à l'attelage ; sans arrêt il dit « daho » ce qui veut dire « dia-hue-ho ». Une

glaude bleue de toile rude couvre sa vareuse de bure aux gros boutons de chasse. Des houseaux protègent le bas du pantalon, brun, en gros velours côtelé. Les souliers lourds, ferrés, hermétiques autant que faire se peut, graissés de saindoux, chaussent ses pieds insensibles au froid, serrés dans des « chaussettes russes » de toile de ménage. La casquette de drap à pattes de lapin abrite les oreilles de la piquette matinale. L'aiguillon posé sur l'échine mouvante des bœufs, ils partent, précédés de la voiture à bûches et à fagots, que souvent un cheval tire, emportant casse-croûte et couvertures. Les roues grincent, écrasant la pierre morte de la route. A l'approche de la forêt, la route devient un bourbier trompeur qui égalise creux et bosses dans un cloaque fait d'une boue liquide, glissante, argileuse comme un épais savon gras... A la longue, chaque charroi a creusé deux sillons parallèles profonds où les bœufs dirigent la gambille qui ne peut en sortir qu'à coups de reins fantastiques avec des rondins comblant les ornières.

Hommes, bœufs, chiens, pataugent là-dedans, comme dans un décor nécessaire et prévu. C'est le baptême de la forêt. Arrivés sur le lieu du travail, les bœufs quittent la flèche pour s'enfoncer dans la futaie. Le Douard et son fils le Louis, accrochent aux gros anneaux du joug, des chaînes et des crochets. On entre dans la coupe. Voilà un fût qu'il faut tirer, sortir. Sans autres outils que des leviers, des pinces de carrier, des crics ; à force d'astuce et de coups de reins, d'aiguillon aussi, le fût glisse, labourant l'humus noir, arrachant le baliveau qui gêne. Ils vont jusqu'à la gambille. Deux fûts, trois au plus, attendent déjà, prêts à « déforter ». Mais la nuit tombe. Alors, auprès d'un feu allumé avec le fagot et le bois mort, on casse la croûte. Les bœufs broient lentement le foin, la paille. La nuit est tombée et la journée finie. Alors, sous la voiture, près du feu, roulés dans la grosse couverture posée sur des branches, on dort — oui, on dort — on peut dormir. Allez donc faire une pareille journée dans l'air vif de la forêt et vous verrez ! Nos poilus de l'Argonne ont fait pire, ou mieux, comme vous voudrez et la mort les guettait. Gruerie. Haute Chevauchée, vous en avez gardé le souvenir et l'horreur...

Le lendemain matin, dès que le jour le permet, on charge. On passe la gambille au-dessus de l'arbre, à peu près en son milieu. On élève à la verticale le timon, ce qui abaisse l'essieu. On ceinture l'arbre d'une forte chaîne fixée ensuite à la traverse de l'essieu. Puis on attelle les bêtes à la flèche ce qui produit un effet de levier et décolle l'arbre du sol, de 20 cm environ. On lie la flèche à l'arbre et, en route jusqu'au chemin de traverse le plus proche ! Les arbres sont déposés sur des sommiers, le plus haut possible pour conserver au maximum l'avantage du soulèvement. C'est le travail le plus aisé. Maintenant il faut soulever tout le « fagot » d'arbres liés par des chaînes énormes que l'on tend avec des **ployons** de bois gros comme le bras mais tout de même assez souples. Il faut progresser lentement mais sûrement. Le chargement est fait. La gambille porte sa ventrée de fûts râclant parfois la route défoncée, ce qui augmente encore l'effort de traction des bêtes. Sur la voiture précédant la gambille on charge des bûches, des fagots pour le feu à la maison ; le cheval est attelé et c'est enfin le retour. Maculés de boue, le visage griffé par les branches, harassés mais glorieux, ils rentrent au village. Ils s'arrêtent au Bot d'Or. Au chaud dans le bistro, ils racontent les avatars subis, les sangliers aperçus, pendant que les bœufs passifs attendent, immobiles dans leurs limons. La boue sèche sur leur poil et se détache en plaques, en **mâclotes.** Les bêtes fument du naseau et de l'échine. Leurs cuisses se craquellent comme des cuirasses de rhinocéros. Le lendemain, peut-être, on recommencera. Le charretier est payé en or ou en argent, en « sous ». Oh ! pas royalement. Mais il aime la monnaie sonnante qui est rare chez lui. Il ne la voit qu'au moment de la moisson, quand il vend son blé. C'est sa récolte de l'hiver, cet or qui brille. Hommes et bêtes retournent au combat, sans joie tapageuse mais d'accord avec le combat de la forêt. C'est leur façon de vivre. Hommes et bœufs font et signent un pacte, un contrat avec Elle : la forêt.

Les rues disent les métiers.

Chaque village, à cette époque, vit replié sur soi, et doit se suffire à lui-même, ou presque. Il a ses artisans dont chacun travaille aux besoins nés là. Rare est celui qui élargit le cercle de ses activités hors du sein du pays. D'ailleurs, on les qualifie de « horsains » et c'est un refus de la part des autochtones.

Le maréchal

C'est d'abord le maréchal, le vétérinaire des bêtes et des choses de la terre. Sa forge rougeoie comme le feu d'un foyer. Son marteau, sur l'enclume, dit le travail qui rassemble bêtes et paysans aux abords de sa boutique. Avant l'invention des tracteurs, toute la force motrice de la culture était animale. La valeur d'une ferme s'estimait au nombre de ses chevaux et de ses bœufs. Le mulet était un pauvre hère, l'âne un minus. Ces bêtes devaient être ferrées. Le **marchau** y pourvoyait. Tous les instruments des travaux champêtres recevaient ses soins.

C'était en somme le rebouteux des bêtes et des choses des champs.

Regardez-le. C'est un homme à la lourde charpente, au visage noir (de barbe mal rasée et de fumée de charbon). Ses mains sont énormes, solides comme des tenailles. Rugueux d'écorce, rugueux de cœur, n'ayant d'entrailles que pour son travail, sa bouteille de vin et sa petite goutte. Dans une sorte de loge attenant à la forge, il ferre un cheval. Le mufle pris dans une musette garnie d'avoine la bête attend son tour. Le Charles Gillet a passé sa grosse **bannette** de cuir maculée de cambouis, de charbon, de crotte sèche, et criblée de petits trous de brûlure. Il apporte sa lourde boîte à outils. Tenailles, limes, marteaux s'y alignent auprès des clous spéciaux à tête carrée et à longue pointe effilée. Le paysan **apougne** (empoigne) la patte à ferrer et la maintient sur ses genoux, les deux mains

croisées par dessous le sabot. Si la bête est rétive, le gamin du forgeron, le Pierre, tourne les naseaux de la bête avec une lanière de cuir emmanchée qui pince les narines. La bête, gênée pour respirer, se calme. On déchausse le sabot. Parfois le fer est cassé, usé à tel point que le croissant n'a quasiment plus de « bras ». Avec une lame plate le maréchal rogne la corne en tapant à petits coups autour du sabot dont il nettoie le « cœur » bourré de boue, de crotte, parfois de cailloux qui blessent. Des copeaux d'ongle gris s'écaillent. Le sabot se reforme. La lime polit, affûte, adoucit les imperfections de la taille. La pointure jaugée, le fer est fortement chauffé et posé sur le sabot. On l'ajuste, on en forge les deux « bras » à la convenance du pied. Une odeur âcre de fumée bleue se répand dans la rue. Ainsi essayé, il reste à le clouer et pan, pan, sur le clou qui s'enfonce, bien guidé par les gros doigts habiles évitant la moelle de la corne que seule, il faut traverser. Voilà le clou qui ressort en biais, vite redressé à angle droit. Deux, quatre, six clous. Le fer tient, la tenaille sectionne les pointes qui sautent dans la poussière et le crottin. Ça y est. La bête pose la patte, le paysan se redresse **acrampi.** Les deux hommes, comme à l'habitude, partent au café, Bot d'Or ou Lion d'Or, selon les opinions politiques du payeur. Et là, on **mâne** (on perd son temps, c'est du temps **blet**) devant la chopine ou les chopines... puis on paye le travail. A chaque ferrage, même petite cérémonie. Rien ne se règle sans le sempiternel canon. La trogne du Charles prend de la couleur.

Quand ce n'est pas le cheval, c'est le bœuf, car la forêt exige la force de cette bête, la solidité de sa tête, de son front, de ses cornes, la robustesse de sa patte pour le « défortage ». Voilà le travail (du latin *tripalium* : torture). Car on torture les bœufs pour les ferrer. On fait entrer de force la bête qui, dans cette cage est suspendue par de larges sangles passées sous le ventre. La patte repliée et liée à une barre de fer est débarrassée du vieux fer (deux à chaque sabot). On taille la corne qui pousse trop vers la pointe, on lime, on essaie, on chauffe, ça fume, on cloue, on cisaille les pointes. Pendant de temps, la bête bave, les yeux exorbités, les cornes liées à la corniche de l'appareil. Deux fers à chaque sabot et quatre sabots à chaque bête !!! Elle n'en peut plus pour se remettre sur ses pattes.

Et le défilé des cultivateurs continue. Des charretiers aux lourds habits de toile bleue ou de velours brun amenant qui animaux, qui instruments à réparer : moyeu de gambille, chaînon... Les tombereaux, les voitures sortant de l'atelier du charron viennent à la forge pour la pose d'anneaux, de crochets, de vis, d'écrous, de dents de herse. Ce ramassis d'engins encombrait le perron. C'était en somme, en primitif, l'ébauche d'un garage à autos, plus les bêtes et les paysans.

Voilà le feu d'artifice du métier : le bandage des roues de bois. Quand je vois aujourd'hui les résidences dites secondaires qui ornent leur seuil de roues dressées, de moyeux porte-fleurs, je pense aux roues de voiture appuyées aux murs de la « boutique », semblables aux anneaux d'un immense jeu de cerceau.

En plein été, le charron lui amène les fers des roues de bois neuves ou refaites dans son atelier car il faut le diamètre des fers pour faire aussi le même diamètre des roues de bois. Son commis les lance dans la rue pierreuse comme d'immenses cerceaux de fer qu'il dirige en les frappant avec une barre de fer. Pas facile à réussir ce sport. Les cercles refusent le départ et s'abattent en tourniquant. C'est un joli carillon qui épouvante les poules s'enfuyant à toutes pattes. La course finit au perron du forgeron. Le cercle tournoie, ondule et s'affale sur le tas des cerceaux précédents. On les dresse au mur selon leur diamètre en attendant l'opération du feu qui ressemble à une fête sacrée des temps païens. Les roues de bois neuves ou refaites arrivent en tombereau car la jante ne doit porter aucune miette accrochée à son bois. On les présente vierges sur le chantier, au moment du cerclage.

Verrières vu des « Caurettes ».

Le **marchau** pose quatre corbeaux (grosses pierres) de niveau et empile exactement les bandages prévus pour chaque roue, aux dimensions extérieures moins le petit coefficient que la dilatation corrige. Il coffre ces bandages de charbonnette de bouleau bien sec, y met le feu. Au bout d'une demi-heure, chaque bandage est suffisamment dilaté pour entrer sur la jante. Sur trois enclumes mises de niveau, il pose sa roue de bois, apporte des arrosoirs plein d'eau. Avec de longues pinces, quatre hommes soulèvent du feu le premier cercle, le transportent rapidement sur la roue en bois, l'emboîtent au marteau. Une fumée abondante de bois roussi gêne le travail. Parfois, le fer rougi enflamme le bois, très rarement. Vite, la jante bien emboîtée est refroidie par l'eau versée en abondance. Le fer se contracte, serrant la jante et la roue de fer à bloc. On met alors la roue verticale et on la roule jusqu'à une sorte d'auge creuse, demi circulaire. On la pose sur deux supports passant dans les moyeux. On la fait tourner dans l'eau pour refroidir parfaitement le fer qui adhère alors fortement. Il reste alors au maréchal à percer la jante de fer en face des trous prévus sur le bandage de bois pour y boulonner des rivets qui rendent le tout parfaitement solidaire. Il pose ensuite des petits cercles aux moyeux, les rive également et met en place la boîte d'essieu, en fonte. Les tombereaux,

les voitures à moisson aux ridelles solides, armées pour les récoltes futures, tinteront allègrement aux cailloux du chemin. L'oreille se fait à la note musicale de chaque instrument. Le gros rouleau de culture qui écrase les mottes après les labours, joue la note grave de la grosse caisse, le tam-tam du printemps. Car chacun sait alors les semailles prochaines ; l'alouette le chante haut dans le ciel, la grenouille le coasse à la nuit tombante auprès de la mare. Le coucou le cache dans les nouvelles feuilles de la forêt. La herse aux dents de fer en l'air, crisse sur la route comme le ski sur la neige. Les quatre fers du cheval rythment le roulement de la charrue. Ajoutez-y les cocoricos des coqs que la sève amoureuse excite et les cancans des canards qui retrouvent les eaux du Gibermay, les meuglements, les hennissements, et vous participerez à la conversation des rues du village. C'est la poésie du printemps, y compris les ordres brefs des paysans, dompteurs de toute cette ménagerie villageoise. La forge ne chôme pas l'hiver ; elle ralentit sa vie seulement, comme le fait la nature qui prépare l'été quand tombe la neige. Charles refait son stock de fers à cheval et à bœufs. Reprenant deux fers sur le tas des vieux empilés dans un coin, il les chauffe, puis les replie en deux. Le tas baisse petit à petit. Quand ce travail préliminaire est achevé — et ce n'est pas en un jour — il embauche un « frappeur ». C'est souvent l'Achille Boudaille qui ne rechigne ni devant le marteau ni devant la bouteille. Alors il chauffe ses fers deux par deux, au blanc, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'un nuage d'étincelles fuse dès qu'on sort le fer du feu. Il présente ses deux demi-fers l'un au bout de l'autre avec une plaquette « Lafitte » à souder entre les deux extrémités. Les deux hommes tapent en cadence sur le point de jonction et, de deux vieux fers, ils en font un neuf. Avec sa pince, sur le devant, le Charles forme l'ergot à son idée. Car chaque cheval a sa pointure, sa cambrure, sa corne. Un vrai marchau est un pédicure et un cordonnier. Rare est le cheval qui perd son fer. C'est sans doute si rare qu'en trouver un porte bonheur. Ce fer devient fétiche, mignon, minuscule fer en or aux breloques d'une montre, en or aussi, tirée du gousset rebondi d'un gros fermier.

Au sortir de l'école voisine, les gamins s'arrêtent auprès de ce Vulcain campagnard qui semble jouer avec le feu et le fer. Le jaillissement des étincelles éclaire la forge d'un feu d'artifice d'autant plus phosphorescent que tout y est noir : charbon, fumée, poussières, mains, visages. Le gros soufflet de cuir mû par une pédale à chaîne halète pour rallumer le feu follet, mordu par les tenailles qui pincent le fer à façonner. C'est salissant mais beau, fort. Etre maître du feu, du fer, forces de l'homme, forces de vie, forces de conquêtes. Charles ne parle pas quand il travaille. Sa voix est caverneuse. Il grogne, il ronchonne, jure, mais il sait assouplir le fer qui obéit. Les enfants ont un peu peur de lui. Ils approchent prudemment jusqu'à ce qu'un ordre brutal les chasse. Mais ils ne font que s'éloigner un peu. Avoir peur du feu qui brûle, de l'homme qui le domine, du fer qui cède...

Quel prestige pour un maréchal ! Aujourd'hui, Charles repose au petit cimetière. La forge n'est plus. Le soufflet, les outils sont au musée de Sainte-Menehould. Il n'y a plus de maréchal en France. Regrets désastreux ou libération de l'homme ?

L'équarrisseur.

Face à la forge, c'est le chantier de l'équarrisseur, le père Bijou. Sa maison faite sous sa loi, sa volonté absolue, toute de charpente, d'auvents, d'appentis, dit assez l'adresse de sa hache et le savoir-faire du bonhomme. Petit vieux tout courbé par le travail, sourd comme un pot, la bouche avare de dents et de paroles, il équarrit. Il vit penché sur le bois. Devant sa maison, sur des traverses, il roule le fût de l'arbre à équarrir. Avec la hache appelée épaule de mouton, à très large fer, coupant merveilleusement, il dresse « d'œil », une face aussi plane que possible, retirant de petites écailles près du haut de l'arbre pour en couper d'énormes près du pied. Quand une première face est dressée, il bascule l'arbre sur l'autre face puis il recommence, partant toujours de la cime et reculant vers le pied. Il taille face droite, face gauche en même temps, s'appliquant à les faire parallèles. M. Leriche dans *Argonne étrange* (p. 11) dit de la hache : « Son fer tranchant est beaucoup plus large et la section de ce dernier est assymétrique. Il présente une face plate du côté s'appliquant contre le tronc. Elle est d'ailleurs plus lourde à manier et son maniement demande une grande habitude ».

Alors, il coupe une petite jauge de bois pour s'assurer de la régularité de cette épaisseur. Avec cette pige il fait un cran à chaque extrémité et, de ces deux crans, il tend une ficelle ayant séjourné dans un bol rempli d'eau noircie fortement à la poussière de charbon de bois, presque de la boue. Il soulève cette ficelle en son milieu et la lâche net. Une ligne droite s'imprime sur la poutre. Tout ce qui dépasse cette ligne est à nouveau dressé et, d'un fût irrégulier, il a fait une poutre droite.

Le père Bijou a aussi des spectateurs. Les gosses, les mains dans les poches et les pieds aux sabots, regardent et apprennent, en attendant de pratiquer. Car le village est riche de « Centres d'apprentissage » (avant la lettre) où chaque garçon peut déterminer son choix selon ses goûts, ses aptitudes, sans pour autant avoir son C.A.P. Je ne critique pas ce fait, bien sûr, mais il n'assure pas un tour de main comme le fait la longue pratique. Il y avait aussi le choix libre, presque expérimenté du métier. Maintenant la machine a faussé la liberté du choix de chacun.

Parmi les galopins spectateurs, au premier rang, est mon frère Pierre. Le père Bijou, notre voisin, le connaît bien et l'admet. Un jour de grande curiosité, Pierre s'allonge sur l'arbre à dresser pour être exactement dans l'alignement du trait noir à suivre. Pierre admire sans mot dire la précision de chaque coup qui chaque fois, décolle l'écaille le long de l'arbre. Il ne se rend pas compte du danger de sa position car, si le père Bijou manque son

coup, que la trajectoire de la hache ne soit pas arrêtée par le décollement de l'écaille, la hache courait le risque de venir le frapper en pleine tête. Quand le père Bijou a découvert sa présence à un demi-mètre derrière lui, les bras lui en sont tombés et il a dû interrompre son travail. C'est du moins ce qu'il a dit à Papa qui fit comprendre « manu militari » à Pierre qu'il ne fallait plus jamais recommencer.

Pauvre père Bijou ! Sa maison n'est plus debout. Il aurait fallu la photographier pour la sauver et la garder fidèle à mes souvenirs, mieux qu'à travers les mots qui ne dessinent pas.

Le scieur de long-charron.

Tout se tient dans Verrières. Le moyen-âge avait la rue des Boucheries, des Poissonniers, des Tanneurs, Verrières a sa rue des artisans du bois. Ils se rapprochent parce que leurs métiers se marient, se complètent comme dans une usine où se pratique le travail à la chaîne.

Equarrisseurs, charpentiers, scieurs de long, menuisiers, sabotiers, tonneliers, tourneurs, sont faits pour vivre en compagnons d'une même corporation. Leur quartier est celui des grumes allongées devant les maisons. Leurs outils : scies, haches, rabots, chantent le même air. C'est « nous aimons tous le bois ». Ils ont même odeur, même regard rivé à l'arbre qu'ils évaluent, apprécient, à travers l'écorce. Ils savent le bois comme un maquignon sait la bête, à son poil, à son ossature, à sa taille, à son œil, à tout ce qui fixe le choix.

Eux, les hommes des bois et du bois, ils le savent, ils le devinent, dans toutes ses possibilités.

Voilà le charron. Le bois qu'il travaille est en général le hêtre. Il est chargé de toutes les parties bois des engins agraires : les tombereaux, les gambilles, les brancards, les roues de bois. Il fait et refait tout ce qui est bois d'outils. Il fabrique les brouettes. Ah ! les brouettes qui n'ont qu'une roue et qui roulent partout. C'est la voiture du pauvre, celle de la paysanne, celle de l'enfant, pour qui elle est un jeu. Chaque maisonnée a la (ou les) sienne(s). Elles sont tantôt légères pour rapporter les fagots du bois, l'herbe à lapins, les haricots en bottes, les betteraves et leurs feuilles pour les vaches, tout de suite. Le foin, la paille, la gerbe, les glanes, tout ce qui est encombrant et qu'on ne peut aisément porter en brassées. Le fumier de l'étable sue son purin jusqu'au gros tas devant la porte ou dans la cour, derrière la maison, vers le jardin. Les bouses ont petit à petit, colmaté le fond, les ridelles, les brancards d'une couche d'écailles brunes qui vont jusqu'à la poignée des deux limons. Le manche de fourche piqué dans le fumier de la litière souillée a pris même carapace : cuirasse des outils que la terre macule. L'autre brouette en bois plein, avec des ridelles qui s'enlèvent, sert à charrier carottes, pommes de terre, pommes. La brouette devient même charrette, voiture d'enfant. La mère y roule le petit jusqu'au champ où elle travaille. Car la brouette sert aussi bien à la femme qu'à l'homme. Celle-ci, la femme, part au champ quand elle a une heure de libre, l'après-midi. Dès que la terre est travaillée par la charrue et la herse, la paysanne de Verrières part s'occuper de sa chènevière, voisine du village. Elle emporte binette, rateau, plantoir, graines, plants... sur sa brouette. Les légumes poussent mieux dans les chenevières devenues jardins que dans l'enclos, derrière la maison. Là-bas, le soleil, l'air, la pluie sont libres. Pas d'ombre, pas de limites, pas d'abris : l'espace ! Le petiot qu'elle a emmené avec elle, est encore habillé en robe car les garçons portent robe jusqu'à deux ans environ ; c'est plus commode pour le pipi et le reste. Il joue avec ce qu'il trouve : terre, caillou, fleur, escargot. Il dort parfois aux creux d'une ornière sur un sac, dans une « hartine » s'il est encore petit. Ils reviennent tous deux, l'une poussant l'autre, heureux, calmes. L'enfant a les joues roses, il écoute, il regarde, il jase.

C'est l'heure de la traite. Elle ramène les outils, l'herbe à lapins, des pissenlits, si elle en trouve pour une bonne salade au lard. Que fait la femme des champs pendant toute la « vêprée » ? Elle trace les longs rayons pour semer les carottes, elle délimite les **héries** (petit parc) de pois, de haricots, aligne les trous où planter les pommes de terre, les patates, les **kartofes** (le mot vient du temps où, en 1870, les Prussiens apportant leur ravitaillement de Bavière, en avaient laissé aux paysans de l'Est, à Verrières surtout). La femme aménage le terrain en vue des choux, des choux-navets, des rutabagas, des **fèfes** (fèves). Il y a 80 ans, on mangeait beaucoup de fèves, longues légumineuses qui aiment la terre un peu forte, lourde. Ces gros haricots épaississent merveilleusement le bouillon de la soupe au lard. « Donner un pois pour une fève » c'est, au sens propre comme au sens figuré, ce que sait faire le paysan. Notre Jean-Baptiste Millet (1815-1875) a su reproduire de pareilles scènes champêtres dans toute leur sincérité et leur poésie. Le bourgeois ornait sa salle à manger d'une reproduction de l'Angélus, des Glaneuses ou de la Récolte des pommes de terre. Papa et Maman, les avaient achetés et fait encadrer en doré. Mais, malgré son génie, quelle différence à côté de la réalité magistrale que peint la nature à tous bouts de nos champs.

Le « Clos des Six Frères » à Pâques 1948.

Pierre avait sa petite brouette rouge. Il allait ramasser les crottes dans la grand rue, la nôtre, comme si celle-là, au moins, lui appartenait, lui qui n'avait pas de chevaux. Il en faisait un compost pour son petit jardin cultivé dans un coin de notre grand jardin à l'école. Donc la brouette occupe beaucoup de place dans la petite vie champêtre. On ne connaît pas la nécessité et l'utilité d'un tel outil si on ne le situe pas dans son « contexte ». D'ailleurs, le charron gagne une grosse part de son pain à la fabriquer. Elle occupe ses hivers, où il est difficile de travailler à l'extérieur. La fabrication des échelles et des brouettes sont sa sécurité, son revenu. Il en a toujours plusieurs en chantier. C'est aussi le charron qui, à la demande du charpentier son voisin, scie les poutres, les solives, les chevrons. Le couvreur demande des planches, des madriers. Il se fait donc scieur de long. D'habitude, ceux-ci travaillent en forêt, sur la coupe abattue. Lui, il échafaude sa scie au village. Son bois est essentiellement chêne pour les autres, frêne pour son propre compte.

Il dresse la **coulette** (qui s'appelle aussi la « bique ») qui sert à hisser la bille équarrie par le père Bijou. C'est un genre de trépied d'au moins deux à trois mètres de haut sur lequel s'arcboute un lourd et solide madrier. Son fils Jean et lui, le père (qui n'avait d'autre appellatif que « le charron ») hissent la pesante grume sur le trépied en la faisant glisser sur le madrier. Imaginez la force exceptionnelle pour arriver à grimper la bille au-dessus de leur tête puis pour la fixer solidement à l'aide d'une chaîne. Oui, une chaîne, pas une corde. Une cale de bois est glissée entre bille et madrier. Elle a pour but d'éviter tout balancement durant le sciage, une moitié du tronc se trouvant alors au-dessus du vide, en avant du trépied. Ainsi arrimé, l'échafaudage prend vie. La scie est bien tendue. Le charron monte sur le madrier et s'avance sur le bout de la grume au-dessus du vide. Son fils Jean est juste en dessous. Alors le père tire la scie vers le haut ; le fils la retire vers le bas. Attention, charron, garde ton équilibre car si tu tombes, la scie aux dents acérées te griffera au sang. Pense aussi à suivre les lignes que tu as tracées sur la grume. Le trait noir exige la justesse de vos mouvements, la coordination de vos corps et de vos cerveaux. En haut... en bas... une heure, deux heures, même geste, même position, la sciure dans les yeux, le grincement dans l'oreille, la scie qu'il faut démonter pour la retendre ou la **rafûter** (la repasser). Et ce n'est pas tout. Lorsque les traits de scie atteignent la moitié de la bille il faut la retourner. Lorsque la chaîne est enlevée, le charron et son fils font pivoter la bille et la tournent en sens inverse. A nouveau enchaînée, la grume est prête pour que la seconde moitié soit sciée à son tour. Vise bien, charron ! Les deux moitiés doivent se rejoindre au même coup de scie. La journée passe ainsi, acharnés au même travail, sans un mot inutile. Pas de cigarette ; on n'en a pas l'habitude à cette époque. Un canon pour marquer **« lu mitan do sciache »**, la soupe à l'angélus de midi, la vêprée à aller jusqu'au bout du travail et la nuit dans le creux de la couette. Demain on recommence parce que le Layotte, le charpentier, en a besoin pour la charpente d'une grange.

« C'est fatigant, dis-donc, ce métier ? — **Oh ! v'savez j'a n'vons l'habitute, si on n'lu fai-me qui que c'est qu'i l'fri et pu i faut maingier ; on n'nous paie me à rié faire ».** Ah ! vous savez, nous en avons l'habitude, si on ne le fait pas, qui le fera ? Et puis, il faut manger ; on ne nous paie pas à rien faire.

L'échelle fait partie du décor de la maison paysanne d'Argonne où on évite le plus souvent possible l'escalier. Debout, couchée, accrochée, elle est là, à la disposition... La plus longue est celle qui est pendue aux cornes de bois des colombages, sous l'auvent de la large maison. Le choix du bois pour faire une échelle est primordial. Quel qu'en soit son emploi, il la faut solide mais légère, facilement maniable et mobile. D'où la nécessité et la difficulté d'en justifier les matériaux. Pour les grandes, c'est le frêne ou le merisier quand ils sont encore en longs baliveaux bien droits, se faufilant vers la lumière comme un enfant qui pousse trop vite. Il faut deux montants semblables, deux arbres quasi jumeaux de taille et d'essence. Alors le charron, M. Jacquot, passe consigne aux bûcherons pour avoir tout un choix de ces longs fûts solides, droits, mais assez souples. Ces perches sont là, couchées sur le sol de l'auvent qui les abrite, ou dans la grange, par terre. On les décortique à la plane. Mesurés exactement, couchés ensemble sur les établis voisins, on les plane encore, on les rabote, on les marque aux endroits des échelons, les **bouzons.** Pas un centimètre en plus ou en moins. L'exactitude assure l'équilibre. Avec la chignole à main, on perfore les montants puis on ajuste les échelons, eux-mêmes filetés à la main. Pas de machines, un tri minutieux du fil du bois. Finie, éprouvée, la grande échelle s'en va sur l'épaule du charron et celle de son fils. Elle fléchit, souple, à la cadence de la marche.

Pourquoi tant d'échelles, des grandes à 33 bouzons (Papé Eugène, le père de mon mari en avait une), légères malgré leur hauteur ; des moyennes, des petites, des mignonnes pour ramasser les œufs du poulailler. Les grandes vont jusqu'aux toitures qu'il faut réviser car la tuile romaine glisse. Elles servent à cueillir les cerises, à gauler les noix, à accrocher les haricots sous l'auvent où on déniche les « potés » des moineaux. Les moyennes vont au silo, à la grange à foin, à paille. Celles-là, il les faut plus trapues, plus charpentées car l'homme et sa charge éprouvent sa résistance. Les petites remplacent les escaliers et les mignonnes sont celles des volailles qui grimpent échelon par échelon jusqu'au perchoir.

Voilà justement le père Layotte qui vient voir où ça en est de sa grume à scier. Le père Layotte a sa grange auprès de l'école. Elle est pleine de madriers, de poutres, de bois d'œuvre entreposés. Des échelles longues, longues mais maniables, sont là, étendues au pied du mur, en longueur. Des perches robustes bien droites servent à étayer le jeu de

**Pierre
et sa brouette rouge
en 1903**

construction qu'est la charpente. Le Layotte a vécu perché, soit sur les échelles, soit sur la charpente qui monte jusqu'au faîte de la tuile romaine, car c'est aussi un couvreur. Il cheville tout en bois. Il assemble à l'avance. Pas question de plan : des mesures, les arbres se débitent au fur et à mesure des nécessités de l'œuvre. Pas d'étude préalable. On construit au sol tout le panneau, tout le pignon. Le bois est coupé, assemblé à la demande, les tenons, les mortaises creusées à la bisaiguë au fur et à mesure que la charpente s'élabore. De légers coups de ciseau repèrent les assemblages pour le montage final. Quand tout, absolument tout, est préparé, on commence seulement le montage qu'on met en place, véritable jeu de construction où, par miracle tout coïncide parfaitement.

Histoire d'une maison.

Il y a souvent dans le village une maison en construction. Rien de comparable à ce qu'on voit sur le chantier d'un maçon aujourd'hui. Pas de machines, pas de bétonneuses, pas de sacs de ciment, pas de briques creuses ; des briques pleines à la rigueur. S'il y en a, elles sont fabriquées avec la terre argileuse de la région, cuites dans des tuileries et briqueteries nombreuses en Argonne. Luc à la grèverie à Sainte-Menehould, la briqueterie du Souniat, la briqueterie de la Haute-Maison, la briqueterie de Lamotte, celle de La-Neuville-au-Pont. Les seuls matériaux sont donc, ces briques s'il y en a, le bois et le torchis, amalgamme de chaux, de poils, de crins, de débris de déteillage du chanvre, de menue-paille et de terre glaise, le tout pétri à la pelle avec patience, opiniâtreté comme une ménagère qui malaxe les produits d'une patisserie géante. Le bois est là : poutres, solives, lattes taillées, fendues à la main, à la hache, à la scie, à la serpe. L'artisan charrie son matériel tout à la brouette. Ses compagnons sont là, le cœur à l'ouvrage.

On creuse à la pioche une large « cave », à même la **gaize** et la glaise brune et lourde. (Notre maison, à la routière, est creusée dans la pierre morte recouverte de mortier). Les déblais sont rejetés à la pelle et enlevés au tombereau pour empierrer, niveler un des chemins vicinaux à entretenir. La cave est souvent voûtée avec soupiraux sur rue pour y rentrer les betteraves. Elle est profonde de quatre mètres. Jamais plus, jamais moins.

Plus ! l'eau des sources souterraines « résurge » en hiver ou aux pluies. Moins ! elle ne garderait pas en permanence ses 10° qui assurent la conservation parfaite des légumes ou du cidre. Le maçon en bâtit les soubassements en pierre dite morte, gros blocs qu'il va chercher à la carrière du pays. Cette pierre ne s'abîme pas si elle ne change pas de température ni d'humidité. Il en voûte le haut avec de gros moellons de cette pierre brute. Puis, il creuse une tranchée pour les soubassements des murs extérieurs. Il voit grand parce qu'au pays on peut s'étaler sans tenir compte du prix du mètre carré. Aux quatre coins, il maçonne quatre énormes pierres de Lunéville dite pierre de taille. Ce sont des « corbeaux » ou des « dés ». Ces dés sont souvent creusés pour y enfoncer le bas des poutres maîtresses. Du ciment très dur, très spécial est coulé dans les interstices laissés. La pierre morte de la carrière est gélive et ne résiste pas à l'extérieur. Mais elle tient bon à l'intérieur. Puis on dresse sur ces pierres les quatre gros poteaux d'angle. Ces poteaux sont haubannés, étayés pour être et rester bien d'aplomb. On pose deux autres « dés » au milieu des deux côtés opposés pour supporter les poteaux qui vont du sol au faîtage. En général, le faîtage est posé parallèlement à la rue pour pouvoir y ménager portes et fenêtres côté cour et côté rue. Ensuite on dresse, toujours de la même façon, autant de poteaux qu'il en faut (façade et cour) pour utiliser au maximum la longueur des poutres horizontales. Chaque poutre était assemblée ainsi. On pose les entretoises intermédiaires retenues par tenons et mortaises, les chevilles, enfermées comme des pointes de bigorne sur les poteaux d'extrémité ou intermédiaires. Ces petites entretoises sont espacées d'environ 60 cm, réservant portes et fenêtres selon la convenance des **ajets** (agencement de la construction). Enfin entre les entretoises, on cale des éclats en pratiquant des encoches dans le gros bois d'œuvre pour y coincer de petites lattes dans le but de maintenir le torchis en place. Au fur et à mesure que les pièces s'assemblent et tiennent, on retire les cordes qui, initialement maintiennent l'édifice. Toute la charpente, toutes les poutres, les colombages, (ce qui est en bois), est de chêne dur, sec, serré comme du fer. Elles résistent au vent, au temps, aux gouttières, aux tarets, aux charges de foin, de paille, de grain. Elles n'**élottent** pas (ne se disloquent pas). Quand la maison vieillit, elle « part du torchis », si on ne l'entretient pas assez. Il est vulnérable, étant vite défoncé par les chocs, les bêtes, ou ramolli par les pluies. Ce n'est en somme qu'un colmatage entre les bois d'œuvre. Alors, si le torchis tombe, la pauvre maison montre ses os, ses plaies qui s'élargissent. Mais l'ensemble reste debout comme un squelette, sans se disloquer. Si on rebouche les interstices, les entretoises, elle revit et repart pour un bail nouveau. Ah ! ces maisons, comme elles sont fidèles, douillettes en hiver, fraîches en été. Les bruits s'y étouffent de la cave au grenier. La cave voûtée, basse, emmurée à même la « pierre morte » respire, soupire par un **soupirau** bourré de paille en hiver pour garder les 10° requis pour une cave bien faite. Le cidre y mûrit doucement ; la pomme de terre n'y germe qu'en avril pour retourner à la terre ; les betteraves y font l'année, aussi bien qu'en silo ; les carottes y gardent leur sève et leur goût. Tous les légumes mis en réserve, obéissent au cycle naturel de la végétation en une gestation calme et saine. Aux crochets pris dans la voûte on suspend un garde-manger, ancêtre du réfrigérateur, moins efficace quand même ! Mais les mouches n'ont pas le droit de souiller cette nourriture enfermée.

De la cave à la faîtière, les maisons forment un tout harmonieux et pratique, digne d'une œuvre de la nature comme l'est un arbre, de ses racines à la cime. Elles sont vastes, basses, épaisses d'allure. Pas d'étage si ce ne sont les fenils, les greniers. Le foin, la paille, le torchis les calorifugent. Elles passent de génération en génération et s'imprègnent d'un esprit de famille où le changement des « ajets » devient presque un sacrilège. Les anciens s'en sont contentés. Pourquoi pas nous ?

On comptait autrefois la population d'un village par le nombre de feux et l'impôt y était perçu en fonction du nombre de ses foyers. C'est pourquoi je tiens à insister sur la construction de ces foyers. Les détails, la manière de construire sont authentiques et, je dirai, scientifiques. Ils ont été relevés par mon frère Pierre. Il les a vu construire. Il en a relevé le procédé. Si seulement ces quelques pages pouvaient être retenues par des amateurs de vieilles maisons de chez nous ! Les restaurer est un appel à la raison, à l'économie, à la facilité de vivre. Il en existe encore à Verrières. Mais dépêchez-vous !

Aussi c'est une vraie fête, une consécration païenne quasi, le jour où on met le bouquet à la cheminée qui va servir. Le plus jeune de l'équipe des maçons, leste comme un écureuil, grimpe à la haute échelle flexible, excité par tous les compagnons d'en bas. Il tient haut le bouquet, grimpe la rampe des tuiles romaines bien emboîtées qui couvre le toit en pente douce et étalée. Il empoigne la cheminée, la fleurit. On crie d'en bas. Le grimpeur redescend, souvent en se laissant glisser, les jambes cintrées aux deux montants de l'échelle, les mains s'y tenant juste pour guider la descente. Toujours un peu d'excès dans les prouesses paysannes, pour montrer force, adresse.

Puis on pend la crémaillère. Quelle fête, mes amis. Quelle bombance ! Le cochon est tué. Ironie du sort. Lui, on le tue pour baptiser la naissance d'une maison. Le boudin est prêt, la « cochonnée » rissole dans la cocotte de fonte à pattes, posée sur la braise.

La brioche monte, dans le four ; la tarte se dore. La lourde table de chêne est prête, amenée et faite par le Ramiche, menuisier, qui en inaugure toujours la première tablée réunie autour. Les convives de la famille et de l'équipe du Layotte, le charpentier qui travaille avec le maçon et ses ouvriers, le maître de la maison, sa femme, ses enfants, les Pépé-Mémé, la tante, le parrain, les proches amis. Ils sont là, prêts je vous assure !

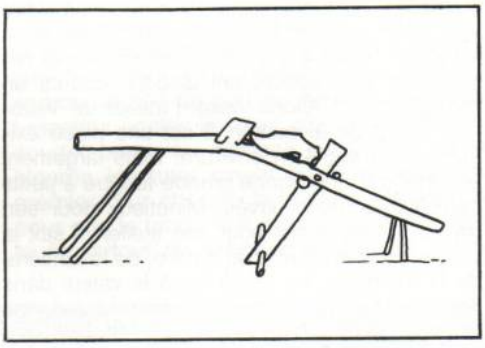
On se met à table (se mettre à table quelle éloquente expression). On bâfre, on ripaille joyeusement en racontant des prouesses, des tours de force tel celui qui ayant voulu montrer la puissance de ses muscles, promet de casser un soliveau sur son genou. Il tente le pari et casse net sa jambe (histoire connue d'ailleurs). Et de rire et de boire... le cidre, le vin de circonstance, la goutte. L'âtre neuf fait ses preuves. Il rayonne comme un petit soleil ; la taque, la plaque de cheminée encore vierge de suie, expose sa couronne fleurdelysée aux chaudes caresses de la flamme. On fume la pipe de l'amitié, content de soi et des autres, ayant accompli l'œuvre bouleversante d'un toit nouveau, un foyer, un « feu » de plus au village. Ces maisons, faites ou restaurées par une équipe stable, habituée à travailler ensemble, confèrent au pays un caractère, un style qui le différencie du style des villages voisins.

Le vieux Layotte s'ingénie à avoir son cachet personnel par l'assemblage des poutres, par l'audace des auvents, par le dessin géométrique des colombages. Les villages d'Argonne ont (avaient hélas !) un air de famille, mais le génie créateur de ses artisans remédie à la monotonie du bois et du torchis par la recherche dans la disposition des charpentes des poutres. Le colombage est la signature de l'artisan. J'ai vu un magnifique « claustra » tout de fines entretoises, poutres, chevillées, un véritable chef-d'œuvre d'assemblage. Et ce « claustra » se répétait dans deux villages voisins, marque de fabrique de simples artisans de village. Mais quels as !

Le sabotier.

Il y avait six ou sept sabotiers à Verrières quand, en 1901 nous y sommes arrivés. Chacun avait son tas de bouleau devant son perron. Je me souviens du Civet (surnom donné à cause de la spécialité de son restaurant). Il avait sa saboterie derrière les Gaty, ses voisins qui, eux, étaient tourneurs au moulin. Plus loin, le Victorien Carré, seul homme qui parlait un français pur. Le père Lamouche restait sur la place, presque en face du Bot d'Or ainsi que le Grand Carré (ne pas confondre les deux). A la Perrière, rue du haut du village travaillait le père Caman, le seul homme que j'aie connu portant encore des petits anneaux d'or aux oreilles. Le père Buirette habitait la rue de Bourgogne (route de Villers en Argonne). Cette énumération dit combien le sabot tenait de place à cette époque. Pas d'usine, mais des artisans dispersés dans le village, ne se copiant pas, ne se jalousant pas, et vendant, tous, leur produit, très humblement, pour en vivre et non s'y enrichir.

Allons voir le Victorien Carré. En premier lieu, les bouleaux sont débités en rondelles d'une quarantaine de centimètres de long avec une grande scie à deux. C'est souvent sa femme qui tire l'autre bout de la scie. Ils sont là, tous les deux à scier devant leur maison, sur le perron. Les gros morceaux, près de la souche sont fendus en quatre, les moyens en deux seulement et les petits restent entiers. A la brouette, on rentre les rondins à la saboterie : l'atelier. Sur un billot, avec une hachette coupant comme la guillotine, les blocs sont formés presque en parallèlépipèdes avec seulement les angles arrondis sur la longueur. Ensuite commence le véritable travail d'artiste, ce mot s'appliquant bien à l'artisan d'autrefois. Sur une sorte d'établi, le Victorien s'assoit à cheval. Le morceau de bois simplement équarri butte sur une cale mobile et règlable suivant la longueur du sabot tandis que l'autre extrémité est maintenue par une traverse articulée, commandée avec les pieds. Avec une merveilleuse dextérité, des outils tout à fait spécialisés, tranchant parfaitement, il façonne d'abord grossièrement l'extérieur du sabot. Dans ce travail la plane joue un rôle important. Il coupe le bois, du fil voulu, pour éviter tout éclat. Tout éclat maladroit condamne l'ébauche au rebut et le bois coûte cher ! Demi-tour pour aborder le talon. La petite scie intervient pour aborder le gros œuvre, puis les gouges de toutes formes creusent. Le bouleau fraîchement abattu se travaille bien et devient très dur après dessication. C'est pourquoi les morceaux trop secs sont mis à renfler dans un baquet.



Le creux du sabot prend forme. Aucune mesure. L'œil. L'habitude. Quelle maîtrise ! Il est terminé en moins d'une heure. Il est poli avec un morceau de verre. Puis l'artisan revient au finissage extérieur. Avec la même dextérité, en palpant fréquemment pour se rendre compte de la régularité de l'épaisseur. Enfin, c'est la semelle, un jeu, pour finir. Récapitulons : hachette, scie, gouge, ciseau, un rondin de bouleau, une heure de travail et un sabot, à la fin. Mais le plus difficile reste à faire, l'autre... le sabot jumeau, parfaitement symétrique y compris les petites astuces et secrets professionnels pour que le sabot ne blesse pas à la cambrure, au talon, à l'orteil, même pied nu. Souvent, l'acheteur prend une pointure en trop afin de laisser un peu de place pour la paille ou les kroumirs qui tiennent les pieds au chaud.

Le progrès aidant, le sabotier supprima le rebord du dessus et le remplaça par une bande de cuir de quelques centimètres de large, ce qui diminua la difficulté du travail tout en augmentant la souplesse du fameux rebord qui blessait souvent le pied. Puis ce dessus fut retiré et remplacé par un cuir cloué comme un couvercle. Seule, la semelle resta, en bois, semelle très simple, à faire à la toupie, le

dessus de la galoche pouvant se déclouer pour être à nouveau utilisé sur des semelles neuves. Sabots et galoches ? Disparus ! Les sabotiers aussi ! Voilà comment meurt un métier.

Comprenez-vous pourquoi le sabot de Noël avait tant d'importance. On l'achetait quelques jours avant et, auprès de l'âtre, on l'emplissait d'un « gomichon » aux pommes, d'une paire de chaussettes tricotées à la veillée. On y ajoutait quelques sous ou piécettes, une orange. C'est à peu près tout. Mais, le Père Noël, la cheminée, le rêve. Quand on a peu, un rien satisfait.

Les autres paysans du village, même les autres sabotiers n'étaient pas comme lui. Ils ne se rendaient pas compte de leur ignorance et n'en souffraient pas. Ordre, sobriété, économie, croyance religieuse, noblesse d'âme, élevant le cœur loin de la mesquinerie de clocher. Tel était Victorien qui ignorait toutes les bassesses. Tous, les bons et les mauvais sabotiers ont disparu peu avant la guerre de 1914. La concurrence des prix de l'industrie mécanique a donné le coup de grâce à tous ces artisanats de village. Pensez ! Les ouvriers étaient payés à la pièce, du moins à Verrières. Ils travaillaient 10 à 12 heures par jour pour gagner de quoi vivre, sans plus. Victorien faisait 4 à 5 douzaines de sabots par semaine. Les sabots ont disparu. Est-ce un réel progrès ? Allons visiter l'atelier de Victorien avant de le quitter. C'est une pièce exiguë, (4 m sur 4 m environ), mais largement éclairée par une bonne grande fenêtre à petits carreaux, souvent lavés. Minutieux pour son travail, il l'est aussi pour son atelier. Il sait la valeur de la propreté, de l'ordre, de la lumière, de la méthode. La clarté, voilà la valeur dans l'optique du travail, dans la minutie qui donne la réussite. La lumière à cette époque, est surtout assurée par le soleil, la lumière du jour ; « Il fait jour ». Il n'en faut pas perdre une miette. La chandelle puis, ensuite, la bougie coûte cher, lumière tremblotante qui risque d'incendier les copeaux. Victorien mesure sa journée à l'aune du soleil.

La Chandeleur a sa vérité car c'est le moment où les jours rallongent. Alors, le Victorien, comme le coq, se lève avec le soleil. La boutique reflète son caractère. Ordre, entretien, respect de l'outil, de la matière ; aucun gaspillage. Entrer dans sa boutique c'est entrer dans son artisanat, dans son art, dans son cœur. Car il aime son métier. Admirons la panoplie des outils toujours à leur place, que la main trouve sans chercher, sans voir, tant leur place est précise, sans perdre de temps au moment exact où il est nécessaire. J'ai trouvé tout cet outillage dans un dessin des outils de l'époque (p. 362, N° 26-27 Comité du Folklore champenois) Maurice Lequerme, La Crame, me parlait en 1974 d'un « coutre » (merlin) qui servait à fendre le rondin du début sur un billot. On teignait, on fumait le bois brut du sabot façonné, fini, en brûlant dans la cheminée des brassées de **chariole, fouirole** (mercuriale) dont la fumée goudronnait le bois d'une substance qui rendait le bois imputrescible. Il fallait préalablement frotter le bois avec du fromage blanc pour que la fumée âcre et collante colore le bois et l'empêche de prendre l'eau. A la fin, vers 1910, Victorien peignait ses sabots en noir. Sa peinture était un peu comme un vernis.

J'ai appris dans ma jeunesse, et ensuite à mes élèves, cette chansonnette. Je crois qu'elle avait été retrouvée par Maurice Bouchor.

« Sabots de frêne, taillés chez nous,
Ils m'ont trouvé quatorze sous
Le roi peut bien se chausser en veau
Moi, je préfère mes durs sabots.

Mes pieds nus, quand ils sont dedans
Y sont à l'aise et frétillants.
J'aimerais mieux marcher dans l'eau
Que de quitter mes durs sabots ».

N'oublions pas que Jeanne la Lorraine portait sabots. Pierre, curieux, fréquentait tout le monde au village. Toutes les portes lui étaient ouvertes car il ne perturbait pas le travail, regardait, s'enrichissait d'un savoir qui lui resta toute sa vie et en fit un ingénieur averti. En 1900, le sabotier de Verrières vivait au village. Mais le Victorien Carré lui racontait que dans sa jeunesse (1840-1912) certains vivaient dans des huttes **da l'bou** (dans les bois). Ils construisaient leurs huttes avec des pieux enfoncés en terre, reliés entre eux par des rondins écorcés et abrités avec des planches clouées. Une cheminée centrale d'un feu de bois brûlant entre deux grosses pierres, un tuyau, devait chauffer, éclairer, cuire et enfumer les habitants. Une paillasse de fougères sur un chalit, un duvet fait avec des plumes de canard, une couette ; et voilà ! La lumière entrait par une toile huilée translucide. C'est la porte surtout qui servait de fenêtre. On travaillait le plus souvent sous un auvent, en appentis. La soupe au lard, au chou, aux fèves, aux pommes de terre, cuisait dans de gros chaudrons de fonte à trois pattes, si hauts qu'on allumait le feu dessous. Les sabotiers de jadis se louaient à la saison des foins et de la moisson. Le repos saisonnier venu, ils travaillaient aux sabots. Il leur fallait des sous pour acheter leur bois d'œuvre. Alors parfois, narguant chiens de garde et coups de fusil, ils allaient nuitamment couper **lu bou d'lune** (le bois de lune). Ils graissaient les roues de leurs brouettes, les entouraient de chiffons comme les braconniers. Parfois, ils préféraient la perche, le baliveau porté à deux sur leurs épaules. En 1901, quand nous sommes arrivés, était finie cette rapine qui se pratiquait à peu près de la même façon dans tous les villages forestiers d'Argonne (pour les allumettes, les piquets de parc, etc.). Victorien, lui, achetait son bois. Plus le tas est gros devant la porte, plus ça prouve que la clientèle est nombreuse. Brave Victorien qui parlait français, un français lent, onctueux, châtié, fierté d'un villageois possédant deux langues : celle du village, rude, patoisante, gutturale, limitant son aire de compréhension au seul village (d'ici = **du d'tou là**) comme si c'était un privilège, une noblesse de n'être compris que par ceux qui sont natifs du terroir. Le français, il l'avait appris dans les livres, seul, comme on apprend des mots dans des dictionnaires, dans les

lexiques explicatifs en bas de la page du livre quand on lit. Il avait dû aussi fréquenter les prêtres. Quand il parlait, il semblait s'exprimer en soutane, mais ce n'était ni dérisoire ni pédant. C'était bien un peu comme pour Papa.

Pourquoi tant de sabotiers pour un village de 450 habitants environ en 1908-1910. En ce temps là, le sabot constituait la chaussure par excellence. D'abord bon marché, coûtant 16 à 18 sous la paire, le sabot était commode, chaud surtout l'hiver, repoussant le froid, l'humidité qui imprègne le cuir. Il était chaussure d'hiver, celle du travail journalier dans la maison, dans l'écurie, dans la cour, domaine du fumier, du purin, des bêtes. On ne mettait de souliers que pour les travaux des champs, de la forêt. Il rythmait la marche de l'homme lourd, de la paysanne vaquant à l'écurie, à la chambre à four et autour de la cheminée dans la cuisine. Voilà l'enfant courant à l'école, ou filant, à Planasse où la prairie **losée** (inondée) est devenue une superbe patinoire. Le sabot battait le rappel de la vie comme il scandait la marche des va-nu-pieds sur les champs de bataille de Valmy. En Champagne on danse la soyote en claquant des mains et des sabots. Ça vaut bien la batterie des orchestres amateurs d'aujourd'hui !

Les chaînes. Le maréchal, encore.

Charles Gilet, le **marchau**, a une grosse commande de chaînes. L'hiver approche, le travail des champs se calme ? Les charretiers se préparent à retourner en forêt pour chercher les grumes. Il leur faut des chaînes.

La corde a une rivale : la chaîne. Elle a la résistance du fer et presque la souplesse du cordage mais elle est lourde. Le marchau en fabrique à la demande. Il forge plusieurs modèles : chaînes à mailles double-torsade, chaînes à mailles longues, chaînes à mailles tortes. Leur grosseur, leur longueur diffèrent selon l'usage : de la chaîne de chien de garde, de veau, de cheval, de vache, de trait, à la chaîne énorme de « défortage » d'arbres abattus. **« Marchau, noute chié s'a sauvé la nuti pou couri lu sanguié. J'vourou bié quu vu m'faisiez eune chaîne qui n'pouri cassier. Ve voulez bié ? — Mi, ju n'sume bijoutier pou faire des piotes chaînes ; j'li fri do solîtes qui n'pouri cassier, j'v'assure ».** Maréchal, notre chien s'est sauvé la nuit pour courir le sanglier. Je voudrais bien que vous me fassiez une chaîne qu'il ne pourra casser. Vous voulez bien ? — Moi, je ne suis pas bijoutier pour faire de petites chaînes. Je vous en ferai une solide qu'il ne pourra pas casser, je vous assure ». Pour le marchau, c'est une amusette qui ne convient pas à ses gros doigts, à ses tenailles, au bec de sa bigorne. Mais ses mains savent tout faire et sa force sait se plier aux exigences du fer, du plus souple au plus rigide. Son travail n'est pas un « travail à la chaîne » qui enchaîne l'ouvrier d'usine au geste quasi machinal et impersonnel.

D'un rouleau de gros fil de fer, il sectionne à la pince coupante un morceau de 8 cm ; il le chauffe à sa forge au rouge et le façonne, le courbe, le plie un peu sur lui-même en deux branches égales aplaties aux extrémités qu'il soude, brase au marteau sur le bec de sa bigorne. Un autre anneau qu'on passe dans le premier. Sur chacun, la brasure est arrondie pour que le travail soit propre et sans danger, le fil partout du même diamètre. La chaîne

L'Argonne et la rivière Aisne. Pierre et Jeanne en 1914.

s'allonge, pend. Presque un kilo. Faire les anneaux d'attache au collier et Dick ne pourra plus filer sans permission. C'est tant du kilo.

Il gagnait 20, 30 sous par jour à ce moment là. C'est pour ça que les chaînes à chien ce n'est pas du travail rentable pour un maître comme lui. Mais, au village, ce n'est pas possible de dire non à un client. Demain, il fera des chaînes de traits de charrue, des tourillons, des clavettes.

Les chaînes, il en faut de ces chaînes, sérieuses, laborieuses, menacées, tiraillées par les bêtes qui les distordent, par les hommes qui les usent ou les laissent rouiller ! Sylvain en forgeait pour réduire les animaux de la ferme à l'esclavage obligatoire. « Tire, tire tant que tu peux, tu n'iras pas au pré tant que le maître ne l'aura pas décidé, après la traite du matin. Et vous, chevaux, vous connaissez le bruit des chaînes qui usent vos flancs durant les labours profonds de la terre lourde. Le mors qu'a forgé Sylvain vous scie la bouche à droite, à gauche. Vous obéissez à l'oreille plus qu'à la trique. Faut-il qu'il soit diabolique ce Sylvain pour savoir que vos dents, chevaux, sont écartées juste pour y mettre le mors qu'on fixe à la chaîne qui meurtrit. Vous, chevaux, vous ne dites jamais rien de vos souffrances. Est-ce par esprit de servitude ou par esprit de collaboration avec ce maître qui vous maltraite parfois, mais qui vous nourrit, vous abrite, vous lie à lui par les liens de la soumission ?

Et ces lourdes chaînes à maillons énormes qui vont lier le fût des chênes de la forêt à la **gambille** qui les trinqueballe ! Pesantes, bruyantes, chaînes pour titans abattus, pour forçat d'un bagne de géants. Sylvain les forge avec amour, avec soin, avec art, car de son travail dépend la victoire du charretier emprisonnant les maîtres de la forêt pour les ramener à l'atelier de l'homme qui va les scier, les découper comme un boucher. Vulcain d'apocalypse aimant le bruit d'enfer du métal qui cède au marteau sur l'enclume sonore, voilà ce qu'était le **marchau** de Verrières, travaillant dans l'antre obscur de sa forge qu'éclairait le rougeoiement du feu. C'est là que le village s'armait pour la lutte contre ou avec la terre, avec la forêt, pour la vie.

Le cordier.

On a toujours besoin de transmettre force et mouvement par des ficelles, des cordes, des courroies, des chaînes. L'artisan doit donc fabriquer ces organes de transmission avec la matière disponible ; soit fer pour la maréchal, soit chanvre pour le cordier. Or, le chanvre est une plante adaptée aux besoins et aux terrains de l'Argonne. Pourtant, il n'y a pas de cordier à Verrières. Il faut s'approvisionner en cordages à Sainte-Menehould. (Un des membres de la famille de mon mari habitant Sainte-Menehould, s'appelait Cordier. Sans doute y avait-il un de ses ancêtres exerçant ce métier). Jusqu'à la guerre de 1914, le cordier de Sainte-Menehould travailla pour les villages environnants. Il était installé en haut de l'avenue Kellerman, à droite, en allant vers Châlons-sur-Marne. A cet endroit, la route, plate, droite, large, est limitée par un haut talus qui laisse à sa base une bande de terre, un genre de trottoir de 6 à 7 m de large sur 40 à 50 m de long, juste à la sortie de la ville. C'est là qu'il aménage son chantier. Pas bête comme emplacement. D'abord, les acheteurs, venus par la route, n'ont pas besoin d'entrer en ville pour s'approvisionner de cordages ; d'où la facilité de s'accorder, de traiter sur place, sans craindre le brouhaha de la ville et la malice tentatrice des magasins et des auberges. Mais surtout, il y a de la place. Car il travaille en plein vent, son chantier étant trop long pour tenir en ville. Pensez, il faut 5 à 6 m de large sur 40 à 50 m de long. A l'entrée, vers Menou, il a sa baraque en planches avec un étage qui fait comme un pigeonnier. On y accède de l'intérieur par une échelle qui aboutit à une trappe ménagée dans le plancher supérieur. Dans sa cabane il entrepose sa réserve de chanvre, de cordes faites et tous ses outils. C'est là aussi qu'il traite ses affaires. On lui commande, on choisit, on donne les instructions pour que le cordage soit fait selon les besoins précis, tant en longueur qu'en diamètre, en solidité. On arrose la commande ou l'achat, d'un verre de cidre ou de vin, trinqué à la bonne franquette sur une table toute modeste, dans un coin de l'atelier. Le cordier n'aime pas trop ces interminables **mâneries** paysannes qui n'en finissent pas... Et on discute, et on soupèse, on hésite sur les prix, le travail. Mais pourtant, il faut écouter les exigences, les hésitations, tout en bricolant à un travail resté en souffrance à l'intérieur de la baraque. Le cordier n'aime pas rester les mains inertes, des grosses mains velues au pouce aplati par le travail de fileur de chanvre. Large, court, toujours debout, les pieds au sec dans ses sabots, il aime son travail en sa rusticité, sa rudesse, sa monotonie. Il travaille seul et ne s'en plaint pas. « Comme ça, on ne dit pas de bêtises et la femme vous laisse tranquille ». Son travail consiste d'abord à faire son caret : fil de chanvre tortillé servant à faire ses cordages dont c'est l'élément premier. Il le fabrique au moyen d'un rouet à plusieurs broches dit touret, sorte de dévidoir et de ratelier placé de distance en distance pour soutenir son fil à mesure qu'il se forme. C'est le filage. L'ouvrier porte à la ceinture un paquet de chanvre, il marche à reculons et lâche peu à peu une petite quantité de brins de chanvre qui se tortillent en formant des fils au mouvement continu du rouet du touret. Puis c'est le commettage qui consiste à disposer sur des supports isolés et mobiles des tourets de fils de caret. Le commettage sert donc à réunir des fils de caret et à les tordre pour en former des torons, puis à réunir ceux-ci et à les tordre dans le sens opposé pour en former différentes sortes de cordes car tous les fils aboutissaient à un chariot arrangé de manière qu'en roulant, les tourets se dévident et les fils se torsadent. Ces cordages sont souvent faits à la demande. Le cordier fait, soit des longes de vaches assez fines mais solides, de 2 à 3 m pour attacher les bêtes à l'étable suivant l'usage. Il faut des cordeaux pour diriger l'attelage à la charrue, ce qui nécessite des « dia à hue ho ». Souvent le che-

val obéit aux ordres des mots plus vite qu'aux ordres du cordeau. Il faut de longues cordes, des câbles plutôt pour monter au grenier, à l'aide de la poulie, des sacs de blé et d'avoine. Il faut un cordage pour brèler les voitures de foin de retour au fenil. Partout dans les fermes, chez les paysans, pendent des cordes à des crochets de bois cloués aux poutres, aux solives des granges. Pensez que les « cabres » étaient utilisées par les maçons pour lier ensemble les perches de leurs échafaudages. Les meuniers montaient leurs sacs au grenier par des poulies. Le cordier était artisan de haute catégorie et de grande conscience professionnelle. Les cloches de l'église lui devaient l'allégresse de leur carillon. De leur solidité dépendait la sécurité dans maints travaux, sans compter les câbles dans la marine et dans la voilure des bateaux.

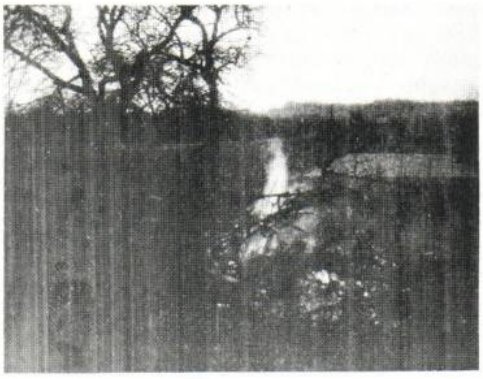
Le bourrelier.

Le bourrelier manque à Verrières. C'est le cordier de Menou qui refait les vieux harnais, les colliers, les traits, tout ce qui est harnachement. On va aussi chez lui déposer selles, colliers, œillères, sous-ventrières. Il met des rivets, recoud, bourre avec des déchets de chanvre peigné (et qu'on appelle justement « bourre »), laissés aux dents des peignes en frisons embourrés. Il fait aussi des fouets qui claquent comme des cartouches, des cravaches, en somme tout ce qui habille le cheval pour le travail. Celui de Sainte-Menehould s'appelait le père Gamin et habitait dans la rue Florion. C'est lui qui a fait avec la peau d'un veau élevé chez les parents de Hugues, mon mari, sa serviette d'écolier. Le veau s'appelait Rambluzin, du nom d'un pays de l'Argonne, près de Souilly, dans la Meuse.

L'horloger.

C'est le Grand Loret qui soignait les horloges du village. Grand escogriffe, grand échassier du Haut de la Perrière, il vivait là, en vieux garçon. Il y avait en lui, une réelle distinction, une originalité qui l'éloignait de la lourde paysannerie. Il avait voyagé en Savoie pour y apprendre l'horlogerie. Pour lui, avoir séjourné au pays des montres c'était en avoir assimilé les secrets, les organismes. Qu'en savait-il ? Juste le nécessaire pour que, un coup de chance, ça remarche. Il huilait, **harloquait** (secouait), bricolait, trouvait même des pièces en trop qu'il disait inutiles. En effet, ça remarchait parfois car ces **bés rloches** (belles horloges) sont increvables si on leur asticote les rouages.

C'est lui qui empaillait les trophées de chasse que les chasseurs veinards voulaient honorer. Papa lui a fait empailler une immense buse d'Argonne ainsi que deux martins-pêcheurs colorés comme des papillons et très difficiles à tuer car ils volent comme l'éclair. Il était aussi **buif** (cordonnier) à ses heures. Lui, ne refaisait que les vieilles savates, les gros sabots sous lesquels il clouait de gros clous à tête, des montants de vieux houseaux, guêtres courtes que les charretiers portent pour se protéger les mollets. En somme, le Grand Loret était universel et im-



Une bouire (feu) dans la Pommeraie.

prévu dans ses talents. Il était tout parce qu'il se croyait capable de tout. Le nom de cordonnier revenait de droit à un « monsieur » Loret qui avait le mérite d'un vrai artisan de la chaussure, la faisant sur mesure et la raccommodant. Lui, c'était le calme, le sage, le silencieux, qui ne bouge pas de son atelier, tandis que le Grand Loret était l'illuminé, le touche-à-tout, le je sais tout, avec un peu de mystère autour. Pierre adorait aller chez lui où tout un arsenal de choses hétéroclites encombrait la pièce où il travaillait : têtes de chamois empaillées, têtes de brochet séchées et clouées sur une planche. Brave garçon qui avait toujours des récits merveilleux à raconter lesquels naissaient souvent de son imagination.

Les bûcherons.

Que voulez-vous que l'homme fasse à Verrières sinon être cultivateur ou bûcheron ?

Cultivateur, c'est celui qui a des terres qu'il cultive, des prés qu'il fauche pour faire le foin de ses bêtes, et une maison, à lui, venant souvent de la famille. C'est donc un propriétaire. S'il va **au bou**, c'est pour son usage personnel, son chauffage, ou pour gagner de l'argent à sortir le bois de la forêt car il a bœufs, chevaux et **gambille** et ses équipages peuvent travailler et rapporter en morte saison.

Le commis de culture : c'est celui qui a, au plus, une chenevière, un petit lopin pour ses pommes de terre, un peu de luzerne pour ses lapins et un peu de blé pour ses poules que les glanes de la femme et des gosses après la récolte des champs moissonnés complètent. Il va en journée, change parfois de patron. Sa maison n'est pas toujours à lui ou, si elle l'est, sa simplicité la distingue de la maison de culture : 3 pièces au plus, une courette et une écurie pour une vache, les lapins, les poules ; un jardin derrière. Sa femme va aussi en journée pour les lessives, les ménages, les ravaudages, la fenaison, mais son travail n'est ni régulier, ni bien payé : 1 franc par jour jusqu'en 1914, à moins qu'elle ne troque son travail pour un sac de blé, un tombereau de betteraves. Pensez qu'à cette époque, il n'y avait aucune aide sociale : ni sécurité sociale, ni allocations familiales, ni retraite des vieux, ni hospitalisation. Il fallait tout assumer par soi-même ; aucun recours possible, étranger à celui de la famille. Quelle précarité, pour la

vieillesse et quelles appréhensions et misères pour les vieux jours ! Pauvre commis ! Ses outils sont la faux, le râteau, le fauchet, la fourche, la bêche. Il va chercher son bois, dit d'affouage, dans les bois communaux, à la brouette. En hiver, quand le cultivateur n'a pas besoin de ses deux bras, il s'embauche sur les chantiers forestiers. Il fait des battages au fléau, il aide le maçon du village. Il bricole, mais rien de sûr et la maladie, l'accident guettent... sans remèdes.

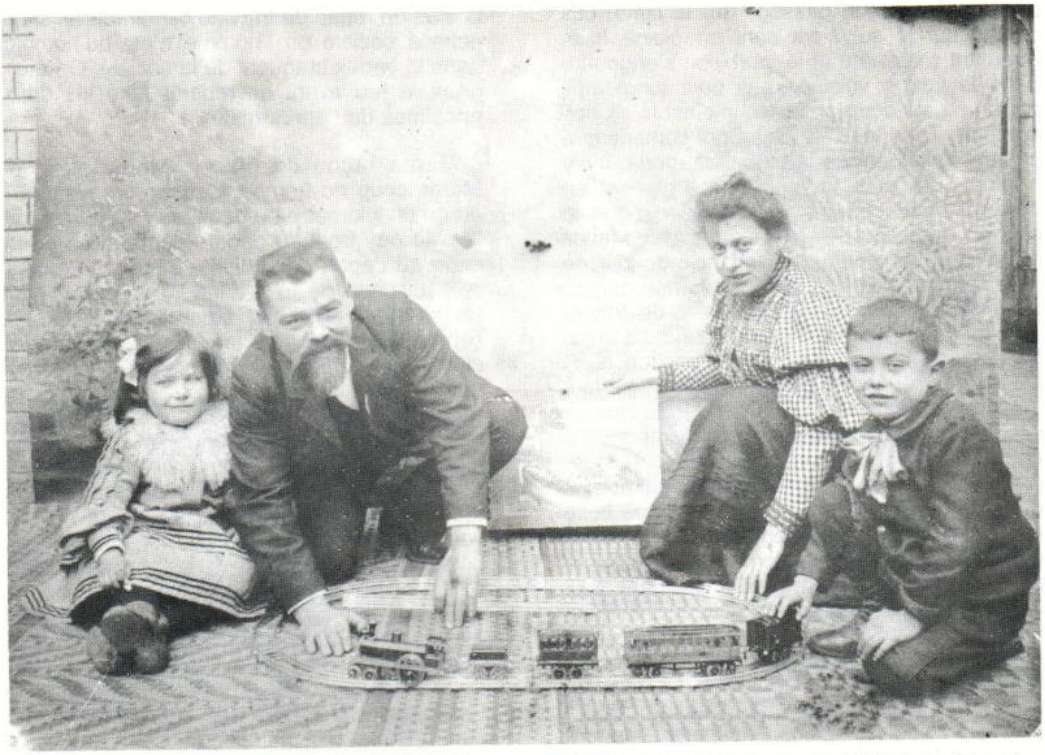
Le bûcheron, c'est l'homme qui, presque toujours travaille en forêt, l'hiver tout aussi bien, plus même qu'en été. Il abat, il débite, il fagote, il cube le bois, il le scie (scieur de long sur place), il aide à le « déforeter ». Il vit du bois mais il n'en est pas propriétaire. La forêt appartient à des familles riches qui comptent par hectares et vivent en partie de ces revenus forestiers. Ce à quoi il a droit, et encore, sans excès, les écorces, les branches cassées, le bois mort. Dès l'angélus du matin il part au bois avec sa brouette, ses outils : sa hache, sa scie, son coin, sa serpe et... en revient le soir. Rares sont ceux qui habitent en forêt. Ils s'y font alors une hutte qu'ils aménagent en cas de séjour plus prolongé que la journée sur la coupe où ils travaillent. Mais ils préfèrent rentrer à la maison. Les enfants et la femme habitent le village où ils restent quand ils y ont une modeste maison. Le garde-forestier, lui, habite les bois avec sa famille. Il s'y est fait où même son patron (Aimard-Autier) lui a fait faire un logis avec une écurie, un puits. Il cultive les abords déboisés de son logis. Les enfants vont à pied à l'école du village. C'est ainsi que faisaient Antoinette Devoix et Fernand, son frère. Ils ont été mes camarades. Cinq kilomètres à faire matin et soir, hiver comme été. Je n'ai guère connu Mme Devoix leur mère. Je sais qu'elle venait aux provisions, à pied, une fois par semaine. Elle faisait son pain elle-même dans son four. Attention aux renards qui guettent les poules. Il faut enfermer les volailles dans un abri fortement grillagé ; attention aux couleuvres qui viennent, dit-on, téter le lait au pis de la vache en s'enroulant à la patte. (Oui ! c'est vrai, ne croyez pas que c'est un conte de Petit Poucet). Les enfants restent un peu sauvages, respectueux du maître, travailleurs, silencieux comme les façonne la vie solitaire de la forêt. La mère élevait son cochon des pommes de terre de son enclos protégé par des haies épineuses. Elle allait aux glands, aux faînes. Leur nourriture était simple : soupe au lard, haricots, champignons, fruits des bois. Souvent, on a aussi une bique ou deux. On les change de place quand tout ce qui est mangeable est brouté. Le lait, la crème, le beurre, le fromage (vache et chèvres) sont la base de la nourriture avec le cochon, les œufs. S'il y a excès de champignons, de fruits sauvages (nèfles, framboises, mûres, fraises) la femme va avec la hotte ou avec la poussette à deux roues jusqu'à la ville, le jour du marché, où elle vend ce qu'elle a apporté. Elle en tire quelque argent qui devient chaussures, habits, choses passagèrement nécessaires. Elle retrouve les autres femmes du village qui l'imitent et là, enfin, elle sait les nouvelles de Verrières ; elle peut enfin parler avec ses semblables et sortir un moment de sa sauvagerie.

La chasse.

Vous allez croire que les gens de mon pays sont des acharnés du travail et qu'ils en oublient les distractions. C'est un peu vrai. Mais la chasse ! Quel mot sacré qui fait sortir le paysan de ses « travaux forcés ».

Bien sûr, la chasse était et est encore un luxe de riche. Il y faut fusil, permis, chiens, champs, forêt et... temps. Allons déjà à la chasse des riches propriétaires forestiers.

A cette époque 1900, M. Aubier était le grand seigneur de la chasse en forêt à Verrières. Il faisait exploiter lui-même très intelligemment sa forêt qui lui procurait des revenus substantiels. Tout était réglé pour que ses parties de chasse soient un vrai régal. En plus des 1 600 arpents de sa forêt, il louait une surface à peu près équivalente aux domaines de Châtrice, ancien monastère qui avait étang, terres, forêt. C'était presque toujours sur Châtrice que les chasses avaient lieu, car Châtrice était plus giboyeux et tout gibier non tué à Verrières restait en réserve. Il n'y avait pratiquement pas de jour défini pour chasser mais c'était pourtant très souvent le jeudi, peut-être un peu parce que Papa était copain avec Albert Mary ; les choses s'arrangeaient d'elles-mêmes. Donc, la veille du jour de la chasse, Albert Mary allait en forêt, à pied bien entendu, et il parcourait le pourtour de plusieurs enceintes, c'est-à-dire de grandes surfaces nettement délimitées, comprenant environ deux ou trois coupes anciennes. Cette enquête préliminaire avait comme seul but de voir s'il y avait des « apparences », c'est-à-dire des traces fraîches laissées par les sangliers dans les feuilles mortes, des « vermillures » en terme de métier. Il repérait ainsi trois ou quatre enceintes probables sinon possibles. Le lendemain matin de très bonne heure, avant le jour, il emmenait Barbette et Loulou, ses deux chiens, deux affreux corniaux ayant pourtant un nez excellent, des chiens, braconniers d'instinct. Il recommençait silencieusement le tour des enceintes retenues par la veille. On appelait ce contrôle « remettre ». Dès que les chiens tenus en laisse croisaient une piste fraîche, ils tiraient sur la corde indiquant que la « passée » était chaude. Albert Mary se penchait pour découvrir dans les feuilles ou la boue, le « pied » de l'animal. Il constatait ainsi le sens de la marche de la bête ou de la harde, car les sangliers sont de tempérament grégaire, sauf quand l'âge en fait des solitaires enfermés dans leur bauge fangeuse où il ne fait pas bon les traquer. Ils ont des boutoirs énormes qui décousent promptement le chien trop audacieux, voire le chasseur trop téméraire. Quand Albert avait fait le tour de l'enceinte et qu'il n'avait pas, à nouveau, rencontré de sortie, il était à peu près sûr que le gibier était « remis » dans telle ou telle coupe. Son travail fait, il allait prendre le café chez Génin, le bistrot de Châtrice, centre de ralliement de tous les chasseurs conviés. Car à cette époque, ce n'était pas



Jeanne, papa, maman et Pierre photographiés par oncle Alfred à Reims.

une chasse paysanne mais une chasse d'invités, comme le faisait autrefois le hobereau. Papa était du nombre, quittait la maison au petit jour, harnaché de cuir, de cuissards de toile brune, imperméable, le feutre arrimé. Il allait à pied, 5 km, à Châtrice. Quand l'assemblée était au complet, une quinzaine de fusils, des rabatteurs ou traqueurs arrivaient avec les chiens. On retrouvait toujours les mêmes têtes. Comme fusils MM. Autier, père et fils, Javelot, Oudin de Menou, Patizel (de Braux Saint-Rémy), gros propriétaire terrien, du Grand Rupt des Islettes (vieille noblesse) qui venaient eux, en auto, Barbeau et sa « dame », les Aimard (autres gros propriétaires forestiers). C'était une joie de se revoir et, pour certains, de boire une petite goutte. Papa emportait toujours dans son carnier une mignonne petite fiole de sa meilleure mirabelle faite par le Lacol tout exprès pour l'offrir, non pour la boire, lui. Quand tout était prêt, on partait à la queue-leu-leu dans le silence. Au préalable, A. Mary avait dit : « J'ai cinq cochons aux Monsognes, à la queue de l'étang, j'en ai trois autres au Roi de Rome et aussi une rentrée sûre à la côte de l'Echelle ». On tenait compte de la direction du vent pour placer les fusils. Chaque poste était marqué par une imperceptible plaquette de bois clouée sur un arbre. A. Mary désignait d'autorité les places de chacun, essayant assez honnêtement de mettre aux bonnes places les fusils à tour de rôle, sans favoritisme et sans tenir compte des valeurs. Toute cette manœuvre se faisait en silence et sans fumer ce qui privait beaucoup Papa. Quand tous ces fusils étaient à leur poste, A. Mary qui se plaçait le dernier donnait un coup de trompe assez puissant pour être entendu par tous, surtout des traqueurs qui, à ce signal, détachaient les chiens et commençaient leurs grands cris. Des hommes du village connaissant la forêt comme leur poche, choisis pour leur instinct de chasse, bons marcheurs, bien payés d'ailleurs pour cette partie de fatigue mais de plaisir. Séraphin en était, ne laissant jamais passer l'occasion de s'amuser et de boire, de discuter, raconter, rire avec le patron devenu copain pour l'occasion. Ces traqueurs étaient parfois tellement éloignés des fusils qu'on n'entendait rien d'autre que le bruit de la bête dans les branches. Pendant plus d'une heure c'était l'attente, immobile, plaqué contre un arbre, les doigts et les pieds gelés car on ne chasse en forêt que l'hiver. Puis, tout d'un coup, un coup de gueule de chien, puis un autre, puis toute la meute, un charivari se mettait à hurler, un cri qui parle, qui dit « Attention, prépare-toi, le gibier est levé ». C'est l'instant de la chasse le plus poignant surtout si la meute se dirige vers vous. Le cœur fait toc-toc à tout rompre. On guette. Dans le tumulte grandissait le bruit des branches cassées par la bête et le bruit du galop sourd dans les feuilles. Parfois on était prévenu. Si un traqueur avait vu la bête levée, il hurlait un « taïaut » retentissant pour un chevreuil ou un « aou » pour un sanglier. Dans le lointain, on distinguait une masse noire qui filait comme une flèche. C'est lui. Toujours immobile, on ne respire plus. Dans un léger crochet, le cochon qui venait droit sur vous oblique sur la gauche de plus en plus et passe trop loin pour être tiré mais il ne perd rien pour attendre car un dou-

blé a ponctué son passage sur la ligne. Les chiens qui le suivaient sont en pleine folie, gueulent à tue-tête et le tourbillon s'engouffre dans la coupe voisine ; pas pour longtemps car d'un seul coup ou presque c'est le silence complet. Tous les chasseurs ont compris que c'était l'hallali et que la bête était morte. Il n'y a plus qu'à aller la repérer, ce qui est en général facile, par la trace de sang que le cochon a laissée dès le coup de fusil. Mais il arrive que les chiens continuent à donner de la voix jusqu'à un point fixe et ils ne bougent plus de là. Les chiens changent de ton et aboient comme des chiens de garde. Là aussi les chasseurs ont compris. Le cochon n'est que blessé et les chiens l'ont rattrapé. Il faut donc aller « au ferme » ; c'est-à-dire que le cochon s'arrête, s'assoit sur son derrière et, à coups de boutoir, éventre les chiens qui essaient, eux, de le saisir aux oreilles. Le Loulou d'A. Mary avait le cou tout tordu d'une belle rencontre et est mort éventré par un solitaire. Quand le cochon est au ferme, le chasseur le plus proche doit aller à sa rencontre dès qu'il le voit. Avec, bien entendu, toute la meute qui tourne autour, il est impossible de tirer. C'est donc au couteau qu'il faut aller servir la victime. Pour ce faire, on approche par derrière, autant que possible, lentement, sans être vu puis on saisit l'animal par le peigne (la crinière) on le couche et, au couteau, on le saigne comme le Nénesse saigne son cochon domestique. Papa y est allé plusieurs fois et était tout fier de montrer son petit couteau à manche noir qui n'avait rien à voir avec les poignards des du Grandrupt mais était tout aussi efficace. Enfin, troisième éventualité, les chiens continuent leur course effrénée. Puis petit à petit, leurs cris semblent faiblir pour arriver à ne plus être audibles. Alors c'est la catastrophe, la chasse est finie car, sans chien, rien à faire, le gibier ne « débuche » pas. Mais comme l'heure avance, les deux coups de trompe annonçant la fin de la chasse, chaque chasseur désarme son fusil puis regagne le point de ralliement. Ce moment est attendu par beaucoup car, après une bonne heure d'immobilité par — 10° on est content de se dégourdir les jambes. A cette époque il n'y avait pas de baraque de rassemblement pour manger. C'était en plein bois, parfois à proximité d'un grand feu de branches fait par des bûcherons que l'on se rassemblait. Fini le silence, c'était le chahut, le relâchement. On commentait la chasse, félicitant les tueurs, accablant le maladroit. On sortait le casse-croûte du carnier, un petit pot de camp que l'on réchauffait sur la braise. Albert Mary sortait ses deux harengs salés qu'il faisait griller sur la braise. Papa avait sa côtelette de porc qu'il présentait au feu, tant bien que mal, au bout de sa fourchette. Les bouteilles s'ouvraient ; chacun avait au moins la sienne. Les blagues fusaient, de grosses balourdises qui amusaient tout le monde. Plus tard, après la guerre de 1914, on construisit près du Roi de Rome (un chêne planté pour la naissance du Roi de Rome) une « baraque de planches » qui présentait au moins l'avantage de tenir à peu près au sec chasseurs et traqueurs. On finissait le repas par une goutte. C'était un repas de franche camaraderie, sans échelle sociale où l'homme n'est qu'homme dans le vernis craquant de la société. On éteignait le feu avant de repartir faire les deux enceintes de l'après-midi.

Même façon de placer. Même silence. Même coup de trompe. Comme on avait parcouru un kilomètre ou deux pour se poster, on n'avait pas froid au début. Même musique timide au départ des chiens. Parfois on entendait un coup de fusil dans l'enceinte. C'était un traqueur armé qui tirait sur un chevreuil rebroussant devant les fusils et passant comme une flèche à travers chiens et traqueurs, sachant que, malgré le bruit, le danger était moindre. Le chevreuil est, du reste, très coutumier du fait tandis que le cochon fonce. Tant il est vrai que, même chez les bêtes, il y a bête et bête. Le plus fort n'est pas toujours le plus malin. Les traqueurs mis en voix par tous les restes de bouteilles et les fioles de gouttes (là se faisait sentir la différence de rang social) faisaient beaucoup de bruit mais avançaient au ralenti, surtout dans les fourrés où les ronces tendent de traîtres croche-pied. La belle musique de Loulou, Barbette et consort restait le fin du fin, le cri de l'espérance. Un sanglier bien touché culbute comme un lapin, par contre, s'il n'a que les reins cassés il se met à hurler ce qui déroute toute la bande. C'est pourquoi il faut aller tout de même finir soit au fusil si les chiens ne sont pas encore dessus, soit au couteau. Après, on faisait la deuxième traque, puis la troisième, cette fois avec moins d'entrain. Les kilomètres s'ajoutaient aux kilomètres. Si on avait eu la joie de tuer le cochon ou le chevreuil on appelait ses voisins et si possible des traqueurs pour ramener le gibier. On attachait le sanglier par le groin et les défenses avec une grosse et longue corde et, à 4 ou 6, parfois à 2, on traînait la victime sur le sol raboteux de la forêt. Quand la terre était gelée c'était encore aisé mais, dans la boue, dans les grimpettes d'Argonne, c'était terrible de traîner ces 200 kg, plus le fusil, le carnier. On finissait par regretter son adresse. Enfin on arrivait au rassemblement. La nuit tombait. Un cheval et une voiture de Châtrice arrivaient pour ramener le gibier au village. Un traqueur spécialisé ouvrait chaque bête et sortait tous les intestins (la fouaille) et les organes génitaux du sanglier mâle pour que la viande ne sente pas l'urine. Les chiens s'empifraient de cette viande chaude et fumante en se querellant par jalousie. Il était assez rare à l'époque qu'il y ait bredouille collective. Par contre, Papa a vu le même jour, onze sangliers abattus et 4 chevreuils, peu de temps après la première guerre mondiale. Papa en a tué trois le même jour et, une autre fois, d'un doublé, il a tué un lièvre et un chevreuil, ce qui est fort difficile. Une autre fois aussi, il avait tiré à balle sur un gros cochon qui venait droit sur lui ; à son coup de fusil le cochon roula dans la pente pour venir s'immobiliser sur le ventre à quelques mètres de lui. La chasse continuait quand, brusquement, le sanglier se releva, fut debout et fonça sur Papa comme une flèche. Papa fit un écart d'un mètre pour laisser pas-

Les pâtures de Verrières.

ser l'animal en ligne droite et, en arrivant à sa hauteur, il lui logea une autre balle dans le cou. Cette fois le sanglier avait son compte. Le lendemain quand on lui donna la tête, (on la donne toujours au tueur) on constata que la première balle était venue s'aplatir sur le point le plus dur du crâne, sans casser l'os, ce qui avait assommé la bête sans la tuer. La balle était devenue plate comme une pièce de cinq francs. Le retour de la chasse était toujours très gai. Tout en devisant, on arrivait enfin chez Génin. Alors la fête commençait. Chaque tueur devait, avant toute chose, commander une tournée générale, ce qui pour certain jour, faisait un nombre impressionnant de bouteilles. L'atmosphère tiède de la salle, la position confortable, assis sur un banc, portait à la béatitude. On était bien, après le vent, la pluie, le froid de la journée. Certains jouaient aux cartes, d'autres blaguaient mais aucun n'était pressé de quitter ce havre agréable pour foncer à nouveau dans le froid avec des jambes bien lourdes. Les plus raisonnables se décidaient à donner le signal et vers 7 heures du soir, on « s'envoyait » à nouveau ses 5 km à pied, de Châtrice à Verrières. J'ai vu Papa rentrer boueux jusqu'au ventre, trempé jusqu'aux os. Maman tempêtait bien un peu ; mais elle savait que c'était inutilement. Le lendemain matin, les bêtes étaient rendues chez M. Autier à Menou. Albert Mary allait procéder au découpage et au partage du gibier. Chacun avait son morceau. Le tueur, à tout seigneur tout honneur, avait droit à la tête et à la « gigue » droite ; le reste était distribué aux amis et chasseurs présents, sans tenir compte de leur efficacité. J'ai vu, chez nous, du gibier à ne savoir qu'en faire ; des épaules, des gigues, des têtes, à tel point que, nous-mêmes en donnions aux voisins et qu'à Verrières, on faisait de la saucisse de sanglier. C'était surtout après la première guerre que les chasseurs connurent cet âge d'or ; le gibier n'ayant pas été tué pendant plusieurs années s'était reproduit abondamment. On tuait les hommes mais pas le gibier. Une année le gros Blaise du Bot d'Or, un uni-jambiste qui chassait dans sa petite voiture à âne, ne pouvant suivre les chasseurs autrement, tua avec son fusil à cinq coups, cinq sangliers qui se suivaient, tous des gros. Qui n'a pas entendu la musique des chiens en battue, qui n'a pas ressenti l'émotion qui prend quand la grosse bête « s'amène » à belle portée, droit sur vous, qui n'a pas vu « bouler » un sanglier ne peut comprendre combien ces joies sont puissantes. Au vrai, elles dédommagent à elles seules de 25 km de marche dans la journée, sous la pluie et le grand vent, dans la forêt, même si, en fin de compte, c'est une lamentable bredouille.

La chasse était encore à cette époque un plaisir réservé aux plus aisés, aussi braconnait-on et piégeait-on les bêtes. L'un deux, de ces Raboliot de village que la rapine endiable, préférait braconner les nuits de neige. Il allait repérer des passages et, la nuit, affublé d'un drap blanc, il s'immobilisait au lieu du rendez-vous repéré. La bête venait pour boire ou gîter ou fouiner. Alors le fantôme tirait et la bête tombait. Le gibier plus petit était pris au collet. Il le décrochait, pantelant, déjà raidi par le froid et la mort. Cacher ses victimes, voilà la difficulté ! Car les bêtes : putois, fouines, belettes, renards, friandes de ces proies ne manquent pas. Alors mieux valait rentrer ces larcins à l'abri des curieux. Sur une brouette dont la roue était feutrée de

paille, de chiffons. Il fallait porter, hisser le gibier, les victimes et les ramener à la nuit encore noire jusqu'au logis. Quelle émotion ! Quel risque d'être pris en flagrant délit de braconnage ! Mais quelle joie de duper les bêtes et les gens. Car chez tout paysan sommeille un Raboliot.

Chasser (du latin vulgaire *captiare* = s'emparer de). « Avant d'être un plaisir, la chasse était une nécessité » (E. Blaze). En 1900, la chasse est encore une référence, un titre social, une inégalité sociale. Les Raboliot braconnaient pour le plaisir, bien sûr, mais aussi parce qu'ils n'avaient pas les moyens d'être chasseurs. De plus les instincts ancestraux parlaient chez tous ces paysans, ces bûcherons affriolés par le gibier quasi pullulant à cette époque. Qui a enseigné cet art aux terriens d'Argonne ? Dès le plus jeune âge, ils « feugnent », ils « ragent », ils « fouinent », ils « boutent », « piaulent », imitant les cris qu'ils connaissent. Ils renaclent comme le chien de chasse le plus racé (se dit d'un chien qui arrivant à un endroit que le gibier vient de quitter, prend plaisir à saisir les émanations et manifeste par une espèce d'éternuement). Ils « ravagent » les bois, les taillis comme les hommes d'autrefois qui ramassaient (ravageaient) les clous et les débris de métal entre les joints des pavés, dans les ruisseaux de Paris, dans les eaux de la Seine. Le verbe « ravager » est resté chez nous dans sa pureté campagnarde pour s'appliquer à ceux qui, aux aguets, voient ce qu'ils cherchent, le devinent, le traquent. Ils sont à la « ratente » et ne sont pas dupes des ruses animales de refuite de la bête qui « rembûche », comme dit Maurice Genevoix. Il est essentiel de penser que le gibier nourrissait l'homme aux origines d'où le prestige du chasseur et le savoir de l'homme des bois. Témoin cette anecdote vraie.

On l'appelait Casse-Perdreaux. C'était le père Mary, un vieil homme sec, petit, fin, passant partout, au nez coupant, à la bouche rentrée et qui ne parlait que pour dire l'essentiel... sur la chasse. Il avait l'œil fureteur, d'un bleu déteint au soleil mais qui prenait une profondeur inquiétante dans l'ombre. Il se servait de sa bouche pour imiter les bruits, les cris des bêtes sauvages : poil ou plume. Il usait ses dernières broques (dents) pour casser, couper, tordre ses « sauterelles » (pièges tendus dans les haies, les sillons, rigoles ou passages étroits pour prendre les oiseaux). Tendu, ce piège a la forme d'une arbalète, la corde de l'arc sert à courber une baguette flexible, laquelle en se détendant assomme l'oiseau. On dit aussi **sauterolle.** Il prenait aussi la grive, grasse de toutes les baies d'automne. Il « croûlait » comme la méfiante bécasse qui au temps des amours printanières fréquente nos bosquets à la nuit tombante. Ses yeux, déteints le jour, voyaient à la brume la bête qui se posait à l'appel du mâle comme pour un rendez-vous discret. Sans pitié, avec une adresse diabolique, il abattait le couple d'une graine fine, perfide, d'où le sang ne suintait même pas sous la plume. Il savait quelle envolée la bête touchée pouvait parcourir avant de tomber et cela dans la bonne direction devinée par l'instinct du vieux chasseur connaissant son gibier. Pas de chien bruyant pour cette chasse subtile, seulement ce cinquième sens qui vient de la pratique héréditaire. Son père était déjà garde-chasse et il le suivait, gamin, dans cette vie furetante qu'exigeait le métier. Il savait tout, déjà, quand il avait pris la relève à la mort de ce vieux « renard ». Son fusil était son « stradivarius », au tir le plus sûr, d'où ce surnom de Casse-Perdreau. Il savait où se trouvait la « compagnie » par la configuration du terrain, le vent du moment, la saison des couvées. Sans chien, il allait seul. Un cri, discret, comme au temps des Chouans, et les volatiles crédules répondaient à tant de perfection. Alors il rampait n'écrasant rien dans l'apesanteur de son art, puis, à bonne distance, il faisait « lever » et tirait ses deux coups, faisant au moins deux victimes qu'il ramassait chaudes, ailes encore déployées. Il aimait les tirer au vol, à la distance voulue, pour ne pas abîmer la bestiole. Il n'achetait jamais de viande. Son gibier lui suffisait et quel gibier : lièvre, chevreuil, sanglier, cerf (il en a tué un énorme qu'on a photographié sur sa « terre de mort », chez M. Autier). Il tuait toute la « plume » d'eau, de bois, de champ. Etant veuf, ce gourmet connaisseur cuisinait seul ses fins morceaux. Pas d'oignons, pas d'aromates, la nature de la chair avec toute la subtilité délicieuse que parfois un champignon rehaussait : c'est tout. Il faisait des envieux dans le village, non qu'il se vantât de ses prouesses. Il préférait les taire car tout bavardage à la Tartarin risque de dévoiler une piste, un gîte, donc de mettre le gibier en concurrence, en compétition. De plus, cette modestie laissait supposer des choses miraculeuses que l'imagination envieuse des auditeurs exagérait. Et puis le silence créait une atmosphère de mystère, de génie, de don, dont il portait modestement l'auréole. Mais la perfection n'existe pas en ce bas monde. Un jour fatal, le père Mary partit à la chasse, seul, dans la forêt profonde qu'il connaissait si bien. Dans un val obscur, là-bas, plus loin que la fontaine d'Olive, il avait découvert la bauge d'un solitaire, enfoncé, caché, barricadé dans un bouchon de ronces griffantes qu'entourait un bourbier fangeux qui défendait la place comme les douves d'un château fort. Les traces boueuses avaient conduit le père Mary à la bauge, comme par la main. Mais comment attaquer la place forte ? Des cris, des coups de branches, des pierres jetées, rien ne réveillait le cochon. C'était trop fort tout de même. Alors le vieux, vexé, usa des grands moyens. Il chargea les deux canons du fusil de deux cartouches à balles, des chevrotines grosses comme des pois. Il s'approcha, écarta les broussailles, glissa les deux canons comme deux yeux noirs vers le centre de la bauge et tira. Un « gnouf » furieux répondit au doublé mais la bête ne bougea pas. Deuxième essai, deuxième échec, tout au moins à ce qu'il pensait. Alors il s'éloigna déçu. Mais un bruit de branches cassées l'alerta. Il voit alors sortir, comme un diable échevelé, la bête qui le cherche, le renifle, le découvre et fonce, tout boutoir en avant, vers

l'ennemi. L'esquive fut aussi rapide que l'attaque. Le fusil sur l'épaule, le père Mary empoigne un solide baliveau, y grimpe comme un écureuil, attrape la première grosse branche et, d'un rétablissement rapide, s'y allonge, s'y accroche de son mieux. Mais la bête l'a vu. Elle est là, au bas de l'arbre, le secouant de ses boutoirs, s'y appuyant de toutes ses forces pour le déraciner. Elle n'y arrive pas malgré ses essais répétés. Alors il se vautre au pied du fût et attend. Il l'aura par la patience, le froid, la fatigue car dans sa hure il n'en démord pas. Et le père Mary est là-haut, fourbu, courbatu, mais n'ose descendre ni tirer de peur d'irriter l'animal en le blessant sans pouvoir le tuer. On ne tue pas un sanglier d'une balle reçue n'importe où. Il la faut au creux de l'épaule vers le chemin du cœur. Les deux ennemis s'attendent. Tout à coup, dans le lointain de la forêt, des aboiements de chiens se rapprochent, des cris de chasseurs se mêlent à ce vacarme qui arrive. Que se passe-t-il ?

Ne voyant pas rentrer le vieux à la nuit tombée, sans lumière à la maison, sans fumée sortant de la cheminée, la voisine s'alarme, s'alerte. C'est une bonne langue qui tire parti des moindres occasions pour faire son petit effet. Cette fois, c'en est un d'importance. **Lu père Mary n'ème rentré assiez lu, il est enco da l'bou ; ç'n'é me possipe, coume ju l'connais ni y quéque chose d'arrivé, faurait ouère** (Le père Mary n'est pas rentré chez lui, il est encore dans le bois ; comme je le connais, il y a quelque chose d'arrivé, il faudrait voir). Et la poudre du bavardage s'enflamme de foyer en foyer, alerte les curiosités, active les décisions. Un groupe de chasseurs avec chiens partent. Ils pensent que le vieux est là-bas dans la coupe n° 16 **d'où que** les sangliers se tiennent à la glandée. Les lanternes s'agitent dans l'ombre, les chiens ravaudent les feuilles mortes d'une truffe active. Ils crient, ils appellent... Un écho répond au leur. Est-ce lui, le vieux ? Ou est-ce l'écho du val qui répond ? Ils avancent, ils s'acharnent à la tâche, par dévouement, par curiosité, pour le pittoresque de la recherche, par l'événement qui bouleverse une nuit le village. Mais oui ! on a crié. C'est par là, d'où le vent porte. Alors on redouble le tintamarre. Sur son arbre, le père Mary attend, crie, regarde la bête qui aussi a entendu et s'apprête à bouter l'un ou l'autre. Elle secoue à nouveau l'arbre qu'elle **élote** (penche) à coups d'épaules. La meute approche, encercle le solitaire qui fait front des boutoirs et fonce sur le plus audacieux. Les chasseurs sont arrivés ; mais comment faire feu sans blesser un chien, sans risquer de voir le solitaire foncer sur eux aussi. On délibère. Il faut tromper les chiens par des coups de fusil tirés à blanc à quelque distance. Les chiens y croient ; ils s'affolent et courent du côté où on a tiré et s'éloignent du cochon qui les défie. Alors un jeune combattant s'approche doucement et tire juste au joint de l'épaule. Le solitaire « gnouffe », se dresse. La balle a trouvé le chemin du cœur. La bête plie les deux pattes de devant, comme une ultime prière, se couche sur le côté, essaie en vain de se relever puis pose sa lourde hure à terre et se rend, enfin.

Le père Mary, là-haut, a le cœur plein de sentiments complexes : soulagement, joie, reconnaissance, mais honte; humiliation profonde, rancœur contre la bête, colère contre lui-même pour toutes ces mortifications vis-à-vis de l'animal qui l'aurait eu s'il n'avait pas reçu de secours. Et ce secours ! quelle vexation, mais quel soulagement. Le prestige du vieux a reçu un défi et les langues vont vite ; les oreilles recueillent le précieux affront avec l'air narquois. Le piédestal est ébranlé mais la statue n'est pas morte, simplement une bles-

sure que le temps cicatrisera... sauf chez le vieux Casse-Perdreau.

Le chasseur de Verrières n'est pas le même que le chasseur de Champagne pouilleuse. Le premier est l'expression même du paysan de chez nous. C'est un rude à l'écorce coriace et piquante. Il ne se rase que le dimanche, ne s'habille « en propre » que le dimanche, ne se lave pas les mains, se mouche dans ses doigts, jure, cogne, extériorise son corps et ses besoins avec bruit, sans pudeur ni vergogne. Comme la nature, il a sa puissance, ses exigences et il les assume sans fausse honte. S'il chasse ou braconne, c'est qu'il en sent la nécessité comme un chien qui lève la patte à chaque arbre. S'il a faim de viande c'est surtout de celle qu'il tue car, à la chasse, elle ne lui a rien coûté et lui donne le plaisir de la bouche satisfaite et de la force qui mérite le droit de tuer. Plus le gibier est gros, plus la gloire est satisfaite. C'est une lutte, une ruse de guerre, bien plus excitante que le combat livré contre un lièvre, un lapin, une perdrix, où il faut plus d'adresse que de force. On revoit en eux, les jours de chasse au bois, des quasi hommes des bois que le sang excite, que la force ennivre, que l'adresse valorise, que la ruse inspire. C'est la vraie chasse, un combat, un besoin viscéral non une chasse-promenade. Je les comprends mais là s'arrête mon approbation. C'est si beau un chevreuil qui traverse d'un saut un sentier de forêt sous la voûte des branches. Mais ça, c'est de la littérature poétique que le paysan ne sent pas. Et quand bien même il la sentirait, il appuierait quand même sur la gâchette. Papa a fait empailler la tête de son premier chevreuil. Elle est chez nous, dans la salle à manger. Les mites, petit à petit, exorbitent l'œil de verre, rasent le poil brun si lustré jadis. Mais le virus du chasseur est chez les hommes de ma famille. Pierre a eu son premier fusil à son entrée aux Arts et Métiers. Il me souvient d'un matin de gel où dans le ciel bleu vibrait l'alouette. Pierre tua plusieurs de ces virtuoses du chant céleste. Il en fit un chapelet qu'il fallut plumer, vider et cuire pour les... manger. Vraiment, je ne suis pas faite pour de telles agapes. Car je pense à l'oiseau, à son chant, au bleu du ciel (l'oiseau du laboureur, sa compagne assidue). Pourtant, j'allais avec Pierre, armée d'une carabine de l'école, tirer sur les merles et les grives qui se régalaient des baies rouges de nos asperges de jardin, quand la neige recouvrait toute nourriture et mettait en valeur ces jolies perles rouges qui apaisaient leur faim. Le merle siffle si bien, il est si grégaire, il apporte le chant du printemps. Pourquoi le tuer ? Quel instinct arme le fusil ?

Jeanne Procureur.

(1) Dès 1866, la ligue française de l'Enseignement développe un mouvement d'opinion en faveur de la scolarisation. Ce courant animé par les républicains aboutit au vote des lois « fondamentales » : le 16 juin 1881, la Loi FERRY accorde la gratuité des écoles primaires publiques ; le 28 mars 1882, une autre Loi FERRY rend l'enseignement primaire **obligatoire** pour les enfants de 7 à 13 ans et établit la **laïcité** des programmes et interdit les locaux scolaires aux ministres des cultes : la Loi GOBLET du 30 octobre 1886 complète l'organisation de l'enseignement primaire en laïcisant le personnel (les instituteurs publics congréganistes seront remplacés par des laïques dans un délai de 5 ans).

(2) Les cours d'adultes « l'école prolongée », ont évolué depuis leur création sous le ministère de Victor Duruy. Déjà réorganisés d'après l'arrêté du 4 avril 1882 et le décret du 22 juillet 1884, il vont subir une modification en application du décret du 11 janvier 1895. La nouvelle formule préconisée va permettre d'intéresser un nombre croissant d'adolescents.

Ces cours gratuits pour adultes ont une durée moyenne de 3 mois pendant l'hiver, à raison d'environ 6 heures par semaine. L'instituteur en est le directeur, souvent rémunéré par les communes. Des conférences populaires agrémentées de projections lumineuses viennent compléter l'éducation des jeunes et des adultes.

(3) Par application des lois de 1880 et 1882 sur l'enseignement obligatoire, la gymnastique, les exercices militaires et le tir font partie intégrante de l'enseignement primaire. Tous les Français sont sensibilisés par la défaite de 1870 et la perte de l'Alsace Lorraine. L'esprit de revanche grandit... Dans de nombreuses communes des bataillons scolaires sont constitués et les jeunes élèves des écoles primaires s'exercent avec des fusils en bois sous la conduite d'un instructeur militaire. Les laïques, pionniers de l'éducation physique fondent les premières sociétés de gymnastique et de tir et assurent la préparation militaire. Un nouvel arrêté du 27 juillet 1893 prescrit « pour les élèves de plus de 10 ans, l'exercice de tir à dix mètres à la carabine Flobert ».

(4) Dès 1895, on voit se former les « petites A », associations d'anciens et d'anciennes élèves, et les patronages qui seront de véritables centres éducatifs, prolongements de l'école ayant pour but « de recueillir les jeudis et les dimanches les enfants des écoles que guettent les dangers de la rue » et de donner l'éducation aux jeunes gens le dimanche ou le soir après le travail.

Jeanne normalienne en 1920 et Andrée Renard.

safac
71-49

Le musée de la bonneterie de TROYES

Installé depuis 1935 dans le magnifique Hôtel de Vauluisant qui renferme également le musée historique de Troyes et de la Champagne méridionale, le conservatoire de la bonneterie, unique en France et peut-être dans le monde par la richesse de ses collections et la place réservée aux machines anciennes, a été récemment agrandi et occupe 8 salles d'exposition.

Le musée présente une gamme complète des productions et des machines qui illustrent l'évolution de la mode et des techniques depuis le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. Il doit ses collections à la générosité des entreprises locales et à celles de particuliers qui participent ainsi à la sauvegarde d'un patrimoine régional exceptionnel. Cet ensemble témoigne de l'esprit d'invention et de créativité des constructeurs et des fabricants aubois qui contribuèrent à l'extraordinaire et rapide développement de la bonneterie dont Troyes est devenue la capitale mondiale incontestée depuis le XIXe siècle.

Les collections du musée comprennent plus de 3 500 articles fabriqués, quelque 150 métiers et mécaniques, des centaines d'échantillons, de brevets et de documents iconographiques, de nombreuses machines à coudre anciennes et accessoires. La plupart sont présentés au public avec des notices claires et précises qui permettent de comprendre l'évolution historique et technologique de l'industrie de la bonneterie et particulièrement à Troyes et dans le département de l'Aube depuis ses origines.

12 000 personnes visitent le musée chaque année et des visites commentées y sont organisées pour les groupes qui en font la demande. Dans quelques mois, il sera possible de voir des machines en fonctionnement et d'assister à la projection de films et de diapositives sur les techniques de fabrication anciennes et modernes. Des expositions temporaires y seront organisées sur des thèmes divers à partir des collections du musée ou de collections particulières intéressantes.

Le musée est également ouvert aux étudiants et aux chercheurs qui souhaiteraient approfondir leurs connaissances ou faire des études sur l'histoire et les techniques de la bonneterie ancienne locale.

Le musée est ouvert tous les jours, sauf le mardi et les fêtes légales, de 10 à 12 heures et de 14 à 18 heues.

Musée de la Bonneterie.
Salle consacrée à la bonneterie artisanale dans l'Aube.
Photo Musée de Troyes.

Les confitures

« Mlle Roger, 69 ans, Provins, me dit que sa mère, en 1920, louait à l'heure, une bassine de cuivre pour faire les confitures. Elle s'adressait à M. Cloup, ferblantier, rue Félix Bourquelot.

Tarif : 10 sous (10 C) pour 4 heures.

Connaissez-vous pareil usage en Champagne ?

A. Chartier.

NE MANQUEZ PAS A LA RADIO

Sur FR3 M.F., du 30 juin au 30 septembre prochains, tous les lundis et mardis, à 10 h 30, vous pourrez entendre 28 émissions consacrées à la « Vie champenoise ».

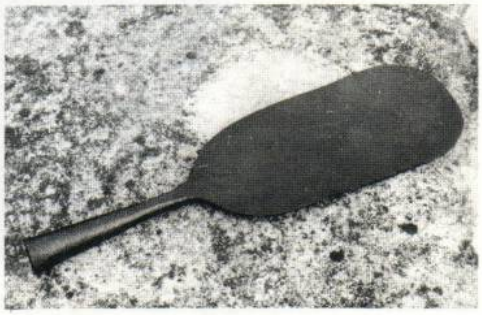
Elles ont été réalisées par Alain Passerelle, avec la collaboration de Gilbert Roy, conseiller technique de la Maison de la Culture de Reims et de la Safac.

Les sujets suivants seront abordés :
Contes et légendes
Réjouissances
Jeux enfantins
Chansons et danses
Vie familiale
Dialecte
Cuisine
Habillement
Travail
Révolte
Médecine traditionnelle
Dieu et diable
Magie
Aujourd'hui le folklore

Pour les lecteurs décidés

La Safac accueille toujours volontiers tout ce que les lecteurs de la Revue veulent bien lui communiquer au sujet de chacun des bulletins qu'elle édite. Confirmations, compléments, critiques...

Merci de votre bonne collaboration.



Une pelle plate, allongée, métallique. A quoi pouvait-elle bien servir ? (Collection M. Penard)

Ce psou a été modifié afin qu'on le puisse prendre à la main. Pour quel usage ? (Collection Penard)

Le pain.

A Venteuil, après les combats de juillet 1918, Mlle Esther Leté et son pain de 6 livres accompagné « du » tare.

Location de lavoirs

De M. Chartier. « Vers 1920, on louait, à Provins, rue Courloison, une place, le mardi, chez Mme Laurent, en un lavoir couvert, privé, sur le ruisseau des Auges. Mme Laurent, pouvait fournir, moyennant finances, un seau d'eau chaude.

A Provins encore, M. Vignot, blanchisseur, rue des Marais, qui avait des ouvrières lavandières, louait aussi des places sur la rivière.

Le problème des lavoirs en rivière a dû se poser en Champagne comme à Provins, dans les villes.

Qu'en reste-t-il dans la mémoire des Champenoises ?

Je suis très satisfait. (L.V. Dienville)

Merci de nous dire votre satisfaction. Là est notre but : faire en sorte de recueillir le plus possible d'éléments qui puissent illustrer la vie de nos anciens, et y intéresser nos lecteurs.

Vous nous dites aussi « que la Revue vous en apprend plus que vous n'en pouvez raconter ». C'est bien là que réside la force de la Safac. Quand plus de cent lecteurs (et amis) acceptent de nous écrire, c'est pour nous dire ce qu'ils pensent, c'est pour répondre à l'un de nos questionnaires ; il est normal que l'ensemble des renseignements collectés profite à tous.

Merci à vous qui avez pris la peine de nous écrire.

La vie à la ferme

Nous aurions oublié de mentionner, dans le numéro 69 de la Revue : la timbale en argent pour les enfants (souvenir du baptême) et le verre spécial du patriarche souvent plus volumineux que ceux des autres membres de la famille. Deux détails qui s'ajoutent à ceux que nous a signalés M. Doussot. Dont acte.

LIJOU

Evocations

Crémieu. 1er trimestre 1980

Gérard Viallet. Une enfance à l'atelier ou le travail des enfants dans l'industrie textile du Viennois au XIXe siècle (suite et fin). Où est mentionnée la déclaration d'un Ministre de l'Agriculture de l'époque qui ose affirmer que toute tentative de règlement de travail des enfants « porterait atteinte à la puissance paternelle et détruirait entièrement les liens de la famille ».

Charles Talon. Un type de four du plateau de Crémieu.

Bulletin du Comité du Folklore champenois

Châlons-sur-Marne. N° 131-1980

Ch. Poulain. Folklore et mythologie de la grenouille et du crapaud.

S. Hébert-Barrat. Les veillées en Champagne pouilleuse.

P. Delaurencery. Les veillées à Vaux. Marne.

G. Maillet. Coiffes châlonnaises.

Notes diverses.

Vous trouverez, dans ce numéro, un questionnaire de M. Jean Darbot, conservateur de ce musée. N'omettez pas d'en prendre connaissance et d'y répondre, si vous le pouvez. Merci.